



HAL
open science

29e Conférence internationale sur l'histoire de la cartographie

Mario Cams, Cristina Ion, Pınar Emiralioglu, Chet van Duzer, Elisabeta Negrău, Zef Segal, Enali De Biaggi, Bernard Gauthiez

► To cite this version:

Mario Cams, Cristina Ion, Pınar Emiralioglu, Chet van Duzer, Elisabeta Negrău, et al.. 29e Conférence internationale sur l'histoire de la cartographie. 29e ICHC (International Conference on the History of Cartography/Congrès International d'Histoire de la Cartographie), Cartes & géomatique, 251, Revue du comité français de cartographie, 130 p., 2023. halshs-04582917

HAL Id: halshs-04582917

<https://shs.hal.science/halshs-04582917v1>

Submitted on 23 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CARTES & GÉOMATIQUE

29e CONFÉRENCE INTERNATIONALE
SUR L'HISTOIRE DE LA CARTOGRAPHIE



Cartes & Géomatique

Revue du Comité français de cartographie

Le Comité français de cartographie (CFC) est une association placée sous le régime de la loi de 1901. Fondée en 1958, cette association a pour but de contribuer au développement des méthodes et techniques cartographiques, de promouvoir la recherche et les échanges dans ce domaine, aux niveaux national et international. Le CFC est le représentant de la France au sein de l'Association cartographique internationale (ACI).

Les moyens d'action du CFC sont : la publication de la revue trimestrielle « *Cartes & Géomatique* », l'animation et la coordination de commissions d'études spécialisées, l'organisation de conférences ou de journées d'étude, la publication de divers documents et la participation aux activités de l'Association cartographique internationale.

Les commissions actuellement en fonction sont les suivantes : Cartographie et communication, Enseignement, Histoire de la cartographie, Sémiologie, Terminologie.

Directeur de la publication : Hélène RICHARD

Présidente du Comité français de cartographie : Elisabeth HABERT

Publicité et relations publiques : François LECORDIX

Comité de lecture : François LECORDIX, Hélène RICHARD, Cécile SOUCHON

Comité scientifique de la revue : Jean-Marc BESSE, Jasmine DESCLAUX-SALACHAS, Catherine DOMINGUES, Catherine HOFMANN, Matthieu PEROCHE, Florence TROIN, Christine ZANIN

Prix : 30 euros
ISSN : 2119-9825

Cartes & Géomatique

Revue du Comité français de cartographie

N° 251 Mars 2023

29^e CONFÉRENCE INTERNATIONALE SUR L'HISTOIRE DE LA CARTOGRAPHIE

Circulations : la cartographie au croisement
des cultures et des disciplines

Numéro édité par : Cristina ION

Les articles sont issus des communications présentées au 29^e ICHC (International Conference on the History of Cartography / Congrès International d'Histoire de la Cartographie) qui s'est tenu à Bucarest (Roumanie) du 4 au 8 juillet 2022

SOMMAIRE

- ◆ **Introduction**7
Circulations : la cartographie au croisement des cultures et des disciplines
par Cristina ION

- ◆ **Réimaginer le monde**9
Quand la cartographie mathématique rencontre la cartographie administrative
(c. 1555-1655)
par Mario CAMS

- ◆ **Cartographes et circulation des savoirs dans l'Empire Ottoman au XVIIe siècle** ..29
par Pinar EMIRAGLIOGLU

- ◆ **Cartouches européens en contexte islamique.**45
L'exemple du Nouvel Atlas (Cedid Atlas Tercümesi, 1803)
par Chet VAN DUZER

- ◆ **Icônes avec cartes, icônes en tant que cartes : une géographie de la dévotion**63
par Elisabeta NEGRĂU

- ◆ **Cartographies raciales : vers un racisme mis en espace**85
par Zef SEGAL

- ◆ **Cartographie et santé publique à Lyon : hygiénisme et politique locale**99
avant la Première Guerre mondiale
par Enali DE BIAGGI

- ◆ **Lyon 1834-1863 : de l'analyse militaire de l'insurrection des ouvriers de la soierie ...** 117
à la transformation urbaine, des cartes qui s'enchaînent
par Bernard GAUTHIEZ

INTRODUCTION

Circulations : la cartographie au croisement des cultures et des disciplines

par Cristina Ion

*Bibliothèque nationale de France
Département des Cartes et plans
58, rue de Richelieu
75002 Paris
cristina.ion@bnf.fr*

Les articles réunis dans ce numéro sont issus de communications présentées lors du 29^e Congrès International d'Histoire de la Cartographie (IHC) qui s'est tenu à Bucarest du 4 au 8 juillet 2022. Le thème principal retenu pour cette édition, « Conflit et cartographie », touchait à des champs variés – la guerre, la politique, l'idéologie, l'histoire intellectuelle et culturelle – à travers plusieurs sous-thèmes : cartographies impériales et anti-impériales, cartographies des frontières, cartographies rêvées et imaginaires, cartographies de la diversité. Toutefois, le conflit était envisagé de manière large, comme contact ou jonction, et ne se limitait pas à la seule idée d'antagonisme. Si nous avons choisi, pour ce numéro spécial, l'angle des « circulations », c'est qu'il nous a semblé à même de réunir des formes de rencontres entre aires culturelles et entre disciplines qui ne sont pas, précisément, des affrontements mais plutôt des traversées, des dialogues, des enrichissements mutuels.

Un premier groupe de textes est centré sur la carte comme véhicule de transferts culturels entre aires géographiques différentes, qui engendrent des métamorphoses de sens et aboutissent parfois à la création d'artefacts composites. Loin de s'en tenir à des approches fondées exclusivement sur l'idée de domination ou d'appropriation, les auteurs réunis ici montrent comment, en passant d'une aire culturelle à une autre, les savoirs cartographiques engagent un dialogue complexe. Dans son article « Réimaginer le monde. Quand la cartographie mathématique rencontre la cartographie administrative (c. 1555-1655) », Mario Cams révèle la créativité intellectuelle et matérielle des acteurs qui ont œuvré au rapprochement de deux visions du monde distinctes, celles de la Renaissance européenne et de l'administration chinoise à l'époque des Ming. Les articles de Pinar Emiraglioglu, « Cartographes et circulation des savoirs dans l'Empire Ottoman au XVII^e siècle », et de

Chet Van Duzer, « Cartouches européens en contexte islamique. L'exemple du Nouvel Atlas (Cedid Atlas Tercümesi, 1803) » prennent comme terrain d'étude l'Empire ottoman dans ses tentatives successives de s'ouvrir à la modernité, pendant et après le large siècle compris entre Lépante (1571) et Vienne (1683), qui a vu s'arrêter l'expansion ottomane en Europe et a amorcé le déclin de la puissance impériale turque. Dans ce contexte, les échanges entre les érudits occidentaux et ottomans au XVII^e siècle à Istanbul, que l'on considérait alors comme une extension de la République des Lettres, et l'adaptation en 1803, pendant l'Ordre Nouveau du sultan Sélim III, d'un atlas britannique qui allait devenir le premier atlas universel paru dans le monde musulman, témoignent de l'incorporation à la fois problématique et fructueuse d'éléments de la cartographie occidentale dans le système de pensée ottoman, dans un mouvement que l'on ne saurait pourtant considérer comme univoque.

Le second groupe de textes s'attache à multiplier les angles de vue sur la cartographie, croisée ici avec les arts, les sciences, l'urbanisme et la santé publique. La question de savoir d'où on cartographie laisse la place à celle de savoir ce qu'on cartographie et à quelle fin. L'article d'Elisabeta Negrău, « Icônes avec cartes, icônes en tant que cartes : une géographie de la dévotion », est doublement charnière dans l'économie du dossier, car il propose une approche à la fois interdisciplinaire et interculturelle : à travers le prisme de l'histoire de l'art, les représentations de l'espace présentes sur les icônes dans l'aire méditerranéenne et balkanique témoignent de la rencontre entre l'art occidental et l'art byzantin ; elles jouent un rôle actif dans la construction des identités territoriales à travers la valorisation de saints locaux associés à un espace géographique. La démarche de mettre en carte des phénomènes divers n'est pas une simple question technique d'adéquation entre la représentation graphique et le phénomène symbolisé.

Elle implique une dimension pragmatique : cartographier une réalité, c'est se doter d'un outil pour agir sur elle. L'article de Zef Segal, « Cartographies raciales : vers un racisme mis en espace », montre comment la cartographie thématique émergente au XIX^e siècle, en s'inspirant des sciences naturelles qui entraînent dans leur sillage le développement de l'anthropologie raciale, contribue à fixer dans les esprits l'image persistante de races homogènes et territorialisées, en décalage croissant avec les évolutions sociales, économiques et géopolitiques de l'époque. Les articles d'Enali De Biaggi, « Cartographie et santé publique à Lyon : hygiénisme et politique locale avant la Première Guerre mondiale », et de Bernard Gauthiez, « Lyon 1834-1863 : de l'analyse militaire de l'insurrection des ouvriers de la soierie à la transformation urbaine, des cartes qui s'enchaînent », mettent en lumière la manière dont la cartographie est utilisée

comme auxiliaire des politiques publiques de santé et d'urbanisme, participant au dispositif de contrôle social susceptible de faire advenir l'idéal d'une ville moderne et pacifiée.

La carte n'est pas un objet clos sur son propre univers de sens, lisible seulement dans un contexte culturel ou historique donné. C'est un objet ouvert, éligible à plusieurs lectures possibles, qui subit, au gré de ses voyages, des réutilisations et des transformations détournant les canons qui la régissent. La carte est aussi un objet agissant : au-delà de la rigueur descriptive qui garantit la précision des informations portées sur elle et la pertinence de leur représentation, elle est un outil pragmatique qui permet d'aménager son environnement et d'en orienter l'appréhension. Le présent numéro entend montrer cette fertilité.

RÉIMAGINER LE MONDE

Quand la cartographie mathématique rencontre la cartographie administrative (c.1555-1655)¹

par Mario Cams

KU Leuven

Faculty of Arts

Chinese Studies unit

Blijde-Inkomststraat 21 bus 3318

B-3000 Leuven

Belgique

mario.cams@kuleuven.be

Le lien maritime direct entre les puissances ibériques et l'empire chinois des Ming au XVI^e siècle donne lieu à une rencontre décisive de deux visions du monde également complexes. Il s'est ensuivi un processus de restructuration, d'intégration et d'emprunt mutuels qui produit un large spectre d'objets nouveaux parmi lesquels des cartes, des livres géographiques, des globes et des atlas. Cet article analyse les premières étapes de ce dialogue, en montrant comment le rapprochement entre les deux univers intellectuels a été façonné non seulement par les aspects linguistiques, conceptuels et sociaux des processus de transmission, mais aussi par des facteurs matériels tels que les techniques d'impression, les formats des cartes et les modes d'affichage.

Mots-clés : Histoire de la cartographie, études sur les Ming, Europe de la Renaissance, contacts sino-européens, histoire du livre

Following direct maritime contact between the Iberian powers and the Ming Chinese empire in the sixteenth century, a profound encounter took place between two complex worldviews. As a result, a process of mutual repackaging, embedding, and borrowing took place that produced a wide range of novel artefacts, including maps, books, globes, and atlases. This article surveys the earliest stage of this encounter, illustrating how the bridging of two intellectual universes was not just shaped by the linguistic, conceptual, and social aspects of translation processes, but also by material factors such as printing techniques, map formats, and modes of presentation.

Keywords : History of cartography, Ming studies, Renaissance Europe, Sino-European contacts, history of the book

En 1644, l'année où Pékin, la capitale de l'empire Ming, tombe entre les mains des armées mandchoues des Qing, un certain Cao Junyi réalise une carte du monde (fig. 1) dont plusieurs exemplaires ont survécu.² La carte, d'assez grandes dimensions (environ 124 x 126 cm), est composée de 12 feuilles gravées sur bois, assemblées. Encadrée par du texte, cette image quadrillée de la Chine devait sembler familière à un public de l'empire finissant des Ming : le pays est représenté comme muni d'un système administratif complexe, protégé par une redoutable Grande Muraille et entouré d'États qui – c'est du moins ce qu'affirme la carte – paient un tribut légitime à Pékin. À gauche de ce schéma idéalisé d'un ordre mondial

dominé par l'empire Ming, on trouve les contours de l'Afrique et de l'Europe. Un examen plus attentif révèle également la présence des Amériques, sous la forme d'îles complètement séparées, dans les coins supérieur et inférieur droits, ainsi que la mention du pôle Sud et du pôle Nord en bas et en haut. Ces terres périphériques et les océans qui les entourent sont traversés par des lignes maladroitement courbées qui semblent imiter les méridiens, ornées de part et d'autre de barres d'échelle. Cette carte étonnante, en vente à la librairie de Cao dans le cœur commercial de Nankin au moment de l'effondrement dramatique de l'État Ming³, combine efficacement une carte administrative caractéristique centrée sur la Chine avec des in-

1 L'auteur souhaite remercier Cristina Ion pour la traduction de cet article..

2 Deux exemplaires sont conservés, respectivement, à la British Library, Maps 60875(11), et à la Bibliothèque nationale de Chine à Pékin ; le troisième exemplaire connu a été vendu par Christie's en 2015.

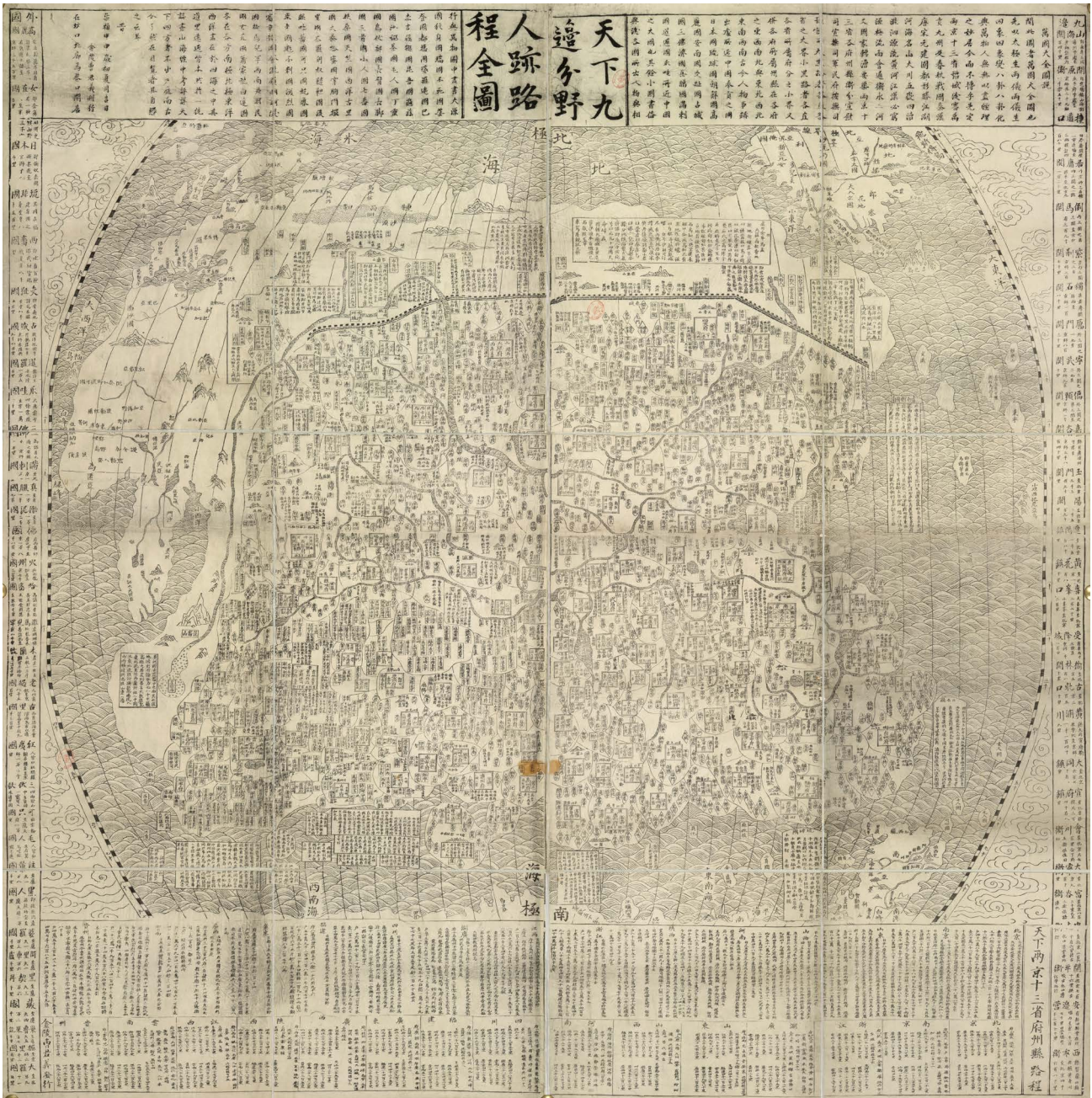


Figure 1 : Cao Junyi, *Tianxia jiubian fenyi renji lucheng quantu* 天下九邊分野人跡路程全, vers 1644, carte gravée sur bois, environ 124 x 126 cm. Source : British Library, Londres. Autour d'une représentation quadrillée de la Chine des Ming, Cao dessine les différents continents tels qu'il a pu les observer sur les mappemondes européennes de la Renaissance traduites en chinois : on reconnaît les contours de l'Europe et de l'Afrique en haut à gauche ; les Amériques sont deux îles dans les coins supérieur et inférieur droits ; l'Antarctique se trouve en bas. Les textes qui bordent la carte contiennent des informations sur les statistiques provinciales, les distances entre les capitales, les États étrangers et les fortifications.

formations géographiques et des éléments esthétiques empruntés aux mappemondes européennes de la Renaissance.

Dans le sillage des contacts maritimes directs entre les puissances ibériques et la Chine des Ming au XVI^e siècle, se produit une rencontre déterminante entre deux visions du monde également complexes. L'un des effets de cette rencontre est une série de grandes cartes, parmi lesquelles la carte de Cao n'est qu'un exemple, relais des conceptions spatiales et des systèmes de connaissances géographiques qui s'étaient constitués de part et d'autre du continent eurasiatique avant l'arrivée des Espagnols et des Portugais sur la côte sud de la Chine. Même si les deux systèmes de connaissances partagent un lien indirect remontant au monde islamique médiéval, tant l'Europe que l'Asie avaient connu, depuis cette époque, de grandes mutations sociales et techniques : les conceptions géographiques s'étaient non seulement développées grâce au système éducatif élaboré dont bénéficiaient les élites, elles s'étaient aussi activement diffusées à travers la technique et le commerce de l'imprimerie.⁴ Lorsque ces deux univers intellectuels et matériels se rencontrent à nouveau au XVI^e siècle, un processus de restructuration, d'intégration et d'emprunt mutuels se met en place, produisant un large spectre d'objets nouveaux parmi lesquels des cartes, des livres géographiques, des globes et des atlas.

La carte de Cao est l'un de ces objets. Elle s'appuie sur un dialogue long de plusieurs décennies, non seulement entre deux visions du monde, mais également entre deux cultures matérielles différentes qui ont modelé leur expression. Les marchands et les missionnaires européens qui ont débarqué en Asie se sont d'abord intéressés aux cartes pouvant offrir des informations géographiques utiles pour leurs expéditions. Deux exemples de tels échanges précoces peuvent être reliés aux comptoirs commerciaux d'Asie du Sud-Est fréquentés par les marchands européens et chinois. Il

s'agit de deux cartes gravées de grandes dimensions, similaires à celle de Cao. La plus ancienne, conservée en Espagne, est imprimée en 1555. Elle porte des annotations manuscrites retraçant son périple de Fujian jusqu'en Espagne, en passant par Manille et la Nouvelle Espagne.⁵ Une deuxième carte, conservée aujourd'hui à la Bibliotheka Czartoryskich de Cracovie (fig. 2)⁶, est tombée entre les mains d'un capitaine et marchand de la Compagnie des Indes Orientales à Bantam, sur l'île de Java. Elle a servi de source pour la carte simplifiée incluse dans le recueil *Pilgrimes* de Samuel Purchas, l'une des premières cartes de Chine mise à la disposition du public européen (fig. 3).⁷ Les deux cartes ont été produites dans la province de Fujian, qui était non seulement une zone de contact importante entre les marins européens et chinois, et donc bien reliée à l'Asie du Sud-Est, mais aussi un haut lieu du commerce des imprimés à bas prix.⁸

Alors que les grandes cartes imprimées au Fujian parviennent en Europe par les routes maritimes des océans Indien et Pacifique, les missionnaires jésuites en Chine, qui se sont installés dans les provinces de l'empire Ming à partir des années 1580, suscitent l'intérêt des lettrés chinois à travers les atlas et les mappemondes de la Renaissance qu'ils avaient apportés d'Europe. Les échanges qui s'en sont ensuivis ont amorcé un dialogue plus large sur les idées géographiques, astronomiques et cosmologiques dont les échos dans les discours intellectuels en Asie orientale se sont prolongés jusqu'au début du XX^e siècle. Cet article analyse la première étape de ce dialogue, à savoir l'exploration mutuelle des visions du monde qui s'expriment dans les livres, les cartes et les globes. Il montre comment le rapprochement entre les deux univers intellectuels a été façonné non seulement par les aspects linguistiques, conceptuels et sociaux des processus de transmission, mais aussi par des facteurs matériels tels que les techniques d'impression, les formats des cartes et les modes d'affichage.

3 Une note sur la carte donne même des indications pour se rendre à la boutique : au nord de Fangkou, au carrefour de la rue des Chevaux (*fangkou beilang maxiang kou kaidian* 坊口北廊馬巷口開店). Dans le Nankin d'aujourd'hui, cela correspond à l'angle des rues de Shengzhou et de Zhongshan Sud.

4 McDermott et Burke (2015) ; Chow (2004).

5 Elle s'intitule *Gujin xingsheng zhi tu* 古今形勝之圖. Voir Colomar et Lee (2016). Elle cartographie essentiellement le contenu d'une géographie de l'empire en 90 volumes intitulée *Da Ming yitong zhi* 大明一統志.

6 Elle s'intitule *Beizhi huang Ming yitong xingshi fenye renwen chuchu quanlan* 備誌皇明一統形勢分野人物出處全覽.

7 Imprimé à Londres en 1625-6 sous le titre complet *Hakluytus Posthumus, or Purchas his Pilgrimes, Contayning a History of the World, in Sea Voyages, & Lande Travels, by Englishmen and others*. Kajdánski (1995) a été le premier à établir un lien entre la carte conservée à Cracovie et la carte insérée dans le recueil de Purchas, confirmé ensuite par Wallis (1997), p. 155. La carte de Purchas légèrement revue et complétée avec des éléments décoratifs est reprise sous un nouveau titre dans l'édition anglaise de l'ouvrage d'Alvaro de Smedo, *The history of that great and renowned monarchy of China* (1655), qui avait été publié pour la première fois en espagnol en 1642, sans carte incluse.

8 Chia (1996).



Figure 2 : Beizhi huang Ming yitong xingshi fenyen renwen chuchu quanlan 備誌皇明一統形勢分野人物出處全覽 (1605), environ 170 x 200 cm. Source : Bibliotheka Czartoryshich, Cracovie.

Mondes séparés, mondes rapprochés

Les deux visions du monde qui se manifestent à travers des cartes, des livres et d'autres objets de part et d'autre du continent eurasiatique au milieu du XVI^e siècle sont certainement très différentes. En Europe, l'enseignement de la géographie dans les universités catholiques et dans d'autres institutions d'enseignement supérieur est partie prenante d'une cosmographie chrétienne qui s'appuie sur l'astronomie et la géométrie héritées de la Grèce ancienne. Il en découle une vision mathématique et globale de la géographie du monde : des méthodes de projection fondées sur la latitude et la longitude, remontant à l'antiquité grecque et transmises par l'intermédiaire des foyers d'érudition arabes, permettent de relier les mondes céleste et terrestre.⁹ Les cartes de grande taille gravées en Europe tout au long des XVI^e et XVII^e siècles accentuent cette dimension en centrant leur discours sur le monde vu comme un globe, l'« *orbis terrarum* ». Ce cadre mathématique universel remplace les cartes et les schémas médiévaux antérieurs qui établissaient des relations spatiales entre les trois continents, l'Europe, l'Asie et la Libye (l'Afrique), tels qu'ils avaient été imaginés par les Grecs et remaniés à travers le filtre de l'histoire sainte.¹⁰ La géographie du monde fondée sur les relations entre les continents, y compris certaines de ses connotations religieuses, est complètement réaménagée dans ce cadre avec l'avènement de la navigation au-delà des eaux européennes et la « découverte » des Amériques et de l'Extrême-Orient à la fin de la Renaissance. Progressivement, les cartes de navigation et les cartes topographiques à plus grande échelle ont fourni les données capables de corriger et de compléter les contours des continents, tout en conservant à la Terre ainsi métamorphosée sa place dans la cosmologie chrétienne.

C'est donc à tort que l'on croit les cartographes de la Renaissance soucieux d'abord de produire des cartes toujours plus précises. Si le tracé des continents et le comblement des blancs de la carte enregistrent de grands progrès, la cartographie de la Renaissance remplit une fonction plus fondamentale, héritée des schémas médiévaux : les cartes du monde, peu utiles en elles-mêmes d'un point de vue pratique, per-

mettent aux lecteurs d'étudier et d'admirer la création divine à travers la représentation visuelle de concepts abstraits.¹¹ Au XVI^e siècle, cette lecture est facilitée par deux produits imprimés novateurs qui combinent l'image et le texte : l'atlas (souvent appelé « *theatrum* » en latin), qui structure et donne un sens aux régions du globe, et la carte murale (parfois appelée « *tabula* » ou « *figura* »), qui comprend souvent des schémas et des explications permettant de relier le monde des hommes aux sphères célestes. La fonction narrative ou générique de ces nouveaux objets imprimés, facilitée par la juxtaposition du texte et de l'image, illustre leurs objectifs : d'une part, ce sont des outils didactiques qui inventorient le monde selon une certaine conception et suscitent de nouvelles opérations intellectuelles ; d'autre part, dans une société de plus en plus urbanisée et mercantile, ils peuvent tout aussi bien servir d'objets de consommation pour le prestige.

Par contraste, c'est la présence du « grand État » qui soutient et structure la plupart des mappemondes chinoises réalisées à la fin du XVI^e siècle.¹² On peut même aller jusqu'à affirmer que le « grand État » et sa prérogative à ordonner l'espace est pour la cartographie de l'Extrême-Orient continental ce que l'abstraction du globe terrestre était pour la cartographie de la Renaissance européenne. À tel point que l'on accède à l'ensemble du monde connu et qu'on l'« identifie » en fonction de sa position relativement à l'État Ming et à sa hiérarchie administrative. Pour représenter cette vision du monde, les mappemondes du XVI^e siècle s'inspirent en général de deux traditions cartographiques : la première met l'accent sur la topographie et l'administration en exagérant les voies navigables et en indiquant parfois les distances à l'aide d'une grille superposée ; la seconde oppose le « civilisé » au « barbare » et se concentre sur la définition des frontières entre les deux. Les deux traditions se complètent, comme le montre le fait qu'elles trouvent leur toute première expression sur les deux côtés d'une même stèle, datant de 1136.¹³ Au XVI^e siècle, ces deux courants semblent s'être convertis en une cartographie du monde centrée sur l'État Ming et son système administratif complexe, entouré d'entités politiques périphériques, la plupart d'entre elles étant présentées comme tributaires. À la fin de l'époque des Ming, de telles cartes sont courantes et largement dispo-

9 Comme l'a montré de manière convaincante M. Edney, la notion de projection a été considérée à tort, sous l'influence de l'idéal cartographique européen du XIX^e siècle, comme une tentative de recréer le monde selon un modèle mathématique. Voir Edney (2019). Pour la relation entre la science grecque, arabe et occidentale à la Renaissance, voir par exemple Saliba (2007).

10 Lewis et Wigen (1997).

11 Pinet (2017).

12 Le « grand État » est un concept développé par Brook (2019) afin de mieux décrire la Chine impériale tardive dans ses propres termes, sans faire appel à la notion plus eurocentrée d'« empire ».



Figure 3 : La carte de Chine figurant dans *Pilgrimes* de Samuel Purchas (1625-6) est fondée sur la carte conservée à Cracovie (fig. 2), avec des carrés vides remplaçant les noms de lieux, une grille de coordonnées et trois figures décoratives dont un portrait de Matteo Ricci. Environ 36,9 x 29,3 cm. Source : Bibliothèque de la Hong Kong University of Science and Technology, G7820 1625 P87.

nibles sous forme imprimée dans toute l'Asie orientale.¹⁴

La gravure sur bois, qui s'était développée dans cette partie du monde depuis des siècles, moins chère et plus souple comparée à la gravure sur cuivre répandue en Europe, avait donné naissance à un marché de l'imprimé devenu, au XVI^e siècle, florissant. Alors qu'en Europe, les livres nécessitent l'utilisation d'équipements spécialisés lourds et volumineux et sont coûteux à produire, l'impression dans la Chine des Ming est relativement flexible et bon marché, de sorte que ses produits connaissent une large circulation au sein de l'Asie sinographique, qui comprend la Corée, le Japon et le Vietnam, et se répandent dans la diaspora chinoise de toute l'Asie du Sud-Est. Au milieu du XVI^e siècle, on observe un pic dans la production de livres de géographie, allant de répertoires locaux à des traités de défense des frontières, d'ouvrages de géographie historique et de géographie locale et universelle, souvent accompagnés de cartes. Les cartes de grandes dimensions en plusieurs feuilles, similaires à la carte de Cao évoquée plus haut, constituent un autre type d'artefact très lié à cette culture de l'imprimé de plus en plus commerciale. De nombreux livres et cartes proviennent de la province de Fujian, notamment de la ville de Jianyang où des imprimeries familiales produisent une gamme vertigineuse d'imprimés commerciaux abordables, destinés à un lectorat plus diversifié que jamais.¹⁵ Ces développements propres au XVI^e siècle ont inspiré au missionnaire jésuite Matteo Ricci (1552-1610) la remarque suivante : « La facilité de l'imprimerie chinoise explique le nombre extrêmement important de livres en circulation ici et les prix ridiculement bas auxquels ils sont vendus. »¹⁶ Le dynamisme et l'orientation commerciale du marché de l'imprimé à la fin de l'époque des Ming expliquent pourquoi les premières grandes cartes en feuilles qui atteignent l'Europe via les routes mondiales du commerce maritime proviennent du Fujian.

S'il existe un point commun entre la vision géographique du monde dans l'Europe de la Renaissance, mathématique et insérée dans une cosmologie chrétienne plus large, et celle de la Chine des Ming, fondée sur la centralité du « grand État » et de son ordre administratif, c'est bien l'intérêt pour une description du monde terrestre qui occulte l'hétérogénéité des informations avancées. Les représentations du

monde connu, véhiculées par des artefacts tels que les livres et les cartes, sont principalement des dispositifs de généralisation destinés à susciter la découverte, la réflexion et le voyage contemplatif. Pour les missionnaires, ce terrain commun procure l'occasion d'introduire le lien central entre le monde terrestre et le monde céleste, en mettant l'accent sur l'univers et son origine divine. Pour leurs collaborateurs chinois, les nouvelles idées géographiques apportées par les Jésuites interviennent à une époque marquée par des crises territoriales aiguës et offrent une caisse de résonance particulière au problème grandissant de la relation entre l'État Ming et le monde menaçant qui l'entoure.¹⁷ Il s'ensuit un effort long et soutenu, sur plusieurs générations, de la part des lettrés chinois et des Jésuites européens pour parvenir à réunir deux visions du monde ayant chacune sa logique. Ces efforts se sont parfois matérialisés dans de nouveaux objets, nés premièrement de la capacité de leur(s) auteur(s) à faire un pas de côté et à réinventer. Un examen plus approfondi de tels objets peut, par conséquent, fournir un éclairage particulier sur un aspect négligé et pourtant essentiel du processus de transfert ici à l'œuvre : la variété et la créativité remarquables avec lesquelles on s'est employé à réimaginer et à redessiner la carte du monde.

La nouvelle géographie d'un monde plus vaste et ses expressions matérielles en Chine

Le terrain commun entre les visions du monde propres, respectivement, à l'Europe de la Renaissance et à la Chine des Ming est d'abord exploré à travers des projets collectifs lancés par des missionnaires jésuites et leurs contacts parmi l'élite savante chinoise. Une série de grandes cartes du monde et plusieurs projets de livres et globes terrestres, qui se sont poursuivis dans la durée, ont créé une image du monde nouvelle (bien que partagée par un public plutôt limité), un imaginaire spatial qui intègre, pour l'essentiel, les informations provenant de sources chinoises et la structure de la géographie administrative des Ming à une vision mathématique du monde. En plus de traduire et d'expliquer la conception du monde à la Renaissance d'une manière syncrétique, en présentant une image globale de la géographie universelle étayée par

13 De Weerd (2009).

14 Akin (2009).

15 Chia (1997).

16 Cité par Chow (2004), p. 19.

17 Cette préoccupation se devine à travers l'apparition du monde non-chinois dans les livres durant l'époque des Ming. Pour une étude générale de cette question, voir Papelitzky (2020).

des informations cosmographiques, astronomiques et ethnographiques, ces artefacts contiennent également beaucoup de texte. Les messages qui y sont inclus révèlent la manière dont les collaborateurs jésuites abordent ces projets cartographiques collectifs. L'un des rares textes qui porte la signature de Ricci sur le célèbre *Kunyu wanguo quantu* 坤輿萬國全圖 (imprimé à Pékin en 1602, fig. 4), par exemple, se termine en notant que la carte aide à illustrer la petitesse du monde face à l'immensité des cieux qui le surplombent.¹⁸

On trouve un message similaire sur une carte imprimée datant probablement des années 1620, réalisée par Giulio Aleni (1582-1649), contenant une mappemonde en chinois (fig. 5).¹⁹ Le texte introductif, intitulé « Petite esquisse de la carte complète de tous les pays », confirme le but principal de la carte aux yeux de son auteur : « Oh, comme les cinq continents sont grands, comme les pays sont nombreux, même si chacun d'eux n'occupe qu'une place minuscule en comparaison du ciel : le pays où je me trouve n'est qu'une place minuscule sur les cinq continents, et la terre sur laquelle je marche n'est qu'une place minuscule dans ce grand pays. Comparé au ciel, que suis-je ? Comparé au Seigneur des cieux, que suis-je ? Je ne suis qu'un point minuscule dans un point minuscule, si petit qu'on ne peut même pas le retrouver. Mon corps se trouve dans l'univers et, bien qu'il ne soit qu'un tout petit point, le créateur lui a donné un esprit qui lui permet de comprendre l'univers ainsi que la grandeur et la sainteté du Seigneur des cieux, qui a créé l'univers et toutes les choses qui s'y trouvent. C'est ce qu'on entend par «le corps humain est un petit univers !» ». ²⁰

Ces commentaires laissent peu de doute quant à la motivation qui pousse les Jésuites à travailler intensément avec leurs savants camarades à l'élaboration de tels projets cartographiques collectifs. Les textes qu'ils signent de leurs noms restent fidèles à

la fonction première des mappemondes à la Renaissance, à savoir leur caractère général et contemplatif, et invitent leurs lecteurs à contempler la relation entre les cieux et le monde des hommes. L'accent mis par les missionnaires sur la poursuite des opérations intellectuelles après avoir considéré toute la géographie universelle trouve une expression adéquate dans les formats, les modes d'affichage et la postérité de ces objets, tous produits de l'univers matériel de la fin de l'époque des Ming.

Les grandes cartes réalisées avec l'aide de Matteo Ricci sont habituellement considérées comme des éditions différentes de la même « carte de Matteo Ricci ». ²¹ Pourtant, d'un point de vue matériel, chaque carte constitue un objet produit dans une matière, des dimensions et un format différents (sans parler du fait que les titres et les contenus varient largement). L'aspect matériel façonne inévitablement les contenus eux-mêmes et la manière dont le lecteur appréhende la carte. D'une part, les cartes les plus anciennes dans cette série, fruit d'une étroite collaboration entre Ricci et les lettrés chinois, étaient, d'après les informations disponibles, de petite taille et manuscrites. Même si les premières éditions n'ont pas été conservées, les éditions plus tardives sont décrites par leurs auteurs comme beaucoup plus grandes, et des sources suggèrent que l'une d'entre elles a même été gravée sur pierre. ²² D'autre part, la carte la plus ancienne arrivée jusqu'à nous (fig. 4) a pris la forme des six rouleaux gravés bien connus, produits à Pékin sous la direction de Li Zhizao (1565-1630) et imprimés par Zhang Wentao. Sa taille même (environ 161 x 371 cm) a procuré l'espace nécessaire pour expliquer et plaider explicitement en faveur de la nouvelle vision du monde, qui semblait sans doute exotique. ²³ Mais transmettre et expliquer cette vision n'était manifestement pas suffisant : outre des références à divers concepts géographiques et écrits chinois, on trouve au moins cinq préfaces rédigées par des érudits officiels. ²⁴ Cette

18 Le texte introductif se trouve dans la marge gauche de la carte. Voir fig. 4.

19 La Bibliothèque Vaticane conserve deux exemplaires légèrement différents. Les deux datent de l'époque Qing et ont été gravés après 1644, mais sont fondés sur un original de l'époque Ming. Le premier mesure 63 x 55 cm et consiste en deux moitiés assemblées qui avaient été gravées en utilisant deux plaques de bois séparées : une introduction intitulée *Wanguo tu xiaoyin* 萬國圖小引| occupe la moitié supérieure, présentant la géographie universelle qui y est figurée comme une partie d'une cosmographie plus large, tandis que la carte elle-même occupe la moitié inférieure. Le deuxième exemplaire est plus grand et, comme l'exemplaire de la Bibliothèque nationale de Brera (fig. 5), comprend trois parties, gravées à partir de trois plaques de bois différentes : la même introduction et la même carte que le premier exemplaire, ainsi que les cartes des deux hémisphères. Les deux feuilles sont numérisées et portent la cote Barb.or.151.pt.1-2.

20 Nous traduisons. La feuille est conservée à la Bibliothèque nationale de Brera, AB. XV. 34.

21 Une contribution qui fait autorité sur le sujet est celle de d'Elia (1961).

22 Tang et Zhou (2015).

23 Ce faisant, la carte fait coïncider les conceptions de l'espace à la Renaissance, tels que la division du monde en continents, avec des conceptions géographiques incontestables en Chine, comme l'indication des noms connus des États tributaires des Ming, entourant les territoires placés sous la domination de ces derniers.

24 D'Elia (1961).

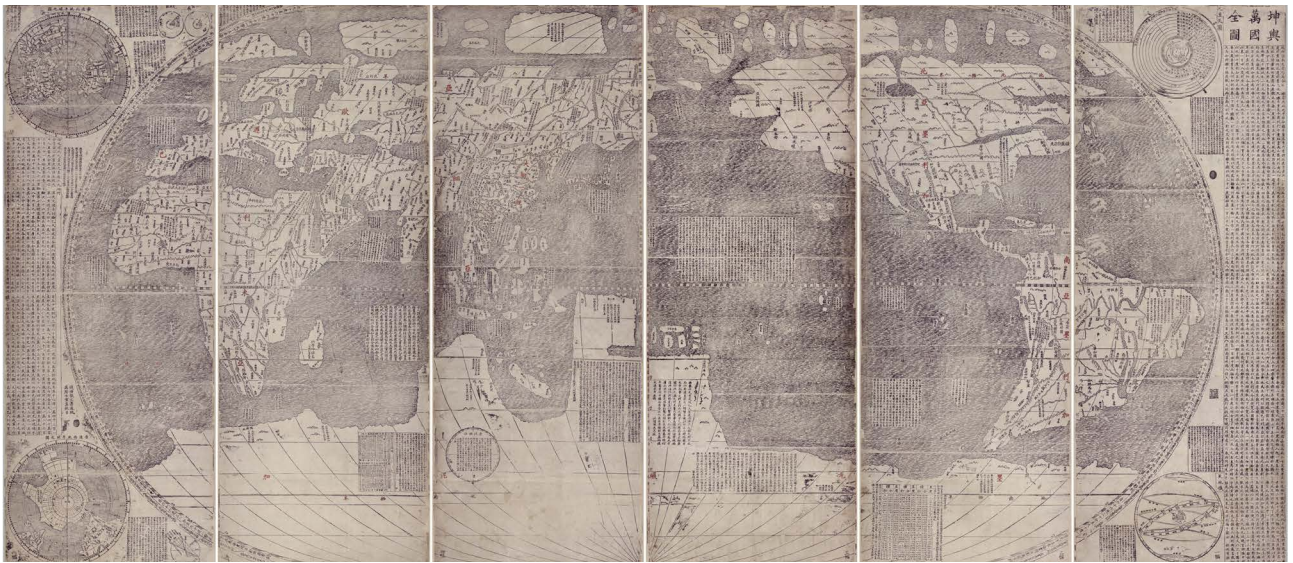


Figure 4 : Kunyu wanguo quantu 坤輿萬國全圖. Carte gravée par Zhang Wentao en six parties et datée de l'automne 1602, environ 161 x 371 cm assemblée. Source : Bibliothèque Préfectorale de Miyagi, Sendai.

萬國圖小引

造物主化成十二重天而火氣水土四行從輕至重
 漸次相異地在天之中形圓而德方永不遷移東西
 南北之名上下中外之分人皆從厥所居以定實則
 無往非中也地與天同一團體度數相應故畫地必
 取規於天有黃赤二道南北二極冬夏二至經緯
 之度各三百六十地圖亦倣此以成然地既形圓
 則畫之以程最能像惟是畫之平面不免展為長
 形如割柑皮而伸之者然天下萬方總分為五大州
 曰亞細亞曰歐羅巴曰利未亞曰亞墨利加曰墨尼
 羅尼加又此各州中分大小無算之國小圖不能盡
 筆也茲不過述其大約云耳噫五州之大萬國之衆
 具於上天不過圈中之一點也吾所居之邦又五州
 之一點也吾之所駐足又大邦之一點也今我比天
 為何如乎我比天地之 大主又為何如乎則我正
 似圈中之一點而無處可覓我矣願我身之在天地
 雖為甚微而一點靈才為 造物主所賦自能包括
 天地而明天地萬物之 真主所謂人身一小天地
 也信爾以此形軀之至小則何處可生倨傲之情以
 此靈心之至大則無可自棄自賤之理果知乎此則
 天地在目豈徒然哉

西海艾儒略敬題

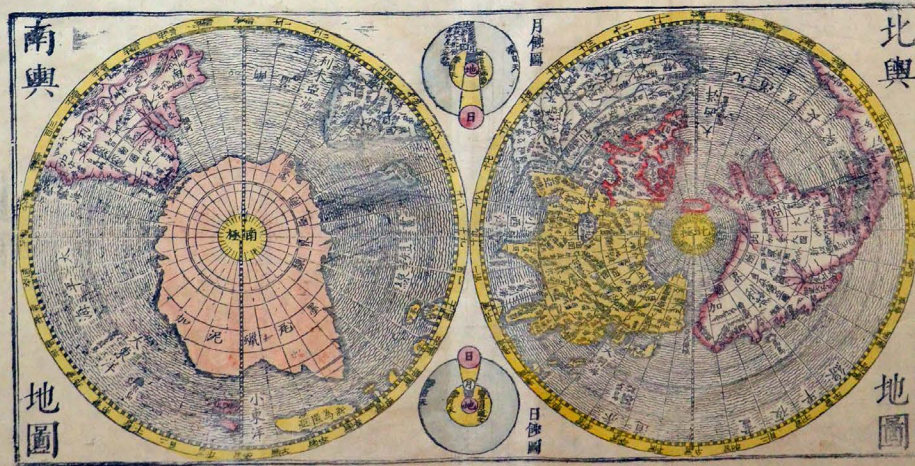
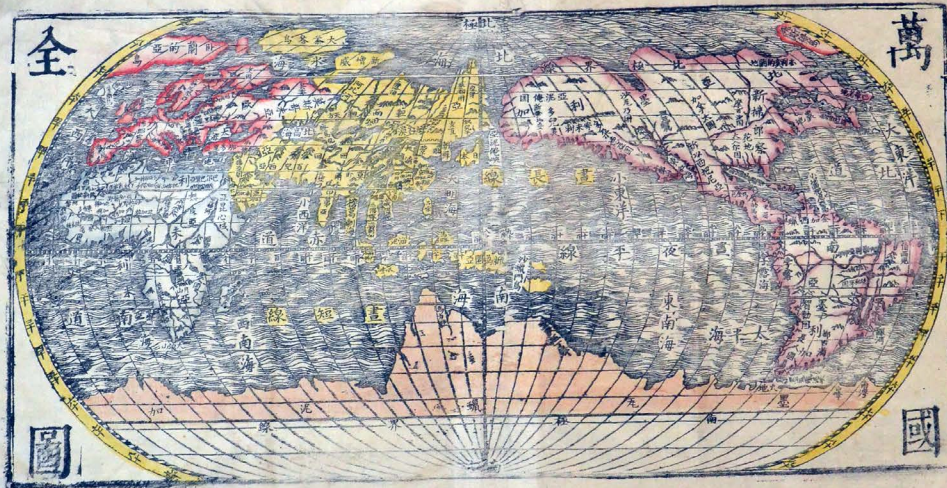


Figure 5 : Wanguo quantu 萬國全圖. Giulio Aleni, carte gravée coloriée en une seule feuille de l'époque Qing, s. d., environ 115 x 60,5 cm. Source : Bibliothèque nationale de Brera, Milan.

pratique, qui reflète des usages courants dans la production de livres, confère une certaine autorité à la nouvelle image du monde, peu familière au public chinois, et à ses auteurs.

Au-delà de sa taille, la division en six rouleaux de la carte de 1602 montre qu'elle était destinée à être montée sur des écrans, selon les goûts esthétiques de l'Asie orientale, comme l'a récemment soutenu Cheng Fangyi.²⁵ Si cela était avéré, on retrouverait là l'objectif premier, mais souvent négligé, de ces cartes : inciter le public à méditer ou à réfléchir à la relation entre les hommes et le cosmos, ou entre le « grand État » et le reste du monde. De par leur matérialité, ces cartes fonctionnent donc comme des dispositifs de généralisation, à deux niveaux : d'abord, en faisant référence à d'autres auteurs savants et œuvres littéraires ; ensuite, en suscitant de nouvelles questions sur le monde connu et sa relation avec le cosmos. En tant qu'objets reflétant l'univers matériel de l'ère Ming, leur objectif premier n'est pas de montrer, comme le ferait une carte moderne, une représentation géographiquement « correcte » des rapports spatiaux et politiques à travers une image complète du monde. Au contraire, tout comme les peintures de paysage, elles fonctionnent comme une œuvre d'art édifiante, composée de différents rouleaux montés côte à côte sur de grands écrans. Ces écrans, on pouvait les admirer dans son bureau, assis sur une chaise, ou les commenter avec ses invités ; ils avaient la capacité de procurer une expérience immersive à travers le *woyou* 臥遊 (voyage allongé contemplatif).

La postérité de ces cartes de grande taille, mais qui ont connu une diffusion très confidentielle, rend encore mieux compte de leur rôle esthétique tel que leur matérialité nous le révèle. Il existe plusieurs « manuscrits à figures » non datés qui n'ont pas de lien direct attesté avec les missionnaires.²⁶ L'un de ces artefacts est une copie manuscrite de la carte imprimée de 1602 (fig. 6), probablement assemblée à partir de deux exemplaires proches, qui contient des monstres marins, des animaux, des navires et d'autres figures. La présence

de telles images sur ces cartes du monde déjà immersives suggère le mouvement, renforçant leur invitation au voyage contemplatif et leur association étroite avec la peinture et la calligraphie. Des objets similaires, produits en Corée et au Japon, confirment que cette association était courante dans toute l'Asie orientale.²⁷

Certes, pour les plus savants, ces cartes sont souvent plus que de simples objets esthétiques ou curieux. Avec la circulation limitée des cartes gravées et manuscrites en plusieurs rouleaux en Asie orientale, des érudits cherchant à formuler de nouveaux arguments ou à mobiliser de nouvelles conceptions du monde dans le contexte de confusion et de bouleversements de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle peuvent y trouver des idées, des termes, des textes et d'autres informations.²⁸ Cela conduit à la production de nouveaux objets, de sorte que des connaissances fragmentaires propres à la Renaissance européenne migrent vers le monde des livres.²⁹ Très tôt, par exemple, un lettré travaillant dans la province reculée de Guizhou compose un livre s'inspirant de l'une des premières grandes mappemondes attribuée à Ricci. Plusieurs livres imprimés dans le contexte de l'essor éditorial de la fin de l'ère Ming incluent également ou font allusion à une de ces mappemondes. Au moins quatre livres de cette période comportent, outre une explication textuelle, une représentation générale du monde, bien que fortement simplifiée et réduite pour correspondre au format d'impression habituel d'un livre de taille plutôt normale (fig. 7).³⁰

Certains de ces ouvrages peuvent toucher un public relativement restreint, tandis que d'autres, comme la populaire encyclopédie *Sancai tuhui* 三才圖會, ne s'adressent pas seulement à une élite, mais circulent largement au sein de la société au temps des Ming et sont bien accueillis au Japon.³¹ C'est sans doute principalement grâce à cette édition populaire à large diffusion, sans lien direct avec les missionnaires jésuites, que certains éléments propres à la vision du monde de la Renaissance européenne circulent en Asie orientale et figurent dans les livres et les débats

25 Cheng Fangyi, « From the Wall unto the Screen : Reframing World Maps in East Asia », in Cams et Papelitzky, 2024, à paraître. Une deuxième édition qui nous est parvenue, imprimée un an plus tard à Pékin, est conservée au musée provincial du Liaoning. Elle s'intitule *Liangyi xuanlan tu* 兩儀玄覽圖 et compte huit panneaux. Elle mesure, assemblée, environ 200 x 422 cm.

26 Cheng (2019) ; Day (1995).

27 Cheng Fangyi, *op. cit.*

28 Sur les transformations socio-économiques pendant l'époque des Ming, voir Brook (1999). Sur les questions territoriales, voir Filipiak (2007).

29 D'Elia (1961), 96–107.

30 Il s'agit de *Sancai tuhui* 三才圖會 (1607-1609) de Wang Qi 王圻 ; *Fangyu shengliue* 方輿勝略 (1609-1612) de Cheng Baier 程百二 ; *Tushu bian* 圖書編 (1613-1623) de Zhang Huang 章潢 (1527-1608) ; et *Huiji yutu beikao quanshu* 彙輯輿圖備考全書, compilé en 1633 par Pan Guangzu 潘光祖 et Li Yunxiang 李雲翔.

31 Elke Papelitzky, « World Maps from China Reimagined in Japan », in Cams et Papelitzky, 2024, à paraître.

L'étude que nous avons présentée ci-dessus montre clairement que la pénétration des idées de la Renaissance européenne dans les artefacts chinois (et donc est-asiatiques en général) a nécessité non seulement un processus de transfert sur le plan linguistique, graphique, conceptuel et social, mais aussi une adaptation au cadre contraignant, ou plutôt aux possibilités consenties par la culture matérielle de la Chine et de l'Asie orientale. En d'autres termes, la réception fragmentaire de la vision du monde reçue a été nécessairement façonnée par les aspects matériels des objets qui l'incarnaient, tels que les techniques d'impression, les formats, les modes d'affichage et l'exécution matérielle.

Décentrer l'Asie orientale

Nous avons vu, jusqu'à présent, comment des fragments de l'image du monde à la Renaissance pénètrent le système de connaissances géographiques chinois à la fin de l'époque des Ming par l'intermédiaire de la culture matérielle, notamment à travers le rôle de l'imprimerie et du marché de l'édition. Cela se concrétise par la production d'objets spécifiques qui présentent des éléments empruntés à l'image du monde reçue comme une strate extérieure entourant le territoire dominé par les Ming, organisant l'espace plus large qui s'étendait au-delà de cette domination. Des informations véhiculées par ces objets sont ensuite reprises de manière sélective dans des livres qui connaissent une large diffusion, certains très populaires, qui contribuent à leur donner une place dans les débats intellectuels est-asiatiques. Un processus similaire de transfert et d'assimilation de nouvelles idées géographiques peut être observé en Europe. Cependant, tandis que les Chinois commencent par le centre et travaillent à intégrer l'extérieur, les Européens commencent par la forme géométrique du monde, selon une logique spatiale globale, et progressent vers l'intérieur, en comblant les blancs d'une carte déjà définie mathématiquement. Ainsi, les lecteurs européens découvrent deux fois ce qu'ils ont appelé « l'Extrême-Orient » ou « l'Asie la plus orientale », une première fois selon un point de vue maritime acquis grâce à leur expansionnisme, et une seconde fois à travers la perspective du « grand État » Ming.

Dans un premier temps, tel que nous l'avons mentionné au début de l'article, les Européens rassemblent des informations concernant l'Asie orientale continentale au début de leurs succès maritimes sur les côtes asiatiques. Outre les grandes cartes en plusieurs feuilles recueillies dans toute l'Asie côtière et insulaire, des rapports et de brèves relations, certains

rédigés avec l'aide d'informateurs locaux, prennent le chemin du retour vers l'Europe. Les auteurs sont pour la plupart des hommes instruits qui avaient une expérience directe de l'Asie : des missionnaires voyageant sur des navires ibériques, soit via Lisbonne et Goa jusqu'à Macao, soit via Cadix et Manille jusqu'à la côte du Fujian. Ces transmissions initiales de cartes et de récits sont à l'origine des premières cartes de la Chine imprimées en Europe. Plutôt que de copier fidèlement les cartes asiatiques, les premières cartes régionales de la Chine produites en Europe tentent de concilier les représentations quadrillées et les écritures exotiques des cartes d'origine avec les connaissances acquises lors de l'exploration des côtes chinoises, qui peuvent plus facilement s'inscrire dans une représentation mathématique du monde.

Ainsi, les cartes de la Chine réalisées par Abraham Ortelius (1584), Cornelis De Jode (1593), Jodocus Hondius (1606) et Willem Blaeu (1634) comportent la majeure partie des toponymes le long des côtes du sud et du sud-est, du Guangdong au Fujian, tandis que l'intérieur des terres apparaît plus vide. Une frontière rigide au nord est généralement formée par une représentation stylisée de la Grande Muraille et du fleuve Jaune, éléments graphiquement réinterprétés, inspirés des pratiques cartographiques en vigueur sous les Ming (fig. 8). La carte simplifiée de la Chine incluse dans le recueil *Pilgrimes* de Samuel Purchas mentionné ci-dessus (fig. 3), imprimée à Londres dans les années 1620, témoigne de la même dynamique : elle prend la forme d'une carte imprimée au Fujian, impose la grille géométrique des latitudes et des longitudes, et représente les noms de lieux sous la forme de carrés vides par manque de connaissance de l'écriture chinoise.

Comme dans la réception en Asie orientale de la géographie universelle propre à la Renaissance européenne, des éléments provenant de la cartographie chinoise sont adaptés de manière progressive et sélective aux cadres intellectuels connus des Européens. Par conséquent, l'« Extrême-Orient » imaginé à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle est une combinaison d'informations maritimes d'origine ibérique et d'éléments graphiques empruntés à des artefacts produits en Asie orientale. De même, en raison de la présence d'interlocuteurs possédant les compétences linguistiques nécessaires, des extraits choisis de certains récits trouvent très tôt leur place au sein des objets produits en Europe. Sur les cartes de la Chine d'Ortelius, de Jode et d'Hondius, par exemple, on trouve des dessins montrant des chariots à voile (fig. 8, coin inférieur droit), suggérant que c'était ainsi que les Chinois se déplaçaient sur la terre ferme. Curieusement, ces histoires, bien que mentionnées par des sources chinoises, apparaissent pour la première



Figure 6 : Un exemplaire manuscrit dit « à figures » du *Kunyu wanguo quantu* de 1602, avec des représentations d'animaux, de monstres marins et de navires, environ 168,7 x 380,2 cm. Source : Musée de Nankin, photographie d'Elke Papelitzky.



Figure 7 : « *Shanhai yudi quantu* » 山海輿地全圖 dans le *Sancai tuhui*. La hauteur de la partie imprimée mesure environ 20,4 cm. Source : Bibliothèque du Harvard-Yenching Institute, collection de livres rares, T9299 114.

intellectuels de cette partie du monde. De ce processus de sélection d'informations véhiculées par des cartes particulières, qui n'étaient pas nécessairement considérées comme des objets savants par les contemporains (du moins, pas exclusivement), disséminées ensuite dans des livres amplement diffusés, les chercheurs ont conclu à un échec de la transmission de la géographie universelle de l'Europe vers l'Asie orientale.³² Cependant, lorsque l'on considère ces cartes et ces livres comme des artefacts produits à l'intérieur de l'univers matériel, social et intellectuel de l'Asie orientale, on commence à mieux comprendre la manière dont de nouveaux éléments ont pu être intégrés ou ajoutés à des systèmes de connaissance existants et communément partagés.

On oublie souvent que les auteurs qui composent ces ouvrages considèrent clairement que les deux visions du monde, quoique différentes, sont complémentaires. Bien que les historiens interprètent fréquemment la « carte de Ricci » et sa postérité comme une illustration d'un conflit entre deux visions du monde, la vision « traditionnelle » chinoise et la vision « scientifique » européenne, les preuves fournies par un plus large éventail d'objets suggèrent plutôt la formation d'une compréhension du macro-espace à plusieurs niveaux : premièrement, les territoires « internes » compris dans la hiérarchie administrative de l'État Ming ; deuxièmement, cette présentation des territoires centraux est logiquement augmentée d'une géographie de l'espace « extérieur », façonnée principalement par les traités sur les « barbares » qui les entourent et complétée par une série de traités sur la défense. Cette conception stratifiée de l'espace signifie que, lorsque les missionnaires jésuites introduisent et transposent la géographie de la Renaissance en chinois, les conceptions préexistantes du macro-espace peuvent être étendues pour accueillir l'idée d'une géographie universelle, déjà attentivement adaptée par les savants collaborateurs chinois des Jésuites.³³

Parallèlement à cette entrée réfractée de la vision géographique d'un monde plus vaste, propre à la Renaissance européenne, dans l'univers imprimé et intellectuel de l'ère Ming, une nouvelle génération de missionnaires continue de s'intéresser aux mappemondes comme parties d'une boîte à outils plus large destinée au prosélytisme. Lorsque Ricci et ses compa-

gnons étaient actifs dans les cercles proches de la cour de Pékin, capitale des Ming, plusieurs cartes ont été acquises, peut-être par l'intermédiaire des Hollandais de Taïwan, par un fonctionnaire des douanes maritimes de la province de Fujian, qui les a fièrement envoyées à la capitale pour qu'elles soient examinées par les autorités impériales. Ces dernières ont alors ordonné à certains Jésuites présents dans la capitale d'expliquer et d'annoter ces cartes, ce qui a donné lieu à la rédaction d'un court traité. Dans les années 1620, ce texte a servi de base à un livre qui présente, à un public chinois, la géographie du monde à la Renaissance, structurée par continents et comprenant des informations ethnographiques. Cet ouvrage, intitulé *Zhifang waiji* 職方外紀 et rédigé par le duo Giulio Aleni et Yang Tingyun, comporte également six cartes dépliantes : une carte du monde, des cartes de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe et des Amériques, et une carte des deux pôles. La mappemonde principale a également été imprimée sur une feuille séparée, peut-être pour que les missionnaires puissent l'offrir à leurs correspondants littéraires sous la forme d'une brochure ou d'un prospectus.³⁴

Une analyse approfondie de la carte de Cao, mentionnée au début de cet article, montre que Cao a utilisé la mappemonde provenant du livre d'Aleni et Yang, qui a donc circulé aussi sous la forme d'une feuille séparée, pour représenter l'Europe, l'Afrique et les Amériques dans les marges de sa carte. En effet, le *Zhifang waiji* avait connu un grand succès et, par conséquent, une ample circulation : alors qu'une première édition a été imprimée à Hangzhou, une deuxième a vu le jour à Fujian.³⁵ Les nombreux exemplaires conservés et les commentaires qu'il a suscités parmi des érudits chinois, japonais et coréens jusqu'au XIX^e siècle témoignent également de sa large diffusion.³⁶ L'ouvrage semble avoir fait partie d'un projet plus vaste, centré sur la ville de Hangzhou au début des années 1620. Il s'agit essentiellement d'une coopération étroite entre un groupe de missionnaires jésuites et leurs amis lettrés chinois, ces derniers protégeant les premiers d'une persécution des chrétiens qui a eu lieu à cette époque. Probablement, un globe terrestre est également produit dans le cadre de ce projet : Richard Pegg a remarqué que la production du globe a été rendue possible grâce à l'art du laque, pour lequel Hangzhou était un centre renommé.³⁷

32 Ch'en (1939) ; Yee (1994).

33 Une étude détaillée du monde selon la géographie Ming le confirme, voir Cams (2021).

34 Voir *supra*, note 19. Sur le *Zhifang waiji*, voir Luk (1977).

35 Wang (2018a et 2018b).

36 Jeanhyoung Soh, « Utopia and Dystopia : *Cheonha do* and the Reception of Renaissance Geography in Late Joseon Korea », in Cams et Papelitzky, 2024, à paraître.

37 Richard A. Pegg, « A Late Ming Terrestrial Globe », in Cams et Papelitzky, 2024, à paraître.

fois dans un récit de voyage hollandais.³⁸ La manière dont ces extraits circulent et se retrouvent dans les livres européens reste à étudier en détail, mais ils frappent tellement l'imagination que des générations de cartographes les incluent dans leurs cartes. Au tournant du XVII^e siècle, l'ingénieur flamand Simon Stevin (1548-1620) construit même un chariot à voile sur la base de ce récit et le présente sur les plages de Scheveningen à Petten.³⁹

Ces informations sont extraites des premières relations sur la Chine qui trouvent un écho dans les publications européennes. Elles comprennent des informations sur sa géographie politique, généralement sous la forme d'un bref récit géo-historique et de statistiques par province. Elles n'ont pu être tirées que de géographies générales imprimées en Chine et circulant largement au sein d'un marché du livre en plein essor. On trouve un autre exemple important dans le recueil de Richard Hakluyt, *The Principall Navigations, Voiages, Traffiques and Discoveries of the English Nation*, dans lequel une lettre présente, sur quatre pages, des statistiques administratives et démographiques par province.⁴⁰ Plus tard, des récits plus longs et plus complets parviennent en Europe, entre les mains des hommes les plus à même de servir d'intermédiaires entre le commerce du livre européen et est-asiatique, puisqu'ils possèdent les acquis linguistiques et sociaux pour y avoir accès : les missionnaires jésuites qui retournent parfois en Europe en tant que procureurs. Michele Ruggieri (1543-1607), compagnon de Ricci dans les premiers temps de la mission jésuite en Chine, apporte avec lui, lorsqu'il rentre en Europe en 1589, un livre de géographie de l'époque Ming largement diffusé. Imprimé au Fujian au milieu des années 1580, l'ouvrage contient un large éventail d'informations, présentant la structure administrative de l'État organisée en provinces et en préfectures, et comprenant une carte par province.⁴¹

Un grand nombre de cartes manuscrites de la main de Ruggieri, aujourd'hui conservées dans les archives romaines, témoignent d'une approche progressive visant à rendre les cartes contenues dans le livre

intelligibles pour un public européen. En plusieurs étapes, Ruggieri dessine des grilles de longitudes et de latitudes, tandis que les informations fournies par le livre sont utilisées pour compléter et modifier les unités administratives de l'État et leur position sur les cartes.⁴² Malheureusement, malgré des années d'efforts, les cartes de Ruggieri n'ont jamais été publiées ; elles n'ont donc jamais connu la dimension matérielle requise par le commerce européen de l'imprimé.⁴³ Néanmoins, la tentative de Ruggieri illustre la manière dont certains interlocuteurs, voyageant entre les deux extrémités du continent eurasiatique, se sont préparés à transposer la géographie impériale Ming, accompagnée de ses cartes, sur le marché du livre européen. Des années plus tard, avec le retour en Europe d'un autre missionnaire, Nicolas Trigault, la préparation d'un *Theatrum Chinae* (Atlas de la Chine) est annoncée mais ne s'est jamais concrétisée.⁴⁴ Malgré les efforts précoces des Jésuites, les principales représentations imprimées de l'Asie orientale auxquelles le grand public européen a accès à cette époque restent pour la plupart des cartes simplifiées inspirées de la cartographie marine, incluses dans les atlas flamands et hollandais.

Cette situation ne change qu'au milieu du XVII^e siècle, lorsque surviennent deux modifications majeures dans les rapports de forces mondiaux. Alors que les Hollandais s'emparent du lucratif commerce des épices dominé jusqu'alors par les Portugais et supplantent les puissances ibériques en Asie orientale, un changement spectaculaire se produit précisément en Asie orientale, où l'État des Ming s'effondre et les Mandchous des Qing franchissent la Grande Muraille et finissent par s'emparer de Pékin. Martino Martini, un missionnaire établi à l'époque près de Nankin, la capitale secondaire des Ming, contribue à la défense militaire contre les Qing, mais est contraint de passer du côté de ces derniers. Il tente de se faire employer comme spécialiste du calendrier à la cour des Qing, une fonction à laquelle pouvaient prétendre de nombreux jésuites ayant une solide formation chinoise. Après l'échec de cette tentative, il reçoit l'obligation de retourner en Europe en tant que procureur des Jé-

38 Une remarque est insérée dans *l'Itinerario* de Jan Huygen van Linschoten : « Ils ont des chariots à voile en forme de bateaux à roue, si gentiment et industrieusement accommodés qu'ils ne vont pas moins vite par les champs que les bateaux sur la rivière. » (Cité d'après l'édition française *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linschot Hollandais aux Indes orientales*, Amsterdam, Theodore Pierre, 1610, p. 55.) Van Linschoten réside à Goa dans les années 1580 et navigue avec les Portugais à travers les « Indes orientales ».

39 Dijksterhuis (1970), p. 104-105.

40 Hakluyt (1589-1600), 11, p. 378-382.

41 Il s'agit de l'édition de 1586 du *Da Ming yitong wenwu zhushi yamen guanzhi* 大明一統文武諸司衙門官制, voir Wang (2013) 42 Lin (2020).

43 Ce n'est que beaucoup plus tard, en 1656, que Nicolas Sanson (1600-1667) fait référence, sur l'une de ses cartes de la Chine, à Ruggieri et à une carte générale dressée en 1590 par un certain Matteo Neroni à partir de l'œuvre de Ruggieri.

44 Bernard (1947), p. 134.

suites en Chine. Voyageant sur des navires chinois, espagnols, portugais et hollandais, il finit par arriver aux Provinces-Unies en 1653, où il s'arrange pour faire publier deux ouvrages : le premier, *De bello tartarico*, raconte l'histoire des guerres entre les Ming et les Qing et du changement de pouvoir en Chine, tandis que le second, *Novus atlas sinensis*, paraît dans la série *Novus atlas* de Joan Blaeu et constitue le premier atlas sur l'Asie orientale publié en Europe. Martini avait utilisé une géographie largement diffusée en Chine, accompagnée de cartes. Aidé par la technique exquise de la gravure pratiquée par Blaeu et par l'accès aux cartes de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales (VOC), il transpose pour la première fois fidèlement la géographie administrative et les cartes caractéristiques de l'époque Ming dans le genre de l'atlas universel de la Renaissance.⁴⁵ Avec Blaeu, s'achève désormais le processus d'intégration de la géographie chinoise à la vision du missionnaire-observateur européen ; de révision et d'adaptation des cartes chinoises au cadre donné aux côtes de l'Asie orientale par la cartographie de la VOC (fig. 9).

Épilogue

Dans ses grandes lignes, cet article retrace la première étape d'un effort soutenu, entrepris par des savants européens et chinois, pour faire cohabiter deux visions du monde distinctes au sein de nouveaux objets. Selon une trajectoire qui est tout sauf linéaire,

de nombreuses tentatives pour redessiner la carte du monde, portant les traces des conceptions de l'autre, ont vu le jour de part et d'autre du continent eurasiatique. L'étude des pratiques de transmission sous l'angle matériel, à travers des objets envisagés comme des artefacts, permet de corriger les biais euro-centriques et modernes et de donner la parole à la créativité des individus impliqués dans leur production et à la singularité de leurs approches. Dans la rencontre entre les visions du monde de la Renaissance européenne et de l'administration Ming, les manières dissemblables de cartographier ne s'excluaient pas mutuellement et pouvaient se ramener à des conceptions préexistantes de la géographie universelle. De plus, aucun de ces objets matériels ne pouvait être considéré comme scientifique au sens moderne du terme. Ils organisaient et archivaient plutôt des informations géographiques connues, à des fins essentiellement pédagogiques et contemplatives. En incorporant réciproquement, au tournant du XVII^e siècle, un certain nombre d'éléments caractéristiques de l'autre, les objets produits en Europe occidentale et en Asie orientale incarnent les déplacements physiques et mentaux qui sous-tendent la rencontre entre deux centres mondiaux majeurs de la culture imprimée, un processus amené à résonner pendant plusieurs siècles.

Traduit de l'anglais par Cristina Ion

45 Cams (2020). À la même époque que Martini, Michał Boym, un missionnaire polonais qui s'était établi à l'extrême sud de l'empire Ming, est renvoyé en Europe. Il avait, lui aussi, réalisé un atlas de la Chine, autre œuvre qui n'a jamais vu le jour. Le manuscrit est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque Vaticane, Borg. Cin. 513.



Figure 8 : Abraham Ortelius, Carte de la Chine, insérée pour la première fois dans l'édition de 1584 de son atlas *Theatrum Orbis Terrarum*. L'image d'un chariot à voile apparaît dans le coin inférieur droit.

Source : Bibliothèque nationale de France, Paris, Cartes et plans, GE DD-4894,
 [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b55007367v/f306.item>.



Figure 9 : Joan Blaeu, « Imperii Sinarum Nova Descriptio », 1655, environ 60 x 46 cm.

Source : Bibliothèque nationale de France, Paris, Cartes et plans, GE DD-2987 (7154), [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b5963029q>.

Bibliographie

Akin, A., 2009, *Printed Maps in Late Ming Publishing Culture: A Trans-Regional Perspective*. Thèse de doctorat, Université Harvard.

Bernard, H., 1947, « Les sources mongoles et chinoises de l'atlas Martini (1655) », *Monumenta Serica*, vol. 12, n°1, p. 127–144.

Brook, T., 2019, *Great State: China and the World*. Londres: Profile.

Brook, T., 1999, *The Confusions of Pleasure: Commerce and Culture in Ming China*. Berkeley: University of California Press.

Cams, M. et Papelitzky, E. (dir.), 2024, à paraître, *Remapping the World in East Asia: Towards a Global History of the « Ricci Maps »*. Honolulu: University of Hawai'i Press.

Cams, M., 2021, « The Confusions of Space: Reading Ming China's Comprehensive Geographies », *Monumenta Serica*, vol. 69, n° 2, p. 515-547.

Cams, M., 2020, « Displacing China: The Martini-Blaeu *Novus atlas sinensis* and the Late Renaissance Shift in Representations of East Asia », *Renaissance Quarterly*, vol. 73, n° 3, p. 953–990.

Ch'en, K., 1939, « Matteo Ricci's Contribution to, and Influence on, Geographical Knowledge in China », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 59, n° 3, p. 325–59.

Cheng, F., 2019, « Pleasing the Emperor: Revisiting the Figured Chinese Manuscript of Matteo Ricci's Maps », *Journal of Jesuit Studies*, p. 31–43.

Chia, L., 1996, *Printing for Profit: The Commercial Publishers of Jianyang, Fujian (11th-17th Centuries)*. Cambridge (MA): Harvard University Asia Center.

Chow, K., 2004 *Publishing, Culture, and Power in Early Modern China*. Stanford: Stanford University Press.

Colomar, M. A. et Yu-Chung Lee, F., 2016, *Gujin xingsheng zhi tu yanjiu 古今形勝之圖研究*. Hsinchu : Qingda renshi zhongxin.

D'Elia, P., 1961, « Recent Discoveries and New Studies (1938-1960) on the World Map in Chinese of Father Matteo Ricci SJ », *Monumenta Serica*, vol. 20, n° 1, p. 82–164.

Day, J. D., 1995, « The Search for the Origins of the Chinese Manuscript of Matteo Ricci's Maps », *Imago Mundi*, vol. 47, p. 94–117.

De Weerd, H., 2009, « Maps and Memory : Readings of Cartography in Twelfth- and Thirteenth-Century Song China », *Imago Mundi*, vol. 61, n° 2, p. 145–167.

Dijksterhuis, E.J., 1970, *Simon Stevin : Science in the Netherlands Around 1600*. La Haye : Martinus Nijhof.

Edney, M., 2019, *Cartography : The Ideal and Its History*. Chicago : University of Chicago Press.

Filipiak, K., 2007, « Zum Aufschwung der Nördlichem Grenzhistoriographie in der Ming-Zeit », in Richter, A. et Vittinghoff, H., (dir.), *China und die Wahrnehmung der Welt*. Wiesbaden : Harrassowitz Verlag, p. 111–128.

Hakluyt, R., 1589-1600, *The Principall Navigations, Voiages, Traffiques and Discoveries of the English Nation*, 16 vols. Édimbourg : E. & G. Goldsmid.

- Kajdński, E., 1995, « The Ming Dynasty Map of China (1605) from the Czartoryski Library in Poland », in *Actes du VII^e colloque international de sinology de Chantilly : Échanges culturels et religieux entre la Chine et l'Occident*. Paris : Institut Ricci, p. 183-190.
- Lewis, M. W. et Wigen, K. 1997, *The Myth of Continents : A Critique of Metageography*. Berkeley : University of California Press.
- Lin Hong 林宏, 2020, « Luo Mingjian Zhongguo ditu jigao zhi “gaichuang xing” tugao de ditu yaosu fenxi 羅明堅中國地圖集稿之“改創型”圖稿的地圖要素分析 », *Guoji Hanxue 國際漢學*, n° 4, p. 55-70.
- Luk, B. H., 1977, « A Study of Giulio Aleni's 'Chih-fang wai chi' 職方外紀 », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, vol. 40, n° 1, p. 58-84.
- Marsili, F. et Menegon, E., 2024, à paraître, *Translation as Practice: Intercultural Encounters, China, and the Creation of Global Modernities*. Édimbourg : Edinburgh University Press.
- McDermott, J. P. et Burke, P. (dir.), 2015, *The Book Worlds of East Asia and Europe: Connections and Comparisons*. Hong Kong: Hong Kong University Press.
- Papelitzky, E., 2020, *Writing World History in Late Ming China and the Perception of Maritime Asia*. Wiesbaden: Harrassowitz Verlag.
- Pinet, S., 2017, « Diagrammatic Thought in Medieval Literature », in Andes Engberg-Pedersen, *Literature and Cartography : Theories, Histories, Genres*. Cambridge (MA) : The MIT Press, p. 171-195.
- Saliba, G., 2007, *Islamic Science and the Making of the European Renaissance*. Cambridge (MA) : The MIT Press.
- Tang Kaijian 湯開建 et Zhou Xiaolei 周孝雷, 2015, « Ming dai Li Madou shijie ditu chuanbo shi si ti 明代利瑪竇世界地圖傳播史四題 », *Ziran kexueshi yanjiu 自然科學史研究 (Studies in the history of natural sciences)*, vol. 34, n° 3, p. 294-315.
- Van Lindschoten, J. H., (trad. Wolfe, J.), 1598, *John Huighen van Linschoten, His discours of voyages into ye Easte and West Indies : deuided into foure bookes*. Livre 1. Londres : John Wolfe.
- Wallis, H., 1997, « Purchas' Maps », in Pennington, L. E. (dir.), *The Purchas Handbook : Studies of the Life, Times, and Writing of Samuel Purchas 1577-1626*. Londres : The Hakluyt Society, vol. I, p. 145-166.
- Wang Qianjin, 2013, « Luo Mingjian bianhui Zhongguo ditu ji suoju Zhongwen Yuanshi ziliao xintan » 羅明堅編繪《中國地圖集》所依據中文原始資料新探. *Beijing xingzheng xueyuan xuebao 北京行政學院學報*, n° 3, p. 120-128.
- Wang Yongjie 王永傑, 2018, « Zhifang waiji chengshu guocheng ji banben kao » 《職方外紀》成書過程及版本考, *Shilin 史林*, n° 3, p. 100-110.
- Wang Yongjie 王永傑, 2018, « Yidali Angbuluoxiu tushuguan cang Zhifang waiji yanjiu » 意大利昂布羅修圖書館藏《職方外紀》研究. *Waiguo wenti yanjiu 外國問題研究*, n° 3, p. 74-77.
- Yee, C. D. K., 1994, « Traditional Chinese Cartography and the Myth of Westernization », in Harley J. B. and Woodward, D. (dir.), *The History of Cartography, Vol. 2.2. Cartography in the Traditional East and Southeast Asian Societies*. Chicago : The University of Chicago Press, p. 170-202.

CARTOGRAPHES ET CIRCULATION DES SAVOIRS DANS L'EMPIRE OTTOMAN AU XVII^e SIÈCLE

par Pınar Emiralioglu

Sam Houston State University

Department of History

SHSU Box 2230

Huntsville, TX 77341-2239

États-Unis

mpe005@shsu.edu

Cet article étudie la relation étroite entre la cartographie terrestre et marine et les réseaux de circulation des savoirs dans l'Empire ottoman au XVII^e siècle. À cette époque, la cartographie façonne la manière dont les cartographes, les intellectuels et les élites dirigeantes conçoivent l'espace, le territoire et le pouvoir politique. Bien que cette évolution touche aussi le monde ottoman, les cartographes ottomans et leurs œuvres n'ont pas encore été pleinement intégrés à l'étude de ces questions. Cet article propose une analyse historique d'une sélection de cartes et d'ouvrages géographiques du XVII^e siècle, qui aidera à baliser les différents modèles de production, de consommation et de circulation de ces cartes. Elle tentera également de jeter un éclairage sur les réseaux intellectuels et professionnels mondiaux au sein desquels opéraient les cartographes ottomans.

Mots-clés : *Cartes géographiques, circulation des savoirs, Empire ottoman, dix-septième siècle, cartographes*

This article investigates the close relationship between geographical and marine mapping and networks of knowledge exchanges in the seventeenth century Ottoman Empire. Geographical mapping in this period shaped how mapmakers, intellectuals, and ruling elites conceived space, territory, and political power. Although this development impacted the Ottoman world, the Ottoman map makers and their works have not yet fully been integrated into these discussions. This article will offer a historical analysis of select maps and geographical works from the seventeenth century. In doing so, it will delineate the changing patterns of production, consumption, and circulation process of these maps. Resulting analysis will also shed tentative lights into the global intellectual and professional networks in which Ottoman map makers were operating.

Keywords : *Geographical mapping, networks of knowledge exchange, Ottoman Empire, seventeenth century, mapmakers*

En 1680, Luigi Ferdinando Marsigli, noble, soldat et cartographe originaire de Bologne, se rend à Istanbul avec la suite de l'ambassadeur de Venise. À son arrivée dans la capitale impériale ottomane, Marsigli découvre une ville cosmopolite, un empire en transition et une atmosphère intellectuelle dynamique. Pendant son séjour, il prend des notes sur les titulaires de charges ottomanes, l'armée, la fiscalité et les vertus médicales du café, et collectionne les cartes ottomanes. Il se lie également d'amitié avec un petit groupe de médecins, d'historiens et de géographes qui entretenaient des liens étroits avec la cour impériale. L'importance du rôle joué par Marsigli dans la cartographie militaire

européenne et les premières cartes thématiques n'est plus à démontrer.¹ En revanche, on sait moins que son court séjour à Istanbul et ses contacts avec les membres éminents des cercles intellectuels ottomans permettent de mieux comprendre la cartographie ottomane au XVII^e siècle.

Cet article étudie la relation étroite entre la cartographie géographique et la circulation des savoirs dans l'Empire ottoman au XVII^e siècle. Il cherche à mettre au jour les contextes politiques, culturels et intellectuels mouvants dans lesquels les érudits et les cartographes ottomans s'attachent

1 Sur la vie, les voyages et la contribution de Marsigli à la cartographie européenne, voir : McConnell, 1986 ; Stoye, 1994 ; Cavazza, 2002 ; Török, 2006.

à représenter visuellement et textuellement la complexité spatiale de leur empire et du monde. Sur le plan méthodologique, l'analyse s'appuie sur deux historiographies distinctes mais étroitement liées. Elle situe d'abord les cartographes ottomans dans les courants intellectuels du XVII^e siècle. Khaled El-Rouyaheb a montré qu'une transformation de la vie intellectuelle ottomane débute à cette époque. Les savants ottomans commencent à étudier et à réévaluer les travaux des érudits persans des XIV^e et XV^e siècles sur la philosophie, la logique, la dialectique, la théologie rationnelle, la sémantique, la rhétorique et la grammaire.² Si cette évolution touche surtout les provinces orientales de l'empire, les disciples de ces savants diffusent à leur tour les nouvelles tendances dans la capitale impériale. C'est ainsi qu'à partir du XVII^e siècle, des disciplines telles que la philosophie, l'astronomie, les mathématiques et la géographie gagnent en prestige auprès des érudits ottomans d'Istanbul. S'appuyant sur les recherches d'El-Rouyaheb, cet article démontre que les cartographes ottomans font partie de ces cercles d'érudits et que, dans la réorganisation du monde et de ses régions qu'ils entreprennent, ils intègrent des techniques et un discours nouveaux, rationnels et logiques.

Cet article s'inscrit également dans le domaine en plein essor de l'histoire de la cartographie. Jusqu'à très récemment, on considérait la cartographie comme une activité de production de cartes intemporelle et universelle, et les cartes comme les résultats de pratiques cartographiques spécifiques bien établies. Sous cet angle, la cartographie moderne, qui se caractérise par des techniques rationnelles, des mesures géodésiques et une vision en perspective, trouve son origine dans la Renaissance européenne. Au XIX^e siècle, la mathématisation de la cartographie devient une composante indiscutable de l'impérialisme occidental et la cartographie occidentale sépare l'Europe de ses colonies d'Asie et d'Afrique, tant sur le plan de la compréhension géographique que sur le plan de la méthodologie.³ Matthew Edney conteste ce point de vue et affirme que l'idéal de la cartographie en tant que science cohérente, universelle

et morale n'est construit par la société occidentale qu'au cours du XIX^e siècle. Selon lui, les termes cartographie et cartographe n'existaient pas avant cette époque. Certaines des composantes standard de la cartographie moderne, telles que la cartographie systématique, les levés topographiques, les mesures des distances, la cartographie analytique, la vision panoramique, l'observation, la massification des usages et les nouvelles professions de la cartographie, se sont développées seulement après 1800.⁴ Au début de la modernité, il existait une multiplicité de pratiques cartographiques. Par conséquent, les cartes ne prennent sens que dans le cadre des discours spatiaux particuliers où elles apparaissent, et le sujet de l'analyse historique ne devrait pas être les cartes, mais les pratiques cartographiques qui les ont produites.⁵

Les pratiques cartographiques dans l'Empire ottoman n'ont fait l'objet jusqu'à présent que d'un traitement marginal dans la littérature historiographique. Le volume deux, première partie de *l'Histoire de la cartographie*, qui couvre le monde musulman, consacre deux chapitres à la cartographie ottomane au début de l'époque moderne.⁶ Le quatrième volume du projet, récemment publié, qui s'attache de manière ambitieuse à analyser les pratiques cartographiques au cours du siècle des Lumières européen, tente de remédier à cela. Il intègre les différents types de cartographie ottomane dans ses entrées sur la cartographie géographique, administrative, politique, marine, thématique, topographique et urbaine⁷, ainsi que sur la collecte de cartes, ouvrant ainsi une fenêtre sur les pratiques cartographiques ottomanes. Cet article entend contribuer à cette littérature en développement, à travers l'examen des processus de production, de circulation et de consommation des cartes géographiques et marines ottomanes dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Ses résultats mettront en lumière l'insertion de cartographes ottomans dans des réseaux de circulation des savoirs et la manière dont ils parviennent à valoriser la géographie à la fois aux yeux du public et à ceux des hommes d'État dans l'Empire ottoman.

2 El-Rouyaheb, 2015, p. 13-59.

3 Humboldt, 1836-1839 ; Harvey, 1989 ; Buisseret, 1992 ; Biggs, 1999 ; Edney, 2009 ; Wood, 2010, avec des contributions de J. Fels et J. B. Krygier ; Farinelli, 2015. Pour une analyse approfondie de cette littérature, voir Edney, 2019, p. 1-6.

4 Edney, 2019, p. 103-166.

5 *Ibid.*, p. 44.

6 Karamustafa, 1992a, 1992b.

7 En dépit d'une approche plus ouverte en comparaison des premiers volumes, le volume 4 de *The History of Cartography*, intitulé *Cartography in the European Enlightenment*, consacre seulement 28 pages sur 1784 à la cartographie ottomane, voir Edney et Pedley, 2019.

La cartographie marine ottomane et l'évolution de l'image de la Méditerranée

L'une des cartes marines réalisées au XVII^e siècle est un portulan anonyme datant de 1652 (fig. 1).⁸ Il couvre de manière extensive le bassin méditerranéen, de Gibraltar à l'ouest aux côtes qui sont aujourd'hui celles du Liban, de la Syrie et d'Israël à l'est. Au nord, il s'étend jusqu'aux îles Britanniques, à la mer Baltique et à la côte sud de la Suède. Au sud, il s'attarde sur la côte nord-africaine et la mer Rouge. La couverture des villes côtières tout autour de la Méditerranée est très complète. On y trouve également la représentation de cités fortifiées importantes comme Cordoue, Madrid, Lisbonne, Londres, Paris, Venise, Sofia, Belgrade, Skopje et Timisoara en Europe, Kütahya, Konya, Manisa en Anatolie, et Alep, Damas, Le Caire, Fès et Marrakech plus au sud. Tous les toponymes apparaissent selon leur orthographe communément utilisée en turc ottoman. Les cités majeures sont indiquées par un pavillon noir ou une vignette. Les toponymes sont tracés à l'encre noire et les cours d'eau à l'encre bleue. Le tracé des côtes est d'abord dessiné à l'encre noire, puis doublé vers l'intérieur par un trait plus épais en rouge. Les petites îles sont coloriées entièrement en bleu, vert ou or. Les côtes des îles plus grandes comme la Corse, la Sardaigne, la Sicile, Chypre et la Crète sont tracées à l'encre noire doublée vers l'intérieur d'une couleur plus épaisse, bleu, vert ou or. Parmi les cours d'eau, le Dniepr, le Pô, le Danube et le Nil sont richement représentés accompagnés de leurs affluents, soulignant ainsi leur importance pour la région. Des aires couvertes de points désignent les bancs de sable et les eaux peu profondes. Les récifs sont marqués d'une croix. Cinq roses des vents entières et cinq demi-roses, surmontées de fleurs de lys et décorées en bleu, noir et or, sont réparties sur la carte. Les lignes de rhumbs sillonnent toute la surface de la carte et ajoutent une couche décorative supplémentaire. En bas et en haut à droite et à gauche de la carte se trouvent des barres d'échelle, sans qu'aucune valeur numérique n'y soit indiquée. Sur chaque échelle, les segments alternés sont divisés en cinq segments égaux marqués par des points. Une inscription en arabe sur le côté gauche indique que la carte a été achevée en 1652. Les détails de la carte, la couleur et l'écriture soignée suggèrent que la carte a été commandée dans l'un des centres cartographiques d'Europe et achevée à Istanbul pour le compte d'un riche client ottoman.

À première vue, la carte ne semble pas différente des cartes marines préparées pour la cour ottomane un siècle plus tôt : elle couvre largement le bassin méditerranéen et utilise des techniques similaires telles que les roses des vents pour décorer et indiquer l'orientation de la carte. Un examen plus approfondi révèle pourtant que la carte de 1652 représente un moment de transition dans les pratiques cartographiques ottomanes. Tout d'abord, elle offre une couverture plus complète des villes, des îles, des rivières et de l'intérieur des terres que les cartes marines du siècle précédent.⁹ Elle indique environ 500 villes le long des côtes de la Méditerranée, de la mer Noire et de l'océan Atlantique. Deuxièmement, alors que les cartes marines en turc ottoman produites au XVI^e siècle ne représentent que les villes situées le long de la côte méditerranéenne, la carte anonyme de 1652 identifie des localités assez éloignées de la mer, telles que Buda, Pest, Vienne, Le Caire, Alep, Sivas et Konya. Ces éléments suggèrent que le cartographe avait en sa possession des cartes de ces régions et qu'il voulait incorporer toutes les localités politiquement importantes pour son commanditaire ottoman.

De plus, la carte indique clairement les principaux territoires politiques et géographiques à l'intérieur et à l'extérieur de la sphère d'influence ottomane : l'Anatolie (*vilayet-i Anadolu*), les Balkans (*vilayet-i Rumili*), l'Afrique (*Vilayet-i Afrika*), la Moldavie (*Vilayet-i Boğdan*), l'Autriche (*Vilayet-i Nemçe*), la France (*Vilayet-i Fransa*) et l'Espagne (*Vilayet-i İspanya*), l'Angleterre (*Cezire-yi İngiltere*), l'Écosse (*Cezire-yi İskosiya*), l'Irlande (*Cezire-yi İrlandiya*), la Pologne (*Vilayet-i Leh*). Le cartographe utilise le terme ottoman *vilayet*, qui signifie traditionnellement « province », pour désigner les continents, les États et les régions géographiquement importantes telles que l'Anatolie ou l'Afrique. Le terme *cezire*, qui signifie « île », est utilisé pour désigner les trois États des îles Britanniques.

La carte de 1652 va au-delà de la simple représentation de la Méditerranée, car elle donne la priorité à certaines régions telles que l'Europe du Sud-Est, l'Afrique du Nord et la mer Égée. Ce faisant, elle souligne pour son commanditaire les zones affectées par des conflits et des divisions politiques en cours. Bien qu'il soit faux de considérer les intitulés des différents *vilayets* comme des marqueurs de frontières, ils permettent au lecteur de la carte, en l'occurrence un érudit ottoman ou un membre de l'élite politique, d'avoir une idée claire des entités territoriales autour

8 Portulan ottoman anonyme (1652), Bayerische Staatsbibliothek (Handschriften Abteilung), Cod. Turc. 431.

9 Pour une analyse de ces cartes marines du XVI^e siècle et de leur signification politique et géographique, voir Emiralioğlu, 2014, p. 89-117.



Figure 1 : Portulan ottoman anonyme (1652), Bayerische Staatsbibliothek (Handschriften Abteilung), Cod. Turc. 431.

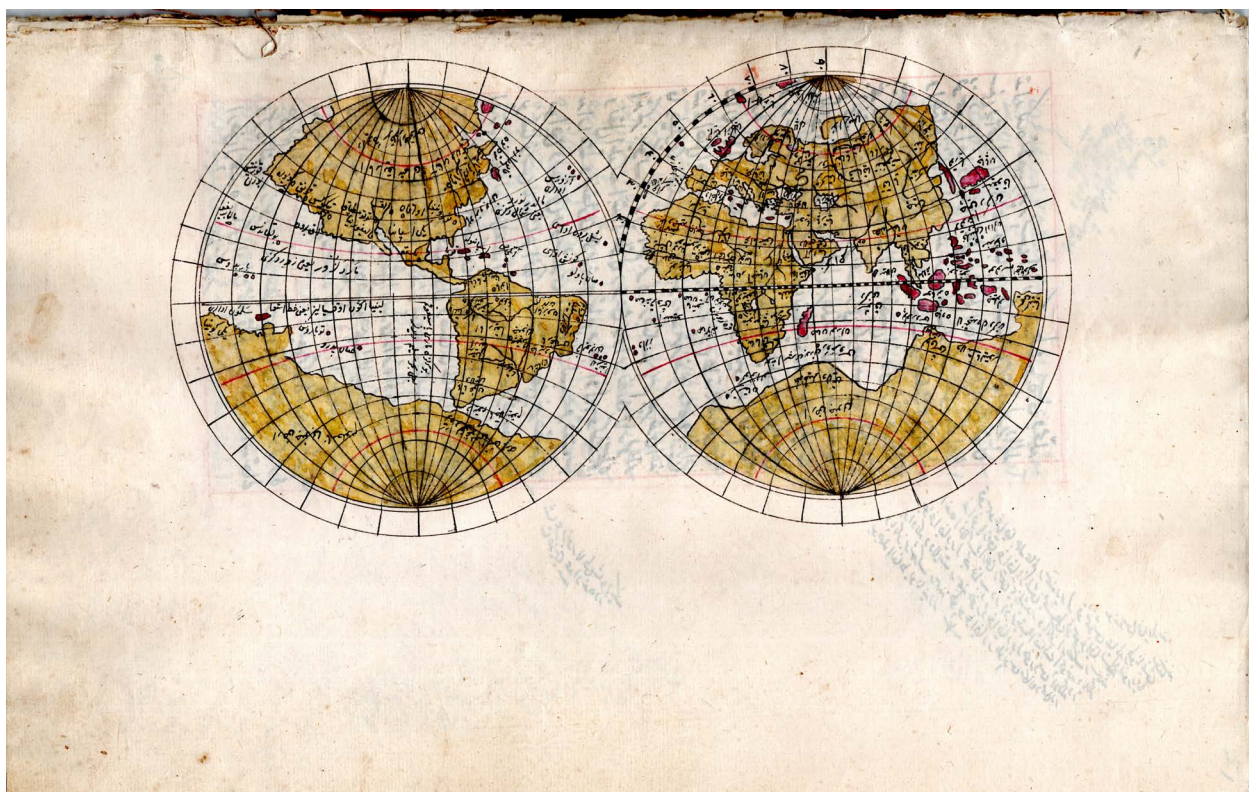


Figure 2 : Mappemonde, Kâtib Çelebi, *Levâmi'ü n-nür fi Zulmat Atlas Minur*, manuscrit, Bibliothèque Süleymaniye, collection Nuruosmaniye 2998, 12b.

du bassin méditerranéen et de la côte atlantique nord-est. La date de publication de cette carte anonyme se situe en plein milieu de la guerre de Crète, qui avait commencé en 1645, suggérant que le commanditaire de la carte ait pu penser qu'elle intéresserait un mécène ottoman. L'île de Crète et sa capitale Candie sont également magnifiquement représentées dans deux encres différentes : l'or et le bleu.

Enfin, l'auteur du portulan de 1652 présente la Méditerranée comme un espace géographiquement et politiquement divisé. Depuis l'émergence de la cartographie islamique au X^e siècle, les cartographes musulmans ont souvent représenté la Méditerranée comme une région à part. Sa construction en tant qu'espace distinct avait commencé dans les textes géographiques un siècle plus tôt. Ces textes du IX^e siècle mettent l'accent sur la mer Méditerranée ou décrivent la Méditerranée comme un espace régional distinct. C'est dans cette seconde perspective que se sont construites l'identité et l'image de la Méditerranée, non seulement en tant que mer mais aussi en tant qu'espace régional.¹⁰ Les traditions cartographiques ottomanes s'inscrivent largement dans cette perspective. La Méditerranée était un sujet fréquent des cartes marines réalisées pour le public ottoman au XVI^e siècle. Ces cartes représentaient la grande région méditerranéenne comme un espace géographique et politique unique et indivisible et, ce faisant, exprimaient l'idéologie impériale qui considérait la Méditerranée comme une *mare nostrum*, un lac ottoman. Conformément à cette tradition, la carte de 1652 représente la région méditerranéenne dans son ensemble. Mais, contrairement aux cartes du siècle précédent, elle indique fidèlement les divisions autour de la Méditerranée, donnant ainsi une vision plus précise sur le plan géographique et politique.

Cette carte anonyme fait partie d'un vaste ensemble de cartes marines et géographiques produites et diffusées dans l'Empire ottoman au XVII^e siècle. Ce siècle, en particulier la seconde moitié, a vu l'augmentation significative du nombre d'ouvrages géographiques et de cartes composés, produits et diffusés dans la capitale ottomane. Comment expliquer l'intérêt accru pour la cartographie à cette époque ? Entre 1650 et 1703, les crises militaires sont endémiques. Des victoires coûteuses et des défaites encore plus coûteuses ont fait perdre à l'empire une grande partie de son territoire et de son prestige. De 1645 à 1669, Venise et l'Empire ottoman s'engagent dans une longue guerre pour la Crète, la guerre de

Candie. Quoique soldée par une victoire ottomane, elle épuise l'économie impériale et la patience du public. Pendant la guerre, les deux camps surveillent le commerce et la politique dans la région, les pirates et les navires marchands britanniques et néerlandais, qui commencent à proliférer en Méditerranée à cette époque. La valeur symbolique et pratique des cartes pendant ce long conflit peut expliquer l'augmentation de leur production. L'empiètement des puissances atlantiques sur le territoire autrefois contrôlé par les Ottomans a également pu faire croître la demande.

L'échec du siège de Vienne en 1683 marque le début d'une période de pertes territoriales supplémentaires pour l'Empire ottoman, qui culmine avec le traité de Karlowitz (1699). Au cours des négociations, les Habsbourg et les Ottomans mettent en place des commissions impériales chargées de déterminer les frontières des deux empires.¹¹ Les cartographes ottomans sont les témoins directs de ces échecs militaires et leurs récits reflètent les changements survenus dans le monde et dans la géographie de leur empire. Les frontières et les commissions frontalières étant devenues la norme dans les relations internationales, les savants et les hommes d'État ottomans doivent s'adapter à ces changements. La responsabilité de former les élites impériales, les hommes d'État et le public sur la question des frontières et la géographie de leur empire, constamment en mouvement, incombe à des savants et des cartographes tels que le polymathe Kātib Çelebi (1609-1657).

Kātib Çelebi et les modèles en mutation de la cartographie géographique ottomane

Kātib Çelebi rejoint la chancellerie ottomane en tant qu'apprenti en 1622 après avoir reçu une éducation traditionnelle dans une madrasa. Il abandonne sa carrière de scribe en 1635 et se lance dans des études variées et éclectiques. Kātib Çelebi consacre de longues années à l'étude et à l'amélioration de soi et travaille en tant que savant indépendant, en produisant des ouvrages sur le droit, les mathématiques, l'astronomie, l'histoire, la géographie et la cartographie. L'un des auteurs ottomans les plus prolifiques, il laisse environ dix-huit ouvrages, parmi lesquels des projets encyclopédiques, des traductions, des traités de circonstance et des

10 Kahlaoui, 2018, p. 50.

11 Abou-El-Haj, 1967 ; Aksan, 2013, p. 25. Sur les frontières ottomanes en Europe, notamment après le traité de Karlowitz, voir Abou-El-Haj, 1969 ; Heywood, 1999 ; Aksan, 1999.

compilations didactiques ou divertissantes.¹² Kâtib Çelebi est également un observateur attentif de la vie politique et culturelle de son époque à Istanbul, et rédige un certain nombre d'ouvrages de nature philosophique, historique et géographique tirés de ses observations.

Jouant le rôle d'un intellectuel public, Kâtib Çelebi commente souvent des événements en cours, telle la guerre de Candie. Il admet d'ailleurs que c'est cette guerre qui a suscité son intérêt pour la géographie et la cartographie.¹³ Trois ans après le début de la guerre de Candie, Kâtib Çelebi commence à rédiger la première version de son œuvre encyclopédique sur la géographie universelle, *Cihānnümā* (Miroir du monde).¹⁴ À cette époque, il connaît déjà bien les auteurs classiques de la cosmographie islamique, tels Abū al-Fidā (1273-1331), Ḥamd Allāh Qazwīnī (Mustawfī) (1281-c.1339), Sipāhīzāde (mort en 1589) et Mehmed 'Āşık (c. 1555-c. 1598).¹⁵ Mais Kâtib Çelebi tient à combiner sa connaissance de la cosmographie islamique avec les courants de la cartographie européenne de son temps pour créer une géographie universelle.¹⁶ Il dédie son ouvrage à Mehmed IV (1648-1687), qui venait de monter sur le trône à l'âge de sept ans. La première version du *Cihānnümā* reste inachevée. Kâtib Çelebi expliquera plus tard qu'il avait dû renoncer à sa première tentative de composer une géographie universelle parce qu'il ne trouvait pas suffisamment de sources sur l'Europe chrétienne et le Nouveau Monde.

La rédaction de la première version du *Cihānnümā* suit largement le plan des cosmographies islamiques dans la lignée d'al-Qazwīnī et de Mehmed 'Āşık. Tous les manuscrits existants de la première version du *Cihānnümā* commencent au milieu d'un chapitre sur les lacs. Cependant, le véritable début était vraisemblablement une introduction sur la structure du cosmos, suivie de sections distinctes sur les quatre éléments de la cosmographie : le feu, l'eau, la terre et l'air. Alors que plusieurs manuscrits

de la première version ont survécu, « le manuscrit de Vienne »¹⁶, étudié par Franz Taeschner dans une série d'articles publiés à partir de 1923, « conserve, comme une copie propre, des parties de l'œuvre trouvées dans d'autres manuscrits. Il a été utilisé par Kâtib Çelebi personnellement. Il porte des notes de sa main montrant qu'il n'a jamais cessé de travailler sur la première rédaction. »¹⁷

Dans ce manuscrit, la section sur l'eau décrit les océans, les mers, les lacs et les rivières, et la section sur la terre décrit les pays et les villes en commençant par l'extrémité occidentale de la terre habitée. Il contient des chapitres sur la péninsule Ibérique (al-Andalus), l'Afrique du Nord (Maghrib) et les possessions ottomanes en Europe (Rumili). Il contient également des pages ou des encadrés qui ont été laissés vides pour ajouter plus tard des cartes¹⁸, ainsi que de simples dessins de rivières et de lacs réalisés par Kâtib Çelebi.¹⁹ Aucune des cartes ou des dessins de la première version du *Cihānnümā* n'a de précision mathématique ou de projection. La première version du *Cihānnümā* étant incomplète, elle ne contient pas de mappemonde, de cartes des îles ou de la Méditerranée de la main de Kâtib Çelebi. L'absence évidente de carte de la Crète, par exemple, est une omission intéressante qui suggère que Kâtib Çelebi a pris son temps pour s'initier à la cartographie et à la géographie du monde.

Les réunions d'intellectuels ottomans et de lettrés et diplomates venus d'Europe sont monnaie courante dans l'Empire ottoman du XVII^e siècle.²⁰ Sonja Brentjes a montré qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'Empire ottoman était, pour les savants d'Europe occidentale, l'extension de la République des Lettres. Brentjes soutient que les lettrés occidentaux se rendent dans l'Empire ottoman pour poursuivre divers objectifs intellectuels, notamment la collecte de cartes et de matériel géographique. Ils trouvent dans la capitale impériale des communautés d'érudits ou des cercles informels qui s'adonnent à des

12 Sur la vie et l'œuvre de Kâtib Çelebi, voir : Taeschner, 1926 ; Gökyay, 1957 ; Hagen, 2003 ; Hagen, 2007 ; Curry, 2012 ; Kâtib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, éd. Hagen et Dankoff.

13 Kâtib Çelebi, *Sullam al-wusul ila Tabaqat al-Fuhul*, Bibliothèque Süleymaniye, Sehit Ali Paşa 1877, 47a.

14 Kâtib Çelebi, 2007, *Deniz Savaşları Hakkında Büyüklere Armağan : Tuhfetü'l-Kibar Fi Esfarü'l-Bihar*, éd. Çakkacıoğlu et Şan, p. 13-14 ; Kâtib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, op. cit., p. 12.

15 Dans son introduction à la seconde version du *Cihānnümā*, Kâtib Çelebi établit consciencieusement la liste de ses sources. Voir Kâtib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, op. cit., p. 42-44.

16 *Ibid.*, p. 1-4.

17 Kâtib Çelebi, *Müsvetde-i Cihānnüma fi Fenn-i Cografya*, Bibliothèque nationale d'Autriche, cod. Mxt. 389 (« le manuscrit de Vienne »).

18 Taeschner, 1935, p. 45. 19 *Ibid.*, fol. 96a et 98b.

19 Kâtib Çelebi, *Müsvetde-i Cihānnüma fi Fenn-i Cografya*, Bibliothèque nationale d'Autriche, cod. Mxt. 389 (« le manuscrit de Vienne »), fol. 32b-33a.

20 *Ibid.*, fol. 96a et 98b.

activités scientifiques.²¹ Ces cercles sont fréquentés par des érudits, des fonctionnaires, des membres de l'élite religieuse, ainsi que par des diplomates et des lettrés européens qui résident dans la capitale.²² Les érudits ottomans et les voyageurs européens se rencontrent, débattent et échangent ainsi leurs connaissances.

Kātib Çelebi devient rapidement un membre recherché de ces assemblées et des salons d'Istanbul où des cartes, telles que la carte marine de 1652, suscitent l'intérêt et où la cartographie devient une activité de plus en plus importante. Des lettrés occidentaux tels Antoine Galland et Ferdinando Marsigli sont connus pour leur fréquentation de ces cercles. Kātib Çelebi et Marsigli ne se sont jamais rencontrés, Marsigli ayant visité la capitale ottomane après le décès du premier. Toutefois, Marsigli entend sûrement parler des travaux du géographe ottoman par ses collègues, notamment Ebū Bekr b. Behrām ed-Dimaşkī (mort en 1691) qui devient un géographe et cartographe de premier plan à Istanbul après la mort de Kātib Çelebi. Marsigli et Dimaşkī nouent des contacts étroits lors de la visite du cartographe italien. Ce dernier sollicite Dimaşkī et lui demande son aide au sujet des cartes de l'Empire ottoman. Dimaşkī possède également des copies autographes des œuvres de Kātib Çelebi.

Dans l'une de ces réunions intellectuelles, Kātib Çelebi fait la connaissance d'un lettré français converti à l'islam, Sheykh Mehmed İhlāsi. Ce dernier fait découvrir à Kātib Çelebi la rédaction par Jodocus Hondius de l'*Atlas minor* de Gérard Mercator (1512-1594). C'est à ce moment que Kātib Çelebi fait son entrée officielle dans le monde de la cartographie.²³ Entre 1653 et 1655, Kātib Çelebi et Mehmed İhlāsi travaillent à la traduction en turc ottoman de cet atlas qu'ils intitulent *Levāmi'ü n-nūr fî zulmeti Atlas Mînūr* (Éclairs de lumière sur les obscurités de l'Atlas minor).²⁴ Comprenant 429 folios et 148 cartes, leur traduction est l'œuvre de plusieurs mains et reste inachevée. Kātib Çelebi et İhlāsi travaillent à cette traduction dans l'intérêt personnel de Kātib Çelebi qui souhaitait améliorer son ouvrage *Cihannüma*. Dès

cette époque et pendant les deux siècles suivants, la version ottomane de l'*Atlas minor* sous sa forme incomplète circule à Istanbul en tant qu'ouvrage distinct. Quatorze copies de la traduction de Kātib Çelebi et Mehmed İhlāsi sont arrivées jusqu'à nous, dont cinq datent du XVIII^e siècle et neuf du XIX^e.²⁵ La plus ancienne est aujourd'hui conservée à la bibliothèque Süleymaniye.²⁶ Ce manuscrit de 1656 est la copie autographe contenant 148 cartes ainsi que des ajouts et annotations de Kātib Çelebi dans les marges.

Dans son introduction à la deuxième version du *Cihānnümā*, Kātib Çelebi déclare que lui et İhlāsi ont utilisé, pour leur traduction, une édition de 1621 de l'*Atlas Minor* imprimée à Arnheim en Hollande.²⁷ Il semble qu'ils aient copié toutes les cartes de l'*Atlas minor*, à l'exception de la carte du paradis et des quatre cartes à grande échelle de la Méditerranée représentant les voyages de saint Paul, l'Empire romain, les expéditions d'Alexandre le Grand et les voyages d'Énée.

Levāmi'ü n-nūr s'ouvre sur une mappemonde (fig. 2) qui reproduit celle de l'*Atlas minor*. Cette carte illustre une phase de transition de la cartographie ottomane qui tente d'intégrer des techniques et des caractéristiques traditionnelles et contemporaines. Contrairement à la mappemonde de l'*Atlas minor*, qui est imprimée, la mappemonde de Kātib Çelebi est dessinée à main levée et n'est pas guidée par des mesures mathématiques ou des coordonnées géographiques.²⁸ Malgré cela, on peut constater les efforts de Kātib Çelebi pour incorporer le plus grand nombre de caractéristiques et de techniques propres à la carte originale.

Kātib Çelebi reproduit la grille des méridiens et des parallèles (latitude et longitude) ainsi que les lignes côtières des étendues terrestres. Les îles sont indiquées à l'encre rouge et les terres émergées en brun clair. La carte contient quelques coordonnées mathématiques sur le quart nord, qui ont été intégrées de manière incorrecte et sporadique. Elle représente également l'équateur, mais uniquement

21 Sur les assemblées informelles et les salons dans l'Empire Ottoman aux débuts de la modernité et sur leur rôle dans l'exercice du pouvoir impérial, voir Pfeifer, 2022.

22 Brentjes, 2010, II^e partie, p. 122-123.

23 Pfeifer, *op. cit.*, p. 1-23.

24 Les cartes de Mercator étaient apparues sur le marché ottoman avant cette période. Au XVI^e siècle, la cour impériale ottomane tente d'obtenir des copies de la mappemonde de Mercator et du *Theatrum Orbis Terrarum* d'Ortelius. Voir Arbel, 2002 ; Ağoston, 2007, p. 86-87.

25 Voir l'édition en fac-similé, Kātib Çelebi, 2017, *Levāmi'ü n-Nūr fî Zulmet-i Atlas Minor*, éd. Üstüner et Arslantürk. Sur les idées de Kātib Çelebi concernant le traitement de l'Empire Ottoman dans l'*Atlas Minor*, voir Üstüner, 2021.

26 İhsanoğlu, 2000, vol. 1, p. 90-92.

27 Kātib Çelebi, *Levāmi'ü n-Nur fî Zulmat Atlas Minur*, Bibliothèque Süleymaniye, Nuruosmaniye 2998.

28 Voir Kātib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, *op. cit.*, p. 41.

29 Brentjes, 2005, p. 127-131.

dans l'hémisphère est. La mappemonde de *Levāmi'ū n-nūr* a plusieurs orientations, contrairement à la carte originale qui est orientée au nord. Les toponymes de l'hémisphère oriental sont orientés vers le sud. Alors que les toponymes sur les étendues terrestres dans l'hémisphère occidental sont également orientés vers le sud, les libellés dans les océans Atlantique et Pacifique sont principalement tournés vers le nord.

Kātib Çelebi suit la tradition d'Hondius et utilise des titres latins pour les intitulés des chapitres, des cartes et les toponymes dans sa traduction. Sonja Brentjes identifie les quatre options que les cartographes ottomans et leurs collaborateurs pouvaient utiliser lorsqu'ils traduisaient des noms et des expressions étrangers dans des cartes. Ainsi, Kātib Çelebi et son collaborateur pouvaient translittérer chaque mot étranger en lettres arabes, persanes et turques ottomanes ; traduire les noms composés et les expressions en turc ottoman ; remplacer les noms étrangers par des noms culturellement adéquats ; créer de nouveaux mots ou leur donner de nouvelles significations culturelles.²⁹ Son analyse des cartes et des libellés de Kātib Çelebi pousse Brentjes à conclure que le cartographe a choisi une cinquième option qui combine ces quatre méthodes possibles et produit « un résultat non systématique et éclectique ».³⁰ Par exemple, sur sa mappemonde, Kātib Çelebi désigne les territoires ottomans au centre par le terme « Natolya » et les territoires safavides par le terme « Parsiya », transcrivant directement les noms latins au lieu d'utiliser les termes ottomans « Anadolu » pour l'Anatolie et « Memleket-i İnan » ou « Memleket-i Acem » pour les territoires safavides.³¹

La mappemonde de Kātib Çelebi est la première réalisée par un cartographe ottoman à tenter une projection de l'ensemble du monde connu avec une précision mathématique et topographique. Elle est incomplète et n'adopte pas les nouvelles techniques de manière adéquate. Cependant, à l'instar de la carte de 1652 évoquée plus haut, elle présente au spectateur ottoman un espace différent et plus structuré. Elle représente les hémisphères oriental et occidental dans leur intégralité. Sa représentation des Amériques est aussi détaillée que celle de l'Europe ou de l'Asie. Elle indique également les principales entités politiques du globe.

La mappemonde est suivie, dans *Levāmi'ū n-nūr*, des cartes de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie et de

l'Amérique. Ces cartes sont incomplètes. Les cartes de l'Asie et de l'Amérique, en particulier, ne représentent que la ligne côtière des étendues terrestres, les détails topographiques tels que les rivières et les chaînes de montagnes étant à peine intégrés. Après les cartes des continents, les deux atlas – l'édition en latin et la traduction ottomane – présentent les cartes de différentes régions historiquement et politiquement importantes, en commençant par l'Europe occidentale et en allant vers l'est. Les cartes régionales de *Levāmi'ū n-nūr* suivent l'ordre de l'édition de 1621 de *l'Atlas Minor*, à l'exception de la deuxième carte du Danemark, qui apparaît plus tôt dans la version ottomane. Dans *Levāmi'ū n-nūr*, l'Angleterre est représentée par 8 cartes, l'Irlande, l'Écosse et le Danemark par 4 cartes chacun, l'Espagne par 5 cartes, la France par 15 cartes et l'Allemagne par 24 cartes.

Ces cartes régionales sont les premiers exemples dans l'histoire de la cartographie ottomane où un cartographe ottoman applique des échelles plus petites à de grandes régions d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique.³² Comme l'a montré Karen Pinto, les travaux des géographes de l'école d'al-Balkhî, désignés couramment sous le nom d'*Atlas de l'Islam*, étaient déjà connus et soutenus par les sultans ottomans au XV^e siècle. Parmi cet ensemble de cartes figurait une série de cartes régionales décrivant la Méditerranée et la péninsule Arabique.³³ Techniquement, les cartes régionales de Kātib Çelebi manquent de précision mathématique. La plupart de ces cartes représentent les tracés côtiers des étendues terrestres, les rivières, les lacs et les îles. Parfois, des lignes en pointillé indiquent les routes principales de la région. Si les montagnes sont présentes sur certaines cartes, les titres sont absents sur la plupart d'entre elles. Kātib Çelebi avait probablement prévu de les intégrer plus tard, en même temps que la grille de projection. Comme *l'Atlas minor* approfondit l'Europe occidentale, les cartes de Kātib Çelebi reproduisent les originaux, mais seulement en contour. Sans toponymes ni coordonnées, les cartes apparaissent comme des représentations abstraites ou, comme le suggère Hagen, comme des cartes en une dimension et demie. Kātib Çelebi s'appuie sur le texte et les connaissances préalables du lecteur pour contextualiser les cartes et en comprendre les détails géographiques. Les cartes de Kātib Çelebi deviennent plus détaillées et plus complètes à la moitié de *Levāmi'ū n-nūr*, à partir de la Bavière. Kātib Çelebi explique plus tard ce changement dans l'introduction de la deuxième

30 Brentjes, 2007.

31 *Ibid.*, p. 319.

32 Pour une analyse des toponymes dans *Levāmi'ū n-nūr* et le processus dont ils sont issus, voir Brentjes, 2005, *op. cit.*, p. 126-128.

33 Hagen, 2019, p. 1079.

34 Pinto, 2016, p. 233-250.

version du *Cihānnümā* : « J'étais sur le point de traduire la section sur la Bavière, l'un des pays d'Allemagne, à la page 438 de ce livre (*Atlas minor*), et il me restait environ un tiers du travail à faire. J'ai alors décidé de réécrire *Cihānnümā* depuis le début et d'en faire une belle copie. [...] Ensuite, les chapitres de *Levāmi'u n-nūr* ont été extraits dans leur intégralité et insérés à leur due place. Seuls des sujets relatifs aux terres des infidèles qui n'étaient pas convenables pour être reproduits ont été laissés là où ils se trouvent, le livre prêtant ainsi moins le flanc aux chicaneries des imbéciles. »³⁴ Kātib Çelebi a dû être rassuré par le fait d'avoir recueilli, à ce moment-là, suffisamment de connaissances géographiques sur l'Europe chrétienne. Il commence dès lors à travailler sur *Cihānnümā* et *Levāmi'u n-nūr* ensemble.

La deuxième version du *Cihānnümā* est un ouvrage attrayant et bien structuré qui combine les différentes traditions géographiques et cartographiques étudiées par Kātib Çelebi avec sa propre vision du monde. Il s'ouvre sur une longue introduction en quatorze chapitres où Kātib Çelebi précise sa compréhension de la discipline géographique et de l'utilité de la cartographie pour la société et l'État. Le géographe énumère d'abord les sources de son travail, puis se lance dans des commentaires sur la signification de la géographie, son but et son utilité, la forme sphérique de la terre, le statut des sphères célestes et du monde sublunaire, la description des cercles et des pôles, la division de ces cercles et de la terre, les lignes de latitude et les climats, le quadrillage de la terre au moyen de la longitude et de la latitude, les distances et les instruments topographiques, les quatre points cardinaux et les vents, les règles pour dresser des cartes, les difficultés de cette science et l'aide et la correction nécessaires apportés par les experts. L'introduction se termine par une table des matières du reste de l'ouvrage.

L'approche scientifique et systématique de Kātib Çelebi apparaît dès les premières pages de cette introduction. Il commence par une « bibliographie annotée » des sources qu'il a utilisées pour compiler *Cihānnümā*. Il informe ses lecteurs des titres des ouvrages qu'il a consultés, de leurs auteurs et de leur date de publication. Il explique également comment chaque ouvrage complète *Cihānnümā*. Il consacre de longues pages à l'*Atlas Minor* et raconte comment la

traduction de cet atlas l'a incité à repartir à zéro et à réécrire entièrement *Cihānnümā* au lieu de compléter la première version.³⁵ Outre l'*Atlas minor*, il cite comme sources européennes le *Theatrum Orbis Terrarum* d'Ortelius, l'édition parisienne de 1635 de l'*Introductio in totam geographiam* de Philipp Clüver, un commentaire sur les *Météorologiques* d'Aristote par le collège jésuite de Coimbra, et une carte du monde de Jodocus Hondius.³⁶

Kātib Çelebi aborde la signification de la géographie en tant que science, ainsi que son objectif et ses avantages pour l'État et la société dans le chapitre suivant de son introduction. Empruntant la définition de Philip Cluwer, il déclare : « La géographie est une science qui traite des représentations (c'est-à-dire des cartes) de l'ensemble du globe, dans la mesure où nos connaissances le permettent, c'est-à-dire dans la mesure où notre science le comprend. »³⁷ Et ajoute : « La géographie est distincte de la cosmographie. [...] La science pertinente est la science de l'astronomie, qui traite des représentations (ou figures) de toutes les sphères célestes et du monde sublunaire. La science de la géographie est donc incluse dans la science de l'astronomie et en est une branche. »³⁸ Il explique ensuite brièvement que l'hydrographie, la chorographie et la topographie sont toutes des parties de la géographie et qu'il traitera partiellement la topographie et la chorographie dans *Cihānnümā*.

Kātib Çelebi insiste particulièrement sur l'utilité de la géographie et de la cartographie. Après avoir résumé des passages de l'*Atlas minor* sur ce sujet, il conclut que « les sciences de la cosmographie et de la géographie font partie des choses nécessaires au bon ordre de la civilisation et de la société humaine. Celui qui connaît les cartes et les règles de la géographie, et qui peut les rappeler à son esprit, aura acquis plus de connaissances que ceux qui ont voyagé pendant mille ans et qui ont enduré des milliers de travaux et de difficultés. »³⁹ Il propose également une méthodologie pour étudier cette science : « il faut lire et assimiler les feuilles générales (des cartes), puis examiner les cartes particulières dans les pages suivantes et, à chaque page, combiner les informations particulières avec les informations générales. »⁴⁰ À première vue, il n'y a pas de différence visible entre la science géographique selon Kātib Çelebi et la cartographie.⁴¹ Néanmoins, son argumentation en faveur de la

35 Kātib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, op. cit., p. 41.

36 *Ibid.*

37 *Ibid.*, p. 14, note 101, et p. 41-44.

38 *Ibid.*, p. 44.

39 *Ibid.*

40 *Ibid.*, p. 46.

41 *Ibid.*

géographie et de la cartographie diffère de la manière dont les intellectuels ottomans du XVI^e siècle avaient compris la discipline et le savoir géographiques. La plupart des géographes appellent leurs travaux sur la géographie « histoires » (*tarih*) et aucun d'entre eux ne propose de définition de la science géographique ou de la cartographie. L'approche de Kātib Çelebi diffère considérablement de celle de ses prédécesseurs, car il propose une définition plus organisée, rationnelle et explicite de cette science, en soulignant son utilité dans la résolution des conflits politiques et militaires.

Le penchant de Kātib Çelebi pour une méthodologie rationnelle et l'étude de la géographie correspond à une étape de transition de la vie savante amorcée au XVII^e siècle dans l'Empire Ottoman. Kātib Çelebi, qui ne faisait pas partie de la hiérarchie éducative des madrasa, déplore souvent le déclin des sciences rationnelles, notamment la philosophie, l'astronomie, l'arithmétique et la géométrie, dans l'enseignement dispensé dans les madrasa après le règne de Soliman le Magnifique.⁴² Cependant, dans son dernier ouvrage, le traité politique *Mizānū l-hakk fī ihtiyāri l-ahakk*, il note explicitement que l'étude des sciences philosophiques s'est poursuivie sans interruption dans les provinces orientales de l'empire. Kātib Çelebi note que les disciples des érudits persans venus à Istanbul de son vivant sont devenus des professeurs influents dans ces sciences.⁴³ Grâce à ces nouvelles sources d'inspiration, à partir des années 1650, des disciplines telles que la philosophie, l'astronomie et la géographie sont devenues populaires parmi les étudiants et les savants. Le *Cihānnümā* de Kātib Çelebi est le produit de ces développements dans les cercles intellectuels ottomans : une géographie universelle composée à l'aide d'une méthodologie rationnelle.

Le *Cihānnümā* est une entreprise ambitieuse. Dès les premières lignes, l'auteur rappelle à ses lecteurs que, les siècles précédents, des livres semblables n'avaient jamais fait partie de la bibliothèque d'un souverain, et qu'une fois achevé, son ouvrage sera offert à la bibliothèque de Mehmed IV.⁴⁴ Le fait qu'il ait voulu présenter cet ouvrage au sultan signifie que Kātib Çelebi plaçait de grands espoirs dans son projet. Malheureusement, la

deuxième version du *Cihānnümā* est restée inachevée. Après l'introduction, les premiers chapitres traitent de la terre, des mers, des quatre principaux continents (Europe, Afrique, Asie et Amérique) ainsi que du pôle Nord et du pôle Sud. Le reste de l'ouvrage se concentre sur les caractéristiques géographiques de trente régions d'Eurasie, en commençant par le Japon. La description se déplace vers l'ouest et s'arrête à la province de Van de l'Empire ottoman.

Kātib Çelebi s'efforce de transmettre des connaissances géographiques et historiques en traitant les catégories suivantes pour chaque région : les frontières, les découpages internes, le gouvernement et la politique, le droit pénal, la religion, la science et l'enseignement, le commerce, les coutumes, les bâtiments et les monuments.⁴⁵ Ces catégories apparaissent clairement dans le chapitre sur le Japon. Kātib Çelebi divise ce chapitre en douze parties : Souveraineté ; Régime pénal ; Religion ; Science et enseignement ; Industrie et commerce, Guerre et bravoure ; Autres mœurs et coutumes ; Villes ; Bâtiments ; Rivières et montagnes ; Climat, produits, flore et faune ; Merveilles ; Supplément.⁴⁶ Kātib Çelebi ne fournit pas autant de détails pour toutes les régions. Ses catégories disparaissent lentement au fur et à mesure que le texte se déplace vers l'ouest. Par exemple, il n'y a qu'une seule catégorie pour la province de Van : Frontières.⁴⁷ Kātib Çelebi inclut également une carte pour chaque région. La plupart des cartes sont incomplètes et ressemblent fortement aux cartes de *Levāmi' u n-nūr*.

Même dans son format incomplet, *Cihānnümā* devient très populaire parmi les lettrés et les collectionneurs de manuscrits, ottomans et européens, tels Levin Warner (1619-1665). De nombreuses copies manuscrites de l'œuvre circulent au cours des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles.⁴⁹ Warner, érudit et diplomate pour le compte des Provinces-Unies, accumule plus de 900 manuscrits en turc ottoman, arabe, persan, hébreu, grec et arménien pendant les vingt années qu'il passe à Istanbul.⁵⁰ L'ensemble de sa collection a été envoyé à l'université de Leyde après sa mort, selon les termes de son testament. Parmi cette collection de manuscrits se trouvaient les copies incomplètes de *Takvīmī t-tevārīh*,

42 Pour une analyse de la séparation entre « la géographie comme objet et le savoir géographique comme ensemble de pratiques intellectuelles portant sur la connaissance du monde », voir Withers et Mayhew, 2011, p. 445-446.

43 Hagen, 2016, p. 58-59.

44 El-Rouyaheb, *op. cit.*, p. 56-59.

45 Kātib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography, op. cit.*, p. 35.

46 *Ibid.*, p. 14-15.

47 *Ibid.*, p. 127-132.

48 *Ibid.*, p. 334.

49 İhsanoğlu, *op. cit.*, p. 88-90.

50 [En ligne] <https://collectionguides.universiteitleiden.nl/repositories/2/resources/161> (consulté le 2 mai 2023). Pour des informations supplémentaires sur la vie, la formation et la collection de Warner, voir Juynboll, 1911-1937.

Tuhfetü l-kibār et *Cihānnümā* de Kātib Çelebi.⁵¹ Warner possédait également, dans sa collection, une traduction latine de toute la partie descriptive du *Cihānnümā*.⁵² L'exemplaire trouvé dans la collection de Warner est le premier exemplaire connu de la seconde version. Le manuscrit ne comporte ni date ni nom de copiste. Il est dépourvu de cartes. En revanche, il contient des esquisses en noir et rouge de l'orbite du soleil, de la lune, des étoiles, des constellations, des orientations et des principales lignes imaginaires de la terre, ainsi qu'un schéma comparant les différentes mesures de longueur.⁵³

On ne sait pas comment Warner a obtenu une copie du *Cihānnümā*. Il est possible que les chemins de Warner et de Kātib Çelebi se soient croisés lors d'une des réunions informelles qui se tenaient régulièrement dans la capitale ottomane au XVII^e siècle.⁵⁴ Gottfried Hagen suggère que Vişnezāde Mehmed 'İzzetî Efendi (1629-1681), qui était une connaissance et un mécène de Kātib Çelebi, est peut-être le chaînon manquant entre *Cihānnümā* et Warner.⁵⁵ Les copies autographes de la première et de la deuxième version du *Cihānnümā* sont entrées en possession de Mehmed 'İzzetî après la mort de Kātib Çelebi. Mehmed 'İzzetî a ensuite transmis les deux ouvrages à un autre savant ottoman, Ebū Bekr b. Behrām ed-Dimaşkî (mort en 1691). La copie de la seconde version du *Cihānnümā* est réalisée pour Warner peut-être quelque temps avant que Mehmed 'İzzetî ne transmette la copie autographe à Dimaşkî. Aucune autre copie de l'ouvrage n'est réalisée avant la mort de Dimaşkî.⁵⁶

La copie du *Cihānnümā* commandée par Warner est un signe, petit mais significatif, que l'œuvre est devenue populaire parmi les érudits ottomans et européens et les amateurs de géographie immédiatement après la mort de Kātib Çelebi. Hagen soutient que la « canonisation » de l'œuvre est définitivement acquise lorsque İbrāhīm Müteferrika (c.1670-c.1747) en réalise l'édition imprimée dans sa maison d'édition à Istanbul, en 1732.⁵⁷

İbrāhīm Müteferrika, un Hongrois unitarien converti à l'islam, avait obtenu du grand vizir de l'époque, Damad İbrāhīm Pacha (1718-1730), l'autorisation d'imprimer des livres en caractères arabes mobiles. Entre 1729 et 1745, Müteferrika publie quatre cartes et dix-sept livres sur la langue, l'histoire, la géographie et les sciences naturelles et militaires.⁵⁸ Parmi ces livres figurent également trois titres de Kātib Çelebi : *Tuhfetü l-Kibār fî Asfāri l-Bihār*, *Takvīmü t-Tevarih*, et *Cihānnümā*. L'édition du *Cihānnümā* par Müteferrika est une combinaison de plusieurs textes. L'ouvrage original de Kātib Çelebi étant incomplet, Müteferrika utilise des extraits d'un ouvrage de Dimaşkî pour couvrir les provinces de l'Empire ottoman en Asie et complète ces deux textes par ses propres notes et cartes. L'ensemble est publié sous le nom de *Kitāb-ı Cihānnümā*. Cette édition connaît un succès commercial modéré. Jusqu'en 1745, date de la fermeture de l'imprimerie, 500 exemplaires du *Kitāb-ı Cihānnümā* sont imprimés, dont 251 seulement ont été vendus.⁵⁹ L'analyse du nombre d'exemplaires vendus pour chaque ouvrage imprimé par Müteferrika, entreprise par Orlin Sabev, montre que le *Cihānnümā* n'était pas aussi populaire que *Lugat-ı Vānkūlu* ou *Tārīh-i Na'īmā*, qui ont été des succès commerciaux. Néanmoins, il s'agit de l'ouvrage le plus populaire parmi les ouvrages de géographie imprimés.⁶⁰

Ebū Bekr b. Behrām ed-Dimaşkî et les réseaux de circulation des savoirs

Kātib Çelebi et son *Cihānnümā* continuent d'influencer la génération suivante de cartographes et géographes ottomans, comme Ebū Bekr b. Behrām ed-Dimaşkî. Dimaşkî termine ses études à Damas et entre immédiatement après au service du gouverneur, Köprülü Fāzıl Ahmed Pacha (1635-1676). Il accompagne le gouverneur à Istanbul lorsque Fāzıl Ahmed Pacha est nommé grand vizir en 1661. Selon

51 Bibliothèque de l'Université de Leyde, cod. Warner 209 ; Leiden, cod. Warner 825 ; Leiden, cod. Warner 1109. Voir Schmidt et Vrolijk, 2012.

52 Bibliothèque de l'Université de Leyde, cod. Warner 1130 ; Kātib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, op. cit., p. 19 ; Schmidt, 2012.

53 Bibliothèque de l'Université de Leyde, cod. Warner 1109. Voir Schmidt et Vrolijk, 2012.

54 Wurm, 1971, p. 66.

55 Kātib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, op. cit., p. 17.

56 *Ibid.*, p. 18.

57 Kātib Çelebi, 1732.

58 Sur le catalogue de l'imprimerie de Müteferrika, voir Gencer, 2010.

59 Sabev, 2007, p. 71 et 86.

60 Sur les 500 exemplaires du *Lugat-ı Vānkūlu*, un seul est resté invendu, et sur les 500 exemplaires du *Tārīh-i Na'īmā*, 388 ont été vendus. Voir Sabev, op. cit., p. 84-89.

son propre récit, Dimaşkī accompagne le grand vizir au siège de Vienne en 1663. Il devient ensuite membre de l'*establishment* religieux, probablement en raison du contexte politique et des pertes militaires. Il obtient son diplôme auprès de Mehmed İzzetî et devient professeur de madrasa en 1669. Servant dans différentes madrasas autour d'Istanbul entre 1669 et 1690, il devient ensuite cadî de Damas où il meurt.⁶¹

En 1668, l'envoyé néerlandais à Istanbul, Justinus Colyer, offre au sultan ottoman un exemplaire de l'édition en latin de l'*Atlas Maior* (1662) de Joan Blaeu. En 1675, le grand vizir Köprülü Fâzıl Ahmed Pacha charge Dimaşkī de superviser la traduction de ce volumineux ouvrage. Le cartographe ottoman achève la traduction, intitulée *Nusretü l-İslâm ve s-Surûr fî Takrîr-i Atlas Mâyûr* (Le triomphe de l'islam et de la joie dans la rédaction de l'Atlas Maior), en 1685. Cette traduction en neuf volumes, contenant 243 cartes, est l'œuvre collective d'une équipe de traducteurs et de cartographes. Dix copies manuscrites de cet ouvrage sont conservées dans différentes bibliothèques d'Istanbul. Pour le présent article, nous avons utilisé une version abrégée de cette traduction, réalisée par Dimaşkī la même année⁶², qui comprend 110 cartes en un seul volume.

Nusretü l-İslâm n'était pas seulement un projet de traduction. L'impact du *Cihānnümā* sur Dimaşkī est évident dans la façon dont le géographe combine, dans sa traduction, les connaissances et la méthodologie proposées par les traditions géographiques et cartographiques musulmane et européenne de son temps. La structure générale de la traduction de Dimaşkī ressemble à celle de la première version du *Cihānnümā* de Kâtib Çelebi, le texte mêlant, dans ce cas également, l'original de Blaeu avec des extraits d'œuvres d'érudits arabes, persans et ottomans.

Nusretü l-İslâm s'ouvre sur une introduction où Dimaşkī fusionne des portions du texte de Blaeu et des passages de traités arabes, persans et ottomans sur la théorie du mouvement des planètes ou la cosmographie mathématique. Dimaşkī conteste ouvertement l'opinion de Kâtib Çelebi selon laquelle les savants musulmans n'ont pas contribué à la science de l'astronomie après les travaux des géographes médiévaux Nasîr ad-Dîn at-Tūsî (1201-1274), Ali

Kuşçu (1403-1474) et Râzî. Selon lui, de nombreux savants s'intéressent encore à l'astronomie dans le monde musulman ; cependant, il déplore que leur intérêt se concentre sur les aspects théoriques plutôt que sur les aspects pratiques de cette science. Dimaşkī établit une distinction claire entre l'astronomie, qui traite de l'univers, et la géographie, qui traite de la terre. Il affirme que les savants qui connaissent bien l'une de ces deux disciplines maîtrisent également l'autre, soulignant ainsi l'importance des connaissances géographiques. Finalement, il soutient Kâtib Çelebi dans l'idée que les Européens ont acquis une supériorité sur les musulmans grâce à la science de la géographie.⁶³

Dimaşkī présente également à ses lecteurs le système géocentrique de Ptolémée et le modèle héliocentrique de Copernic. Dans cette présentation, l'une des premières descriptions du système copernicien dans le monde ottoman, Dimaşkī traduit directement Joan Blaeu. Cependant, contrairement à Blaeu, Dimaşkī ne rejette pas le système héliocentrique comme étant erroné parce qu'il n'est pas conforme aux enseignements de l'Ancien Testament. Il souligne plutôt l'importance de la science astronomique pour la pratique de la foi islamique et sa compatibilité avec le Coran.⁶⁴ Dimaşkī aborde ensuite la géographie de la terre, ses mers et ses lacs, ses montagnes, ses rivières, ses pays et ses régions.

Dimaşkī fait partie des fréquentations de Marsigli. Le diplomate italien l'a sollicité et probablement payé pour qu'il lui enseigne la géographie des possessions ottomanes. Nous savons également que Dimaşkī lui fait part des erreurs qu'il avait trouvées dans l'*Atlas Maior* concernant ces possessions. Marsigli nous transmet de précieuses descriptions des frontières de l'empire, de son armée, de ses peuples, des églises chrétiennes, du harem et de la qualité de l'air à Istanbul. À son retour, Marsigli propose ses services aux Habsbourg. Après le traité de Karlowitz (1699), il est nommé commissaire impérial chargé de départager les possessions des Habsbourg, des Ottomans et des Vénitiens. Avec l'aide du cartographe et astronome Johann Christoph Mueller, il trace et marque la frontière sur le terrain, créant ainsi la figure de la ligne géométrique : une frontière au sens moderne du terme.

61 İhsanoğlu, *op. cit.*, p. 108-109.

62 Ebû Bekr b. Behrâm ed-Dimaşkî, *Muhtasarı Nusretü l-İslâm ve s-Surûr*, Bibliothèque Süleymaniye, Nuruosmaniye 2996.

63 *Ibid.*, fol. 1b-6b.

64 *Ibid.*

Conclusion

La géographie et la cartographie deviennent, au XVII^e siècle, un sujet de débat intellectuel. Les savants, les diplomates et les souverains continuent d'utiliser la géographie pour affirmer leurs intérêts politiques et nationaux. Outre leur valeur pratique sur le champ de bataille, les ouvrages géographiques et les cartes sont désormais des outils importants pour définir les territoires nouvellement découverts et pour classer les différentes sociétés, leur culture et leur histoire.⁶⁵ Selon l'historiographie canonique, le monde ottoman du XVII^e siècle reste en dehors de ce que les cartographes et utilisateurs de cartes européens promouvaient de plus en plus comme un modèle scientifique de collecte, de mesure et de présentation des informations géographiques. Cependant, à la lumière des travaux que j'ai examinés dans cet article, il apparaît que l'adoption de méthodes scientifiques

dans les pratiques cartographiques et les travaux géographiques dans l'Empire ottoman commence dès le XVII^e siècle. Les cartographes ottomans Kātib Çelebi et Dimāṣkī participent à la circulation des savoirs géographiques et tentent d'améliorer les travaux de la génération qui les a précédés. Ils proposent une définition structurée et précise de la discipline géographique, réorganisent les connaissances disponibles et soulignent, d'une manière accessible pour leurs lecteurs ottomans, l'utilité des savoirs géographiques pour résoudre les conflits politiques et militaires. Ils mélangent et intègrent des techniques, des pratiques et des arguments issus à la fois de la tradition musulmane et de la tradition européenne, créant leur propre répertoire géographique.

Traduit de l'anglais par Cristina Ion

⁶⁵ Pour une analyse du rôle de la « géographie » et du « savoir géographique » au XVIII^e siècle, voir Withers, 2007 ; Withers et Mayhew, *op. cit.* Sur l'importance des nouveaux savoirs géographiques dans l'essor des sciences au XVIII^e siècle, voir Nussbaum, 2003.

Bibliographie

- Çelebi, Kâtib, 1732, *Kitab-ı Cihannüma*, éd. d'İbrahim Mütrferrika. Kostantiniye : Matbaa-i Amire.
- Çelebi, Kâtib, 2007, *Deniz Savaşları Hakkında Büyüklere Armağan : Tuhfetü'l-Kibar Fi Esfari'l-Bihar*, éd. établie par Seda Çakkacıoğlu et Çetin Şan, trad. Orhan Şaik Gökyay. Istanbul : Kabcacı Yayınevi.
- Çelebi, Kâtib, 2017, *Levâmi'u'n-Nûr fi Zulmet-i Atlas Minor*, éd. d'Ahmet Üstüner et H. Ahmet Arslantürk. Ankara : Türkiye Bilimler Akademisi.
- Çelebi, Kâtib, 2021, *An Ottoman Cosmography: Translation of Cihännümâ by Kâtib Çelebi*, éd. de Gottfried Hagen et Robert Dankoff, trad. Ferenc Csirkés, John Curry et Gary Leiser. Leyde, Boston : Brill, 2021.
- Schmidt, Jan, 2012, *Catalogue of Turkish Manuscripts in the Library of Leiden University and other Collections in the Netherlands*. Leyde : Brill.
- Schmidt, J., et Vrolijk, A. (dir.), 2012, *Middle Eastern Manuscripts Online 2 : The Ottoman Legacy of Levinus Warner*. Leyde : Brill, [en ligne] <https://primarysources.brillonline.com/browse/memo-2-the-ottoman-legacy-of-levinus-warner>

Études

- Abou-El-Haj, Rifa'at A., 1967, « Ottoman Diplomacy at Karlowitz », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 89, n° 3, p. 498-512.
- Abou-El-Haj, Rifa'at A., 1969, « The Formal Closure of the Ottoman Frontier in Europe, 1699-1703 », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 89, n° 3, p. 467-475.
- Ágoston, G. 2007, « Information, Ideology, and the Limits of Imperial Policy : Ottoman Grand Strategy in the Context of Ottoman-Habsburg Rivalry », in Aksan V. et Goffman D. (dir.), *The Early Modern Ottomans : Remapping the Empire*. Cambridge, UK: Cambridge University Press, p. 75-103.
- Aksan V., 1999, « Locating the Ottomans among Early Modern Europeans », *Journal of Early Modern History*, vol. 3, n° 2, p. 103-134.
- Aksan V., 2013, *The Ottoman Wars: An Empire Besieged*, 2^e éd. New York : Routledge.
- Arbel, B., 2002, « Maps of the World for Ottoman Princes ? Further Evidence and Questions Concerning 'The Mappamundo of Hajji Ahmed' », *Imago Mundi*, vol. 54, p. 19-29.
- Biggs, M., 1999, « Putting the State on the Map : Cartography, Territory, and European State Formation », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 41, n° 2, p. 374-405.
- Brentjes, S., 2005, « Mapmaking in Ottoman Istanbul between 1650 and 1750 : A Domain of Painters, Calligraphers, or Cartographers ? », in Colin Imber, Keiko Kiyotaki, et Rhoads Murphy (dir.), *Frontiers of Ottoman Studies : State, Province, and the West*. Londres, New York : I. B. Tauris, 125-156.
- Brentjes, S., 2007, « Multilingualism in Early Modern Maps », in Frank Daelemans, Jean-Marie Duvosquel, Halleux R., Juste D. (dir.), *Mélanges offerts à Hossam Elkhadem par ses amis et ses élèves*, *Archives et Bibliothèques de Belgique / Archief- en Bibliotheekwezen in België*, n° 83, p. 317-328.
- Brentjes, S., 2010, *Travelers from Europe in the Ottoman and Safavid Empires, 16th-17th Centuries : Seeking, Transforming, Discarding Knowledge*. Farnham, Surrey : Ashgate, Variorum Reprints.
- Buisseret, D., (dir.), 1992, *Monarchs, Ministers, and Maps : The Emergence of Cartography as a Tool of Government in Early Modern Europe*. Chicago : University of Chicago Press.
- Cavazza, M., 2002, « The Institute of Science of Bologna and the Royal Society in the Eighteenth Century », *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 56, n° 1, p. 3-25.

- Curry, J. J., 2012, « An Ottoman Geographer Engages the Early Modern World : Kâtib Çelebi's vision of East Asia and the Pacific Rim in the Cihânnümâ », *Osmanlı Araştırmaları*, vol. 40, p. 221-257.
- Edney, M., 2009, « The Irony of Imperial Mapping », in Akerman J. R. (dir.), *The Imperial Map : Cartography and the Mastery of Empire*. Chicago : University of Chicago Press, p. 11-45.
- Edney, M. H., et Sponberg-Pedley, M. (dir.), 2019, *The History of Cartography*, vol. 4, *Cartography in the European Enlightenment*. Chicago: University of Chicago Press.
- Edney, M., 2019, *Cartography: The Ideal and its History*. Chicago: University of Chicago Press.
- El-Rouyaheb, K., 2015, *Islamic Intellectual History in the Seventeenth Century: Scholarly Currents in the Ottoman Empire and the Maghreb*. Cambridge Cambridge University Press.
- Emiralioglu, P. 2014, *Geographical Knowledge and Imperial Culture in the Early Modern Ottoman Empire*. Burlington, VT: Routledge, 2014.
- Farinelli, F., « Subject, Space, Object: The Birth of Modernity », in De Risi V. (dir.), *Mathematizing Space: The Objects of Geometry from Antiquity to the Early Modern Age*. Bâle : Birkhauser, p. 143-155.
- Gencer, Y., 2010, « İbrahim Müteferrika and the Age of the Printed Manuscript », in Gruber C. (dir.), *The Islamic Manuscript Tradition*. Bloomington: Indiana University Press, p. 154-194.
- Gökyay, O. S., 1957, « Kâtib Çelebi. Hayatı-Şahsiyeti-Eserleri », in *Kâtib Çelebi. Hayatı ve Eserleri Hakkında İncelemeler*. Ankara : Türk Tarih Kurumu, p. 3-90.
- Hagen, G., 2003, *Ein osmanischer Geograph bei der Arbeit. Entstehung und Gedankenwelt von Kâtib Çelebis Ğihannüma*. Berlin : Klaus Schwarz Verlag.
- Hagen, G., 2007, « Kâtib Çelebi », in Karateke H. et Kafadar C. (dir.), *Historians of the Ottoman Empire*, bio-bibliographie, [en ligne] <https://ottomanhistorians.uchicago.edu/en/historian/Kâtib-Çelebi> (consulté le 31 janvier 2023).
- Hagen, G., 2016, *Bir Osmanlı Coğrafyacısı İş Başında*, traduit par Görgün H.. Istanbul : Küre Yayınları.
- Hagen, G., 2019, « Geographical Mapping and the Visualization of Space in the Ottoman Empire », in *The History of Cartography*, vol. 4, Edney, M. H., et Sponberg-Pedley, M.. (dir.), *Cartography in the European Enlightenment*. Chicago : The University of Chicago Press, p. 1073-1082.
- Harvey, D., 1989, *The Condition of Postmodernity : An Enquiry into the Origins of Cultural Change*. Oxford : Basil Blackwell.
- Heywood, C. 1999, « The Frontier in Ottoman History : Old Ideas and New Myths », in Power D. et Standen N. (dir.), *Frontiers in Question : Eurasian Borderlands, 700–1700*. New York : St. Martin's Press, Inc., p. 228-251.
- Humboldt, A. de, 1836–39, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent et des progrès de l'astronomie nautique aux quinzième et seizième siècles*, 5 vol. Paris : Librairie de Gide.
- İhsanoğlu, E. (dir.), 2000, *Osmanlı Coğrafya Literatürü Tarihi*, Istanbul, IRCICA, 2 vol.
- Juynboll, W. M. C., 1911-1937, « Warner (Levinus) », in *New Dutch Biographical Dictionary (NNBW)*, Part 10, p. 1053-1054, [en ligne] <https://resources.huygens.knaw.nl/retroboeken/nnbw/#source=10&page=584&view=imagePane> (consulté le 2 mai 2023).
- Kahlaoui, T., 2018, *Creating the Mediterranean: Maps and the Islamic Imagination*. Leyde et Boston: Brill.
- Karamustafa, A., 1992a, « Introduction to Ottoman Cartography », in *The History of Cartography*, vol. 2, 1^{ère} partie, Harley J. B. et Woodward D. (dir.), *Cartography in the Traditional Islamic and South Asian Societies*. Chicago: University of Chicago Press, p. 205-208.

- Karamustafa, A., 1992b, « Military, Administrative, and Scholarly Maps and Plans », in *The History of Cartography*, vol. 2, 1^{ère} partie, Harley J. B. et Woodward D. (dir.), *Cartography in the Traditional Islamic and South Asian Societies*. Chicago: University of Chicago Press, p. 209-228.
- McConnell, A. 1986, « L. F. Marsigli's Voyage to London and Holland, 1721–1722 », *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 41, n° 1, p. 39-76.
- Nussbaum, F. A. (dir.), 2003, *The Global Eighteenth Century*. Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- Pfeifer, H., 2022, *Empire of Salons : Conquest and Community in Early Modern Ottoman lands*. Princeton: Princeton University Press.
- Sabev, O., 2007, « The First Ottoman Turkish Printing Enterprise : Success or Failure ? », in Sajdi D. (dir.), *Ottoman Tulips, Ottoman Coffee : Leisure and Lifestyle in the Eighteenth Century*. Londres : I. B. Tauris, p. 63-89.
- Stoye, J., 1994, *Marsigli's Europe 1680–1730 : The Life and Times of Luigi Ferdinando Marsigli, Soldier and Virtuoso*. New Haven et Londres : Yale University Press.
- Taeschner, F. 1926, « Zur Geschichte des Djihannuma », *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen*, vol. 2, n° 29, p. 99-110.
- Taeschner, F., 1935, « Das Hauptwerk der geographischen Literatur der Osmanen, Kâtib Çelebi's Cihännümâ », *Imago Mundi*, vol. 1, p. 44-47.
- Török, Z., 2006, « Luigi Ferdinando Marsigli (1658–1730) and Early Thematic Mapping in the History of Cartography », in Zentai L., Györrfy J. et Török Z. (dir.), *Térkép – tudomány / Map – Science*. Budapest: ELTE Térképtudományi és Geoinformatikai Tanszék, p. 403-413.
- Üstüner, A., 2021, « Kâtib Çelebi Kalemikle Mercator Atlas'ında Osmanlı Devleti ve Türkler », *Mavi Atlas*, vol. 9, n° 1, p. 1-27, [en ligne] <https://dergipark.org.tr/tr/pub/gumusmaviatlas/issue/61946/894146> .
- Withers, C., 2007, *Placing the Enlightenment : Thinking Geographically about the Age of Reason*. Chicago: The University of Chicago Press.
- Withers, C. et Mayhew, R. J., 2011, « Geography: Space, Place and Intellectual History in the Eighteenth Century », *Journal for Eighteenth Century Studies*, vol. 34, n° 4, p. 445-452.
- Wood, D., 2010, *Rethinking the Power of Maps*. New York: Guilford Press.
- Wurm, H., 1971, *Der osmanische Historiker Hüseyin b. Ča'fer, gen. Hezarfenn, und die Istanbuler Gesellschaft des 17. Jahrhunderts*. Fribourg-en-Brisgau : Klaus Schwartz Verlag.

CARTOUCHES EUROPÉENS EN CONTEXTE ISLAMIQUE

L'exemple du *Nouvel Atlas* (*Cedid Atlas Tercümesi*, 1803)

par Chet Van Duzer

The Lazarus Project
Rush Rhees Library - University of Rochester
755 Library Rd.
Rochester, NY 14627
chet.van.duzer@gmail.com

Le Cedid Atlas Tercümesi (« Traduction d'un *Nouvel Atlas* », ci-après *Nouvel Atlas*), imprimé à Constantinople en 1803, est le premier atlas universel paru dans le monde musulman. Ses cartes sont adaptées de l'*Atlas général* (*General Atlas*) du Britannique William Faden. Cet article analyse la manière dont les cartouches de l'atlas de Faden ont été modifiés pour le *Nouvel Atlas* afin de correspondre à un nouveau contexte culturel. Plus précisément, sur les cartes de la Méditerranée occidentale, de l'Europe, de la France, de la Turquie et de la Grèce, les artistes ont créé des cartouches élaborés, proches du modèle original mais avec une différence importante : toutes les figures humaines ont été éliminées. Ces cartouches sont ainsi une manifestation intéressante de l'iconoclasme islamique. Habituellement, ce dernier était réservé à l'art et à l'architecture sacrés, tandis que la représentation de figures humaines et animales était courante dans l'art profane. Aussi l'extension de ce principe à des images séculières est-elle quelque peu surprenante. Cet article est non seulement consacré à la circulation et à la variation des cartouches dans différents environnements culturels, il s'interroge également sur l'iconoclasme dans un contexte non religieux.

Mots-clés : Cartouches (ornements) ; symboles (cartographie) ; iconoclasme ; islam ; influence occidentale ; Empire Ottoman.

The Cedid Atlas Tercümesi (« Translation of a New Atlas »), printed in Constantinople in 1803, was the first world atlas printed in Muslim lands, with maps based on those in William Faden's *General Atlas*. In this article I examine the ways in which the cartouches in the *Cedid Atlas* were modified from Faden's to fit their new cultural context. Specifically, in the maps of the western Mediterranean, Europe, France, Turkey, and Greece the artists created elaborate cartouches modeled on those on Faden's maps, but with an important difference : all of the human figures were removed. The cartouches are thus an interesting example of Islamic aniconism, or opposition to the depiction of human forms. Usually Islamic aniconism was confined to religious art and architecture, while representations of humans and animals were very common in secular art, and the extension of this principle to secular art here is somewhat surprising. The paper is not only revealing in terms of the circulation and modification of cartouches in different cultural contexts, but also raises interesting questions about Islamic aniconism in a secular context.

Keywords : Cartouches (ornaments) ; symbols (cartography) ; aniconism ; Islam ; Western influence ; Ottoman Empire.

Les cartouches, que je définirais comme « un agencement décoratif encadré placé sur une carte, composé de texte ou d'éléments ornementaux conjugués à des images », sont les lieux privilégiés de la communication entre le cartographe et le spectateur : la décoration du cartouche est souvent un indicateur des préoccupations politiques, économiques, religieuses et esthétiques de l'auteur de la carte. Les cartographes pouvaient commanditer la réalisation de cartouches originaux, mais c'était une opération coûteuse, aussi le plus souvent empruntaient-ils des cartouches ou

des éléments décoratifs à d'autres cartes. Les écarts que le cartographe s'autorise par rapport au modèle peuvent se révéler significatifs de plusieurs manières.

Ainsi, les changements apportés aux cartouches sur deux éditions de sa carte de l'Afrique par Charles Price (1679-1733), graveur de cartes et fabricant de globes anglais, sont motivés par des raisons figuratives, mais également commerciales. Sur une carte réalisée en 1711, le cartouche situé dans l'angle inférieur gauche contient l'image d'une femme africaine – une

habitante considérée comme représentative plutôt qu'une allégorie du continent – à peine couverte d'un tissu ample et parée de bijoux, assise sur un socle en pierre sur lequel est imprimé le titre de la carte, au milieu d'un paysage peuplé d'animaux typiques – trois éléphants, un lion, un scorpion et deux serpents¹. Dans les années qui ont suivi, Price décide manifestement que cet appareil décoratif n'est pas assez attractif visuellement et qu'il pourrait en proposer un plus large et plus riche, en exploitant l'espace vide dans la région de l'Atlantique sud, à droite du cartouche. Dans l'édition de 1721 de sa carte, il ajoute donc deux éléments nouveaux : l'image d'un homme luttant avec un crocodile du Nil, allusion à une histoire qui remonte à Pline l'Ancien² ; et une personnification du Nil sous la forme d'un vieil homme allongé, appuyé sur un vase d'où se déverse le fleuve³. Price a probablement pensé que l'ajout de ces ornements séduirait davantage ses clients, graphiquement, mais aussi intellectuellement, par l'évocation du Nil, la caractéristique la plus connue de la géographie de l'Afrique. Les cas où les cartouches ne changent pas peuvent également être révélateurs. Les cartographes transposent parfois, paresseusement, des cartouches d'un contexte à l'autre sans s'embarasser de leur pertinence. Un exemple est la présence d'un lama dans le cartouche de titre d'une carte de la Virginie, *Nova Virginiae tabula*, incluse par Arnoldus Montanus dans son ouvrage *De nieuwe en onbekende*

Weereld [Le monde nouveau et inconnu] (Amsterdam : Jacob van Meurs, 1671) et reprise par John Ogilby dans sa version anglaise intitulée *America* (Londres : chez l'auteur, 1671)⁴. Le graveur de la carte, Jacob van Meurs, avait figuré un lama dans le cartouche de la carte du Pérou présente dans ces deux mêmes ouvrages, qu'il a simplement recopié sur la carte de la Virginie⁵. Un autre exemple : le cartouche de titre de la carte de l'Inde par James Rennell (1782)⁶, intitulée *Hindoostan*, affirme fortement les ambitions coloniales britanniques sur le sous-continent indien. Il évoque des victoires militaires tout en suggérant que le peuple indien abandonnera sa culture à la Grande-Bretagne de manière pacifique et volontaire⁷. Le cartographe et éditeur autrichien Franz Anton Schrämbl (1751-1803) reproduit la carte de Rennell sous le titre *Neueste Karte von Hindostan* [Dernière carte de l'Hindustan] dans son *Allgemeine Grosse Atlas* [Grand Atlas général] (Vienne : Schallbacher, 1800), avec le cartouche reflétant l'impérialisme britannique⁸. On peut comprendre que Schrämbl n'ait pas voulu altérer l'œuvre de Rennell, mais le choix de conserver le cartouche est étrange d'un point de vue politique, même si, en 1800, l'Autriche et la Grande-Bretagne étaient alliées pendant la Guerre de la Deuxième Coalition contre la France. Dans cet article, j'examinerai les changements apportés aux cartouches du *Cedid Atlas Tercümesi* ou *Nouvel Atlas*, premier atlas universel paru dans le monde musulman⁹, imprimé en 1803 à

1 Price, 1711, version numérisée [en ligne] <https://purl.stanford.edu/vd351jv4747> (consulté le 8 mars 2023). Pour un commentaire de ce cartouche, voir Butler, 2004, p. 56-57, qui note que Price a créé ce cartouche en remaniant le cartouche de titre de la carte de van der Aa, 1707, version numérisée sur le site de la Bibliothèque John Carter Brown [en ligne] <https://jcb.lunaimaging.com/luna/servlet/s/t30pn5> (consulté le 8 mars 2023).

2 Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VIII, 38 sur les Tentyrites.

3 Price, 1721, version numérisée [en ligne] <https://purl.stanford.edu/mn538rr9095> (consulté le 8 mars 2023). La carte est mentionnée dans Norwich, Kolbe, Stone, 1997, p. 92, n° 77. John Senex utilise un cartouche similaire à celui de 1721 sur sa propre carte (Senex, 1725), version numérisée : [en ligne] <https://www.loc.gov/resource/g8200.ct001445> (consulté le 8 mars 2023).

4 Sur ces cartes de la Virginie, voir Tooley, 1980, p. 168-169, pl. 76 ; Goss, 1990, p. 88-89, n° 38 ; et Burden, 1996-2007, vol. 2, p. 4, n° 412. Voir la version numérisée de la carte d'Ogilby (Ogilby, 1691), exemplaire des collections de l'Université Johns Hopkins [en ligne] <https://jscholarship.library.jhu.edu/handle/1774.2/60356> (consulté le 8 mars 2023).

5 Sur ce type d'erreur contextuel dans la représentation d'éléments exotiques, voir Schmidt, 2011, p. 31-57 et 292-296.

6 Une version numérisée d'un exemplaire particulièrement bien conservé de la carte de Rennell, 1782 est disponible dans les collections de la Bibliothèque Publique de Boston, [en ligne] <https://www.digitalcommonwealth.org/search/commonwealth:3f462x714> (consulté le 8 mars 2023).

7 Sur le cartouche de la carte de Rennell, voir Edney, 1997, p. 13-15 ; Gottschalk, 2013, p. 68-69 ; Wintle, 2016, p. 278 ; et Asif, 2020, p. 191.

8 L'atlas de Schrämbl est connu sous le titre *Der Allgemeine Grosse Schrämblische Atlas*, version numérisée dans la David Rumsey Map Collection, Université Stanford, [en ligne] <https://www.davidrumsey.com/luana/servlet/s/op8hp3> (consulté le 8 mars 2023). Sur cet atlas, voir Dörflinger, 1981 et Kohlmaier, 2001.

9 Il existe un atlas plus ancien imprimé à Constantinople, mais qui ne couvre pas le monde entier : *Kitâb-i Cihân-nümâ li-Kâtib Çelebi* (Çelebi, 1732), fondé sur des atlas européens. Kâtib Çelebi est le pseudonyme de Mustafa ibn Abd Allah (1609-1657) ; après sa mort, son œuvre a été continuée par Abû Bakr ibn Bahrâm ad-Dimashqî (mort en 1691). L'atlas devait être publié en deux volumes, le premier consacré à l'Asie, le second à l'Europe, mais seul le premier est paru. Voir l'édition en fac-similé, Çelebi, 2008. Sur cet atlas, voir Zoss, 2009, et Taylan, 2022, surtout p. 202-208. Au sujet des premières cartes ottomanes imprimées, voir Özdemir, 2020.

Constantinople pour l'École Impériale de Génie¹⁰. L'atlas commence par un long traité de géographie, *Uculetii'l-coğrafiyye*, par Mahmud Raif Efendi, qui avait été rédigé en français et traduit en turc par le chargé d'affaires ottoman à Vienne, Yakovaki Efendi. Le traité est suivi d'une mappemonde céleste en deux hémisphères et 24 cartes géographiques, toutes gravées sur cuivre. La publication de l'atlas s'inscrit dans le programme de réforme du sultan Sélim III (1789-1807), le *Nizam-ı Cedid* (Ordre Nouveau), qui tente d'introduire des savoirs et des pratiques politiques et militaires européens dans le système ottoman¹¹. Mahmud Raif Efendi était un vif partisan de cette politique. Seuls 50 exemplaires de cet atlas ont été imprimés et très peu sont parvenus jusqu'à nous, la plupart ayant été détruits durant la révolte des janissaires contre l'Ordre Nouveau en 1807-1808, ce qui en fait une œuvre très rare¹².

Il est établi depuis longtemps que le *Nouvel Atlas* se fonde sur l'*Atlas général* de William Faden (1749-1836)¹³, publié pour la première fois en 1778, qui a connu plusieurs éditions successives : Mahmud Raif Efendi en avait obtenu un exemplaire lorsqu'il se trouvait à Londres en tant que secrétaire privé de l'ambassadeur ottoman. Si les cartes de Faden ont été reprises dans le *Nouvel Atlas* avec très peu de modifications, il n'en va pas de même pour les cartouches, lesquels ont été considérablement modifiés pour que les cartes correspondent mieux à leur nouveau contexte culturel : toutes les figures humaines ont été supprimées. Ces modifications ne peuvent s'expliquer que par des raisons liées à l'iconoclasme islamique, opposé à la représentation de la forme humaine¹⁴. Habituellement, ce dernier était réservé à l'art et à l'architecture sa-

crés, tandis que la représentation de figures humaines et animales était courante dans l'art profane. Aussi l'extension de ce principe à des cartes produites pour un public laïc – les étudiants de l'École Impériale de Génie – est-elle inattendue. Cet angle d'approche sera détaillé dans l'analyse qui suit.

Certaines des cartes de Faden contiennent des cartouches très communs qui n'évoquent ni plantes, ni animaux, ni édifices, ni humains, qui n'ont nécessité aucune révision de principe lors de leur réédition dans le *Nouvel Atlas*. Par exemple, la carte intitulée *A Map of the Kingdom of Poland and Grand Dutchy of Lithuania Including Samogitia and Curland, Divided according to their Dismemberments, with the Kingdome of Prussia* [Une carte du Royaume de Pologne et du Grand-duché de Lituanie, avec la Samogitie et Courlande, selon les lignes de partage, avec le Royaume de Prusse], publiée en 1799, présente un encadré sobre avec une guirlande dans la partie inférieure, mais sans aucune représentation iconographique¹⁵. Sur la même carte, dans le *Nouvel Atlas*, l'encadré est devenu un simple cercle¹⁶.

Dans d'autres cas, les cartouches sur les cartes de Faden sont très élaborés d'un point de vue artistique mais ne contiennent aucune représentation figurative, et les graveurs du *Nouvel Atlas* les ont repris tels quels. Par exemple, le cartouche de titre de la carte intitulée *A Map of America or the New World, wherein are Introduced All the Known Parts of the Western Hemisphere* [Carte de l'Amérique ou Nouveau Monde où sont présentes toutes les parties connues de l'hémisphère occidental] (Londres, 1797) est bordé, dans la partie inférieure, d'un paysage, à gauche, d'une branche de tabac, et à

10 Sur l'histoire du *Cedid Atlas Tercümesi*, voir Beydilli, 1995, p. 169-172 ; et Taylan, 2022, *op. cit.*, surtout p. 107-108 et 208-244.

11 Sur l'Ordre Nouveau de Sélim III, voir Shaw, 1965 ; Ustun, 2013 ; et Yaycioglu, 2018.

12 Un exemplaire inconnu du *Cedid Atlas Tercümesi* a été découvert dans un grenier à Weston Hall, Northamptonshire, et vendu aux enchères par la maison Dreweatts les 16 et 17 novembre 2021 : voir « World Book », 2021, et le catalogue de vente *Weston Hall and the Sitwells*, 2021, p. 80-81 (lot 105).

13 Sur la production cartographique de Faden, voir Pedley, 1996 ; 2000 ; et Worms, 2004.

14 Taylan, 2022, *op. cit.*, p. 217-221, fait des remarques sur les changements apportés aux cartouches de Faden repris dans le *Nouvel Atlas*. Je n'ai pu consulter sa thèse que lorsque cet article était terminé dans l'ensemble. Je la remercie de m'avoir communiqué son travail.

15 Voir la version numérisée [en ligne] <https://purl.stanford.edu/rw387mn8517> (consulté le 9 mars 2023), vue n° 35. Faden a copié la forme du cartouche de titre et le plan de Varsovie insérés dans sa carte de sa source citée, la *Carte de la Pologne divisée par provinces et palatinats* de Giovanni Antonio Rizzi-Zannoni (Rizzi-Zannoni, 1772), en réorganisant les éléments et en simplifiant un peu la forme du cartouche. Pour une version numérisée des feuilles de la carte de Rizzi-Zannoni, voir [en ligne] www.bibliotekacyfrowa.pl:41839 (consulté le 9 mars 2023).

16 La Bibliothèque du Congrès a numérisé son exemplaire du *Cedid Atlas Tercümesi*, qui est complet, voir [en ligne] <https://www.loc.gov/resource/g3200m.gct00235> (consulté le 9 mars 2023). Dans les métadonnées, la carte de la Pologne est indiquée comme « Lituanie et Prusse ».

droite, d'un bouquet de hautes herbes entouré d'un serpent à sonnettes¹⁷. Les auteurs des planches du *Nouvel Atlas* ont fidèlement reproduit ce dessin. La carte de Thomas Kitchen, *North Britain or Scotland, Divided into its Counties* [Grande-Bretagne du Nord ou Écosse, divisée en districts] (Londres, 1778), incluse dans l'*Atlas général* de Faden, contient un cartouche très élaboré : le titre apparaît comme sculpté sur une dalle placée sur un socle au milieu d'un paysage avec, au premier plan, deux colis, des outils, un panier et des poissons jetés au sol ; à droite, un arbre tout proche et, au second plan, des maisons et des bosquets ; et, dans la partie supérieure, une grosse guirlande décorative¹⁸. Les graveurs du *Nouvel Atlas* ont fidèlement reproduit ce dessin également.

L'une des cartes de Faden présente un cartouche sophistiqué avec des personnages : dans ce cas, au lieu de modifier le dessin en supprimant les personnages, les auteurs du *Nouvel Atlas* ont préféré le remplacer par un cadre plus petit autour du titre, orné de motifs végétaux. Il s'agit de la carte intitulée *The United States of North America : with the British Territories and Those of Spain, According to the Treaty of 1784* [Les États-Unis d'Amérique du Nord : avec les territoires rattachés à la Grande-Bretagne et à l'Espagne selon le traité de 1784] (Londres, 1796)¹⁹. Au-dessus du titre, une montagne couronne un paysage composé d'arbres et d'édifices. À droite, une cascade se fraie un chemin à travers un bois tandis qu'au premier plan, des hommes européens organisent le chargement de marchandises en colis et barriques sur une barque pour être transportés vers des navires que l'on aperçoit au second plan, attendant le départ vers l'Europe. Il est intéressant que le cartouche n'ait pas été remplacé par un simple cadre circulaire, comme sur d'autres cartes, mais par un cartouche proche de ce que l'on pouvait voir sur certaines cartes européennes du XVI^e siècle : cela prouve que les auteurs des planches du *Nouvel Atlas* avaient pris le temps d'étudier les modèles de cartouches dans la cartographie européenne.

Cependant, les cartouches les plus intéressants du *Nouvel Atlas* sont ceux où les auteurs ottomans sont intervenus sur les originaux en supprimant les représentations de figures humaines. C'est le cas de la feuille occidentale de la carte intitulée *A Map of the Mediterranean Sea with the Adjacent Regions and Seas in Europe, Asia and Africa* [Carte de la Méditerranée et régions et mers voisines en Europe, Asie et Afrique] (Londres, 1785)²⁰. Le cartouche de titre placé dans la partie ouest de l'Afrique du Nord est orné de trois personnifications allégoriques plus ou moins traditionnelles de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique²¹, dont la localisation à gauche, à droite et au centre du cadre reflète la localisation des continents qu'elles représentent (fig. 1). L'Europe est à gauche, tenant un sceptre surmonté d'une croix et une corne d'abondance, entourée de symboles de la puissance et du raffinement culturel européens : au-dessus, des bannières militaires, un trident et un canon, et en bas, une lyre, un livre, un buste sculpté, une palette de peinture, un caducée et un globe. À droite est assise l'Asie, placée de ce fait en position inférieure, tenant un sceptre surmonté d'un croissant dans une main et, de l'autre, laissant tomber des graines dans une urne (allusion au commerce de l'opium). Elle est surmontée d'une feuille de palmier et de deux drapeaux islamiques, tandis qu'à ses pieds on aperçoit un sabre et un rouleau du Coran. Enfin, l'Afrique est assise au premier plan, dans une position encore plus subordonnée, tenant une lance, un arc et un bouclier, à côté d'un lion, symbole de son continent.

Dans la version remaniée du *Nouvel Atlas*, les trois personnages sont supprimés (fig. 2), mais il demeure suffisamment d'attributs symboliques pour deviner l'iconographie originale à la seule lecture du cartouche modifié. Pour représenter l'Europe, restent la lance, le trident, les bannières, le livre, le caducée et le globe, auxquels ont été ajoutés le mât d'un bateau et un pavillon pour meubler l'espace laissé vide. À droite, les drapeaux islamiques ont été conservés ; la feuille de palmier a été enlevée mais on a ajouté ce qui semble

17 Voir la version numérisée de la carte des Amériques de 1797 [en ligne] <https://purl.stanford.edu/rw387mn8517> (consulté le 9 mars 2023), vue n° 54. La carte de Faden est fondée sur la carte *Hémisphère occidentale ou du nouveau monde* de Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville (Anville, 1761), [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530529733> (consulté le 9 mars 2023). Cette carte ne comporte pas de cartouche mais Faden semble s'être inspiré d'une autre carte de d'Anville, *Amérique Septentrionale publiée sous les auspices de Monseigneur le Duc d'Orleans* (Anville, 1746), dont le cartouche présente une forme arrondie suggérée à l'aide de plantes : [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530889036> (consulté le 9 mars 2023). Faden a simplifié considérablement le dessin et a ajouté le serpent à sonnettes.

18 Voir la version numérisée de la carte de l'Écosse par Kitchen (1778) [en ligne] <https://purl.stanford.edu/rw387mn8517> (consulté le 9 mars 2023), vue n° 10.

19 Voir la version numérisée de la carte de l'Amérique du Nord par Faden (1796) [en ligne] <https://purl.stanford.edu/rw387mn8517> (consulté le 9 mars 2023), vue n° 56.

20 Voir la version numérisée de la carte de la Méditerranée par Faden (1785) [en ligne] <https://purl.stanford.edu/rw387mn8517> (consulté le 9 mars 2023), vue n° 24.

21 Sur les aspects iconographiques de l'allégorie des continents, voir Le Corbellier, 1961 ; McGrath, 2000 ; et Smith, 2014.



Figure 3 : William Faden, *Europe, Exhibiting its Principal States &c.* (Londres, 1791), détail du cartouche.
 Source : David Rumsey Map Collection, Université Stanford.



Figure 4 : *Cedid Atlas Tercümesi, Carte de l'Europe*, détail du cartouche.
 Source : Bibliothèque du Congrès, Division de géographie et cartographie, G1019 .T2 1803.

être le mât d'un boutre, ainsi qu'un canon avec son re-fouloir, son écouvillon et trois boulets, haussant ainsi significativement le niveau militaire de l'Asie. Quant à l'Afrique, on a gardé le lion, sans d'autres signes de puissance ou de civilisation. Il est important de remarquer que le titre de la carte est considérablement différent de l'original de Faden, pouvant se traduire ainsi : *Le Portugal, l'Espagne, la France et l'Italie, et au-delà les côtes du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie et de la Lybie*.

On constate une démarche de révision similaire dans le cas du cartouche de titre de la carte de Faden intitulée *Europe, Exhibiting its Principal States &c.* [L'Europe, montrant ses principaux États, etc.] (Londres, 1791)²². Dans ce cartouche (fig. 3), le titre apparaît gravé sur une dalle de pierre verticale surmontée de lances, piques, boulets de canons, trompettes, d'une armure et d'une lyre, symboles de la puissance militaire européenne. À droite, sont figurés un cheval et une femme personnifiant l'Europe, assise à côté d'une corne d'abondance, tenant d'une main un sceptre et, de l'autre, une couronne de lauriers au-dessus de la tête d'un *putto*. Au premier plan, on voit trois *putti*, un tenant une palette et des pinceaux, un autre utilisant un compas sur un livre, probablement un atlas, tandis qu'un troisième est en train de lire, une plume à la main. À gauche, on aperçoit un globe, une sphère armillaire, une carte, une boussole, des compas et un astrolabe, symboles de la science et de la puissance maritime européennes.

Les auteurs du *Nouvel Atlas* ont copié le cartouche en retirant soigneusement la figure de l'Europe et les trois *putti* (fig. 4). Les pinceaux et la palette de l'un des *putti* sont agrandis (pour occuper plus de place) et posés au sol, suggérant le remplacement de la figure de l'Europe par une peinture de ruines antiques sur un chevalet. Cela montre que les auteurs avaient bien compris la décoration du cartouche initial, censée souligner le patrimoine culturel de l'Europe. À la place des *putti* lisant des livres, seuls les livres apparaissent maintenant, à même le sol, accompagnés des globes et des autres instruments à l'exception notable de la boussole. L'artiste n'a pas dû reconnaître l'instrument : je ne peux avancer d'autre explication pour sa disparition, surtout sur une carte destinée à des étudiants d'une école de génie.

Tournons-nous maintenant vers le cartouche sur la carte de Faden intitulée *France, Divided into Provinces* [La France, divisée en provinces] (Londres, 1790)²³. Le dessin (fig. 5) montre, à droite, la personnification de la France tenant un sceptre et s'appuyant sur une colonne, entourée de symboles de la puissance et du prestige culturel français : une armure, un globe, un luth, un buste sculpté et une palette de peintre. Elle offre un bonnet phrygien à deux hommes agenouillés devant elle – probablement une référence à la Révolution française alors en cours –, tandis qu'à gauche, on voit une ancre, une ruche, un *putto* tenant une corne d'abondance et un autre en train de cueillir une grappe de raisin sur une branche de vigne.

Les auteurs des planches du *Nouvel Atlas* renversent cette composition, peut-être pour faciliter le transfert du dessin sur les plaques de cuivre plutôt que de le graver à l'envers. Le corps du personnage féminin incarnant la France est remplacé par des trompettes et des drapeaux militaires, tout en conservant son casque. Le globe et le luth sont restés mais le buste a disparu (représentation humaine) ainsi que la palette de peintre. Au centre de la composition, les deux hommes agenouillés sont remplacés par un navire, une lance et un autre casque. À la place des deux *putti*, se trouve un livre épais. Le respect de l'artiste pour la France est visible : les objets qu'il utilise pour meubler l'espace laissé vide par la disparition des figures humaines amplifient le déploiement de la puissance et de la science françaises.

L'examen des changements apportés aux cartouches présents sur les cartes de la Turquie et de sa rivale historique, la Grèce, se montre particulièrement intéressant. La carte de la Turquie est intitulée *European Dominions of the Ottomans, or Turkey in Europe* [Les possessions européennes des Ottomans, ou la Turquie d'Europe] (Londres, 1795)²⁴. Dans le cartouche (fig. 7), l'accent est mis sur la force militaire : la partie supérieure est couverte de lances, de piques, d'un arc et de flèches, d'un casque, d'un sabre et d'une couronne ottomane ornée de bijoux ; à gauche du titre, on aperçoit la proue d'une galère marquée de croissants islamiques et deux canons, et à droite, un encensoir. Au premier plan, se tiennent quatre *putti* : celui de gauche, armé d'une épée, soumet de sa main deux autres *putti* assis et enchaînés, symbolisant

22 Voir la version numérisée de la carte de l'Europe par Faden (1791) [en ligne] <https://purl.stanford.edu/rw387mn8517> (consulté le 9 mars 2023), vue n° 8.

23 Voir la version numérisée de la carte de la France par Faden (1790) [en ligne] <https://purl.stanford.edu/rw387mn8517> (consulté le 9 mars 2023), vue n° 17. Le *Nouvel Atlas* inclut deux cartes de la France, une qui reproduit la carte de Faden intitulée *France, Divided into Provinces*, et une autre qui est la copie de *France, Divided into Metropolitan Circles* [La France, divisée en départements] (Londres, 1792). La dernière ne comporte pas de cartouche et son titre n'est pas encadré, tandis que, sur la carte correspondante du *Nouvel Atlas*, le titre est inscrit dans une simple forme circulaire.

24 Voir la version numérisée de la carte de la Turquie par Faden (1795) [en ligne] <https://purl.stanford.edu/rw387mn8517> (consulté le 9 mars 2023), vue n° 42.

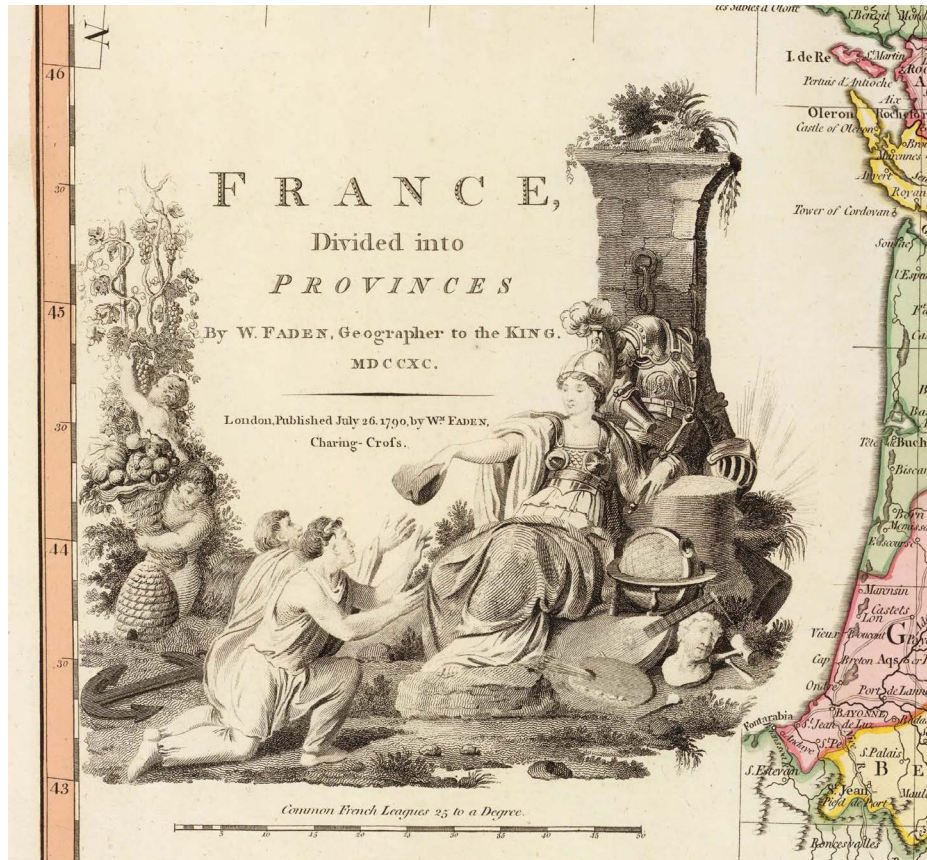


Figure 5 : William Faden, *France, Divided into Provinces* (Londres, 1790), détail du cartouche.
 Source : David Rumsey Map Collection, Université Stanford.



Figure 6 : Cedit Atlas Tercümesi, *Carte de France divisée en provinces*, détail du cartouche.
 Source : Bibliothèque du Congrès, Division de géographie et cartographie, G1019 .T2 1803.

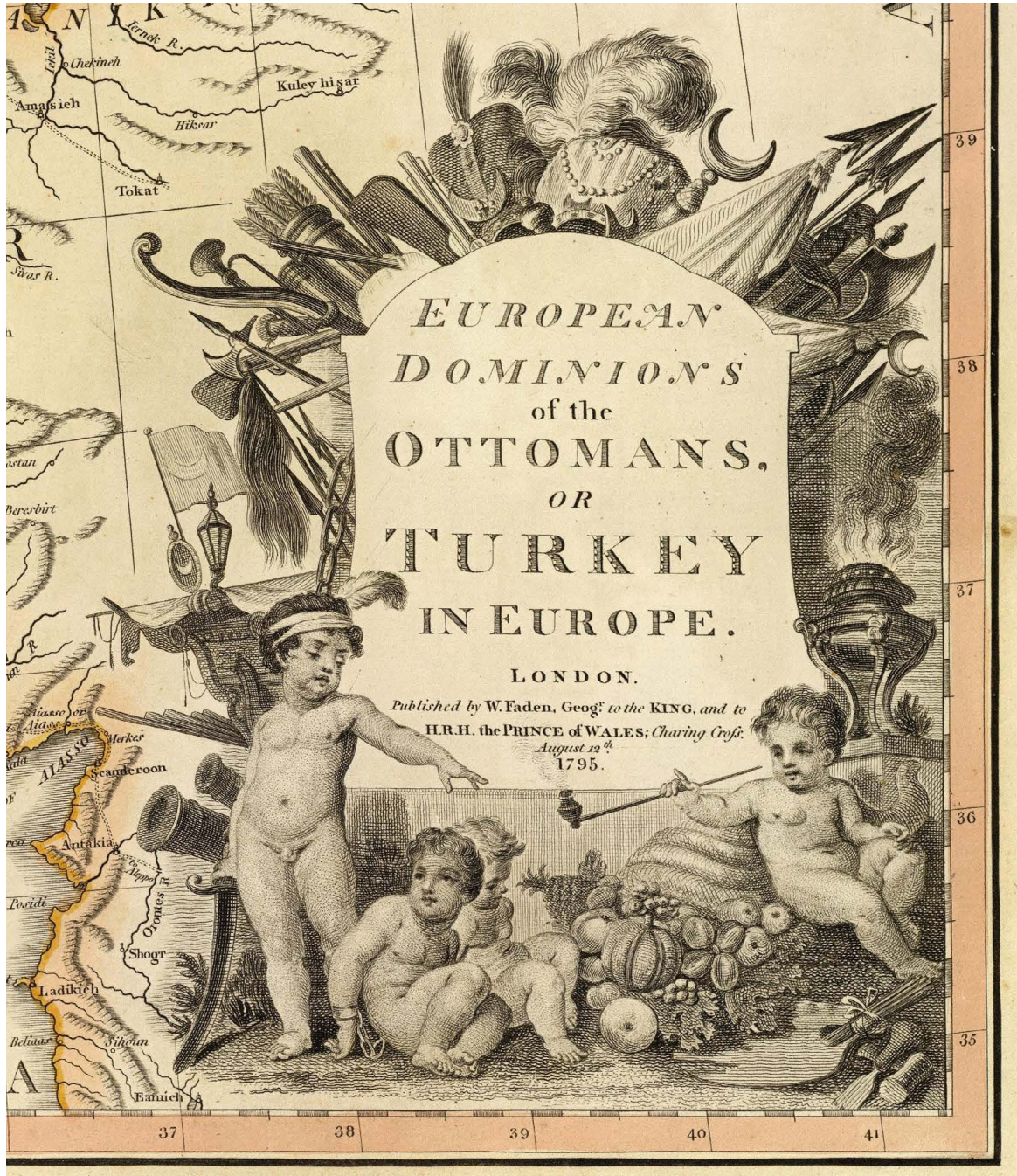


Figure 7 : William Faden, *European Dominions of the Ottomans, or Turkey in Europe* (Londres, 1795), détail du cartouche.
 Source : David Rumsey Map Collection, Université Stanford.



Figure 8 : Cedit Atlas Tercimesi, Carte de la Turquie, détail du cartouche.
 Source : Bibliothèque du Congrès, Division de géographie et cartographie, G1019. T2 1803.

des prisonniers chrétiens, tandis qu'à droite, un quatrième fume une pipe d'opium. Au sol, sont figurés une corne d'abondance, une palette de peintre, un burin et un maillet. La corne d'abondance est renversée et on comprend que les outils du peintre et du sculpteur ne servent pas.

Les auteurs du *Nouvel Atlas* ont gommé les *putti* et la référence à l'opium, ainsi que pratiquement tous les éléments présents au premier plan, étonnamment sans leur substituer de symboles de la puissance et de la civilisation ottomanes (fig. 8) – ils n'ont pas ajouté de canon, par exemple, comme sur la carte de la Méditerranée occidentale évoquée plus haut. Encore plus étonnant, les armes sont moins nombreuses au-dessus du titre, mais les artistes ont dessiné un soleil levant, suggérant que la puissance ottomane était en ascension.

Le remaniement du cartouche ornant la carte de la Grèce est tout aussi radical. Faden a utilisé la carte de Louis Stanislas d'Arcy Delarochette, *Grece, Archipelago and Part of Anadoli* [La Grèce, l'archipel et une partie de l'Anatolie] (Londres, 1791)²⁵, dont le cartouche présente quelques symboles de la force militaire grecque et, surtout, de nombreux symboles de son riche patrimoine culturel (fig. 9). Dans la partie supérieure, on voit un carquois rempli de flèches, une couronne ottomane ornée de bijoux (symbole de la souveraineté ottomane sur une partie de l'archipel et sur l'Anatolie), le pommeau d'un sabre et un canon ; dans la partie inférieure, une ancre, un buste sculpté, une frise de bas-reliefs antiques représentant peut-être l'enlèvement d'Europe par Zeus métamorphosé en taureau, un bouclier et un casque grecs, un chapiteau ionique, des compas, une palette de peintre, un maillet de sculpteur, une lyre et un tronc de colonne.

En remaniant ce cartouche, les auteurs du *Nouvel Atlas* ont conservé tous les symboles de la force militaire placés dans la partie supérieure mais ont gommé

toutes les allusions au patrimoine grec, pas seulement les figures humaines à travers le buste et la frise mais l'ensemble des symboles à l'exception de l'ancre située à gauche. C'est une révision beaucoup plus radicale que ce que l'on a pu constater dans le cas des cartes de la France et de l'Europe, sur lesquelles les symboles culturels ont été maintenus. Cette différence reflète sans doute l'hostilité de longue date entre la Turquie et la Grèce. L'artiste a bien ajouté un mât et un voile de navire dans la partie inférieure droite, mais ils portent le croissant islamique, laissant penser que le navire est plutôt ottoman que grec.

Analyse

Les cartouches du *Nouvel Atlas* constituent un cas intéressant de révision de principe d'un contenu iconographique pour des raisons religieuses. Comme je l'ai rappelé brièvement plus haut, la manifestation de l'iconoclasme islamique dans ce contexte a de quoi surprendre. Le rejet des représentations humaines dans l'islam est une restriction bien connue, mais il était confiné principalement à l'art religieux²⁶, alors que les cartes du *Nouvel Atlas* sont ouvertement profanes. Ces cartes étaient en effet destinées à un public laïc et faisaient partie du programme réformateur de Sélim III, l'Ordre Nouveau, qui cherchait à introduire des pratiques européennes dans le système de gouvernement ottoman. Il est important de souligner qu'on ne se serait jamais rendu compte que l'iconoclasme était l'un des fondements philosophiques du *Nouvel Atlas* sans une comparaison attentive de ses cartouches avec les originaux de Faden²⁷. De plus, toutes les recherches sur l'iconoclasme islamique ignorent ces sources.

Une seule carte du *Nouvel Atlas* se soustrait à cette révision, c'est la mappemonde céleste en deux hémisphères²⁸. Sur cette carte (fig. 11) on voit de nombreuses figures humaines²⁹, et il serait en effet impossible de représenter les constellations traditionnelles

25 Voir la version numérisée de la carte de la Grèce par Delarochette (1791) [en ligne] <https://purl.stanford.edu/rw387mn8517> (consulté le 9 mars 2023), vue n° 43.

26 Sur l'iconoclasme dans l'islam, voir Paret, 1960 ; King, 1985), p. 267-277, surtout p. 277 ; Allen, 1988 ; Al-Faruqi, 1989), surtout p. 262 ; et Ali, 2017.

27 Au moins un autre livre profane imprimé par Ibrahim Müteferrika contient une représentation humaine. Il s'agit de la traduction du *Traité des mines* de Sébastien Le Prestre de Vauban, un traité militaire : *Fenn-i lağım* (Le Prestre de Vauban», 1793). L'image se trouve un peu après le milieu du volume. Au sujet de cet ouvrage, voir Beydilli, 1995, *op. cit.*, p. 181-212, surtout fig. 73, p. 199. L'exemplaire de la Bayerische Staatsbibliothek est disponible en version numérique, [en ligne] <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10211110> (consulté le 9 mars 2023). Cette traduction de Vauban a été publiée dix ans avant le *Nouvel Atlas*, les opinions d'Ibrahim Müteferrika's sur les représentations humaines peuvent donc avoir changé entre temps, mais c'est néanmoins un moment intéressant à noter.

28 La mappemonde céleste du *Nouvel Atlas* n'a pas été copiée de Faden, qui n'inclut pas de cartes célestes dans ses atlas, et sa source n'a pas encore été identifiée.

29 Il y a huit figures humaines dans l'hémisphère sud et dix dans l'hémisphère nord.



Figure 9 : Louis Stanislas d'Arcy Delarochette, *Greece, Archipelago and Part of Anadoli* (Londrews, 1791), détail du cartouche. Source : David Rumsey Map Collection, Université Stanford.



Figure 10 : *Cedid Atlas Tercümesi*, Carte de la Grèce, détail du cartouche.
Source : Bibliothèque du Congrès, Division de géographie et cartographie, G1019. T2 1803.



Figure 11 : Cedit Atlas Tercümesi, Mappemonde céleste en deux hémisphères montrant de nombreuses figures humaines.
 Source : Bibliothèque du Congrès, Division de géographie et cartographie, G1019. T2 1803.



Figure 12 : Hagi Ahmed, Planisphere en projection cordiforme, 1568, détail d'une tête de vent non figurée.
 Source : Bibliothèque du Congrès, Division de géographie et cartographie, G3200 1559. K4.

sans y faire appel. Je suppose que la suspension du principe iconoclaste est, dans ce cas, une concession au principe de réalité ; la présence de cette carte dans le *Nouvel Atlas* indique une certaine flexibilité doctrinale qu'il me semble intéressant de mettre en avant.

Même si la manifestation de l'iconoclasme islamique dans le *Nouvel Atlas* est insolite, elle n'est pas unique. Nous la rencontrons dans le cas d'une carte plus ancienne, le planisphère cordiforme d'Hagi Ahmed, gravé sur bois, en turc, à Venise en 1568 et destiné à être commercialisé dans l'Empire Ottoman, même si l'entreprise est restée sans succès³⁰. Il ne demeure aujourd'hui aucun exemplaire de l'édition de 1568, mais en 1795, les planches sont retrouvées dans les archives du Conseil des Dix et la carte est réimprimée en 24 exemplaires à cette époque³¹. Les planisphères du XVI^e siècle sont souvent entourés de têtes soufflant vers l'intérieur de la carte, qui représentent les vents

correspondant aux différents points cardinaux de la rose des vents³². Souvent, les têtes portent le nom du vent qu'elles personnifient, elles sont accompagnées de morceaux de nuages et leur souffle apparaît sous la forme de rayons qui pénètrent dans la carte. Sur le planisphère d'Hagi Ahmed, on voit seulement les morceaux de nuages disposés autour de la carte proprement dite, le nom du vent mentionné sur chacun d'entre eux, les rayons indiquant la direction du vent, mais les têtes elles-mêmes ont disparu (fig. 12). C'est un autre exemple évident d'iconoclasme islamique.

Il est ainsi possible d'affirmer que, dans le monde ottoman, l'iconoclasme avait sa place sur les cartes, même si aucune trace écrite ne subsiste de cette question pour la période du XVI^e au XIX^e siècle.

Traduit de l'anglais par Cristina Ion

30 Sur le planisphère d'Hagi Ahmed – certainement un pseudonyme – voir Arbel, 2002 ; Casale, 2013 ; et Milanesi, 2019.

31 Voir la version numérisée du planisphère de Hagi Ahmed [en ligne] <http://hdl.loc.gov/loc.gmd/g3200.ct001491> (consulté le 9 mars 2023).

32 Pour une discussion autour des têtes des vents, voir Van Duzer, 2008.

Bibliographie

Sources

- Anville, J.-B. B. d', 1746, *Amérique Septentrionale publiée sous les auspices de Monseigneur le Duc d'Orleans*. Paris.
- Anville, J.-B. B., d' 1761, *Hémisphère occidental ou du nouveau monde*. Paris.
- Çelebi, K. [Mustafa ibn Abd Allah], 1732, *Kitâb-i Cihân-nümâ li-Kâtib Çelebi*. Constantinople : İbrahim Müteferrika.
- Çelebi, K., et al., 2008, *Kitâb-ı Cihânnümâ = The Book of Cihannuma*, éd. Bülent Özükan, trad. anglaise Füsün Savcı. Istanbul : Boyut Yayın Grubu.
- Le Prestre de Vauban, S., 1793, *Fenn-i lağım*. [Istanbul]: [İbrahim Müteferrika].
- Montanus, A., 1671, *Nova Virginiae tabula*, in Id., *De nieuwe en onbekende Weereld*. Amsterdam : Jacob van Meurs.
- Ogilby, J., 1691, *Nova Virginiae tabula*, in Id., *America*. Londres, chez l'auteur.
- Price, C., 1711, *Africa Corrected from Observations of Mess. of ye Royal Societies at London and Paris*, Londres.
- Price, C., 1721, *Africa Corrected from Observations of Mess. of ye Royal Societies at London and Paris*, Londres.
- Rennell, J., 1782, *Hindoostan*. Londres : Published according to act of Parliament by J. Rennell.
- Rizzi-Zannoni, G. A., 1772, *Carte de la Pologne divisée par provinces et palatinats et subdivisée par district construite d'après d'arpentages, d'observations et de mesures prises sur les lieux*. Paris.
- Schrämbel, F. A., 1800, *Neueste Karte von Hindostan*, in Id., *Allgemeine Grosse Atlass*. Vienne : Schönbacher.
- Senex, J., 1725, *Africa, Corrected from the Observations of the Royal Society at London and Paris*. Londres.
- Van Der Aa, P., 1707, *Africa: Volgens de alder-eerste Scheeps-Togten der Portugysen Ter Ontdekking Uytgesonden A.o 1419 enz.*, Leyde.

Études

- Al-Faruqi, I. R., 1989, « Figurative Representation and Drama : Their Prohibition and Transfiguration in Islamic Art », in *Proceedings of the International Symposium (Istanbul, 1984), Islamic Art : Common Principles, Forms and Themes*. Damas : Dar al-Fikr, p. 261-269.
- Ali, N., 2017, « The Royal Veil : Early Islamic Figural Art and the *Bilderverbot* Reconsidered », *Religion*, vol. 47, n° 3, p. 425-444.
- Allen, T., 1988, « Aniconism and Figural Representation in Islamic Art », in Id., *Five Essays on Islamic Art*. Sebastopol, CA : Solipsist Press, p. 17-37.
- Arbel, B., 2002, « Maps of the World for Ottoman Princes ? Further Evidence and Questions Concerning the 'Mappamondo' of Hajji Ahmed », *Imago Mundi*, vol. 54, p. 19-29.
- Asif, M. A., 2020, *The Loss of Hindustan: The Invention of India*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Beydilli, K., 1995, *Türk Bilim ve Matbaacılık Tarihinde Mühendishâne ve Kütiüphanesi (1776-1826)*. Istanbul : Eren.
- Burden, P. D., 1996-2007, *The Mapping of North America : A List of Printed Maps*. Rickmansworth : Raleigh Publications.

- Butler, D. S., 2004, *Of Bodies and Borders : Images of Africans on Early Modern Maps*, Thèse de doctorat, Cornell University.
- Casale, G., 2013, « Maps and Ottoman Historical Consciousness », in Çıpa H. E. et Fetvacı E. (dir.), *Writing History at the Ottoman Court : Editing the Past, Fashioning the Future*. Bloomington : Indiana University Press, p. 80-99.
- Dörflinger, J., 1981, « The First Austrian World Atlases: Schrämbl and Reilly », *Imago Mundi* vol. 33, p. 65-71.
- Edney, M. H., 1997, *Mapping an Empire: The Geographical Construction of British India, 1765-1843*. Chicago : University of Chicago Press.
- Goss, J., 1990, *The Mapping of North America : Three Centuries of Map-Making 1500-1860*. Secaucus: The Wellfleet Press.
- Gottschalk, P., 2013, *Religion, Science, and Empire : Classifying Hinduism and Islam in British India*, New York : Oxford University Press.
- King, G. R. D., 1985, « Islam, Iconoclasm and the Declaration of Doctrine », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, vol. 48, n° 2, p. 267-277.
- Kohlmaier, U., 2001, « Der Allgemeine Grosse Schrämblische Atlas », in Id., *Der Verlag Franz Anton Schrämbl*, Thèse de doctorat, Université de Vienne, p. 59-81.
- Le Corbellier, C., 1961, « Miss America and Her Sisters : Personifications of the Four Parts of the World in the Collection of the Late James Hazen Hyde », *Metropolitan Museum of Art Bulletin*, vol. 19, n° 8, p. 209-223.
- McGrath, E., 2000, « Humanism, Allegorical Invention, and the Personification of the Continents », in Vlieghe H., Balis A., and Van de Velde C. (dir.), *Concept, Design & Execution in Flemish Painting 1550-1700*. Turnhout : Brepols, p. 43-71.
- Milanesi, M., 2019, « Modello di tutto il mondo tracciato a perfezione : L'Asia interna nella carta a forma di cuore detta di Cagi Acmet », *Eurasiatica*, n° 12, p. 201-218.
- Norwich, O., Kolbe P., et Stone J. C., 1997, *Norwich's Maps of Africa : An Illustrated and Annotated Carto-Bibliography*. Norwich, VT, Terra Nova Press.
- Özdemir, F., 2020, « Coğrafya Alanında Hazırlanmış Resimli İlk Matbu Kitaplar ve Resimlerinin İncelenmesi », *Çukurova Üniversitesi İlahiyat Fakültesi Dergisi* vol. 20, n° 2, p. 509-534.
- Paret, R., 1960, « Textbelege zum islamischen Bilderverbot », in Fegers H. (dir.), *Das Werk des Künstlers : Studien zu Ikonographie und Formgeschichte. Hubert Schrade zum 60. Geburtstag dargebracht von Kollegen und Schülern*. Stuttgart : W. Kohlhammer, p. 36-48.
- Pedley M., 1996, « Maps, War, and Commerce : Business Correspondence with the London Map Firm of Thomas Jefferys and William Faden », *Imago Mundi* 48, p. 161-173.
- Pedley, M., 2000, *The Map Trade in the Late Eighteenth Century: Letters to the London Map Sellers Jefferys and Faden*. Oxford : Voltaire Foundation.
- Schmidt, B., 2011, « Collecting Global Icons : The Case of the Exotic Parasol », in Bleichmar D. et Mancall P. C. (dir.), *Collecting across Cultures: Material Exchanges in the Early Modern Atlantic World*. Philadelphie : University of Pennsylvania Press, p. 31-57.
- Shaw, S. J., 1965, « The Origins of Ottoman Military Reform : The Nizam-I Cedid Army of Sultan Selim III », *Journal of Modern History* vol. 37, n° 3, p. 291-306.
- Smith, E., 2014, « De-Personifying Collaert's Four Continents : European Descriptions of Continental Diversity, 1585-1625 », *European Review of History - Revue européenne d'histoire*, vol. 21, n° 6, p. 817-835.

- Taylan, I., 2022, *A History of the Ottoman Atlas : The Material Culture of Geographical Knowledge in the Ottoman Empire*, Thèse de doctorat, Université Yale.
- Tooley, R. V., 1980, *The Mapping of America*. Londres : Holland Press ; New York : R. B. Arkway.
- Ustun, K., 2013, *The New Order and Its Enemies : Opposition to Military Reform in the Ottoman Empire, 1789-1807*, Thèse de doctorat, Université Columbia.
- Van Duzer, C., 2008, « A Newly Discovered Fourth Exemplar of Francesco Rosselli's Oval Planisphere of c.1508 », *Imago Mundi*, vol. 60, n° 2, p. 195-201.
- Van Duzer, C., 2021, « Colonialism in the Cartouche : Imagery and Power in Early Modern Maps », in *Figura : Studies on the Classical Tradition* vol. 9, n° 2, p. 90-130.
- Van Duzer, C., 2023, *Frames that Speak: Cartouches on Early Modern Maps*. Leyde, Brill, à paraître.
- Weston Hall and the Sitwells : A Family Legacy*. Newbury : Dreweatts, 2021.
- Wintle, M., 2016, « Emergent Nationalism in European Maps of the Eighteenth Century », in Jensen L. (dir.), *The Roots of Nationalism: National Identity Formation in Early Modern Europe 1600-1815*. Amsterdam : Amsterdam University Press, p. 271-287.
- « World Book », *Art & Antiques* vol. 44, n° 10 (Novembre 2021), p. 16-17.
- Worms, L., 2004, « The Maturing of British Commercial Cartography : William Faden (1749-1836) and the Map Trade », *The Cartographic Journal* vol. 41, n° 1, p. 5-11.
- Yaycioglu, A., 2018, « Guarding Traditions and Laws – Disciplining Bodies and Souls : Tradition, Science, and Religion in the Age of Ottoman Reform », *Modern Asian Studies*, vol. 52, n° 5, p. 1542-1603.
- Zoss, E., 2009, « An Ottoman View of the World : The Kitab Cihannüma and Its Cartographic Contexts », in Gruber, C. (dir.), *The Islamic Manuscript Tradition : Ten Centuries of Book Arts in Indiana University Collections*. Bloomington : Indiana University Press, p. 194-219.

ICÔNES AVEC CARTES, ICÔNES EN TANT QUE CARTES : UNE GÉOGRAPHIE DE LA DÉVOTION

par Elisabeta Negrău

Académie Roumaine

Institut d'Histoire de l'Art « G. Oprescu »

Département d'art et architecture médiévaux

Calea Victoriei 196, CP 010098, sector 1, Bucarest

Roumanie

e_negrau@yahoo.com

Cet article examine des icônes grecques post-byzantines qui contiennent des représentations topographiques, des vues cartographiques et des vues à vol d'oiseau de sites géographiques identifiables, en mettant l'accent sur les icônes grecques du XVII^e au XIX^e siècle représentant les saints patrons de différentes îles : Corfou, Zante, Strophades, Hydra, Paros, Chypre, etc. Le sujet est abordé selon trois axes : la culture visuelle de l'époque, les pratiques dévotionnelles, et les identités territoriales.

Mots-clés : *icônes (art) ; vues topographiques ; influence byzantine ; influence occidentale ; Église orthodoxe ; Îles Ionniennes (Grèce).*

This paper examines post-Byzantine Greek icons that contain topographical representations, cartographic views, and bird's-eye views of identifiable geographical sites, focusing on Greek icons from the seventeenth to the nineteenth century depicting the patron saints of different islands : Corfu, Zakynthos, Strophades, Hydra, Paros, Cyprus, etc. The subject is approached according to three axes : the visual culture of the time, devotional practices, and territorial identities.

Keywords : *Icons (art) ; topographical views ; Byzantine influence ; Western influence ; Orthodox Church ; Ionian Islands (Greece).*

Dans la tradition du paysage a été considérée comme une construction visuelle collatérale, utilisée par les artistes comme un médium qui aide à étoffer le contexte narratif d'un sujet. Cependant, les paysages n'étaient guère traités comme de simples lieux à habiter physiquement. Ils étaient utilisés de manière stratégique pour communiquer une ambiance ou renforcer la perception spirituelle, l'émotion et le symbolisme dans un cadre spécifique. Ils étaient ancrés dans des significations spirituelles qui contribuaient à la compréhension du sujet. Le relief géographique et les paysages urbains ne se réduisaient pas, au Moyen Âge, à de simples décors agréables, car l'espace et les objets étaient tout autant une idée, une manifestation du logos, qu'une réalité physique. La nature faisait partie du concept cosmologique global qui mettait l'accent sur le caractère intelligible de l'Univers créé, la marque du Logos dans la matière.¹ Tout cela a conduit à une réticence, dans l'espace de tradition byzantine, à l'époque de la Renaissance, à adopter les

modes de représentation de plus en plus réalistes développés en Occident, qui introduisaient une distance entre la réalité physique et le domaine des idées. La perspective était non seulement une science optique, elle questionnait les limites de l'intelligibilité elle-même.²

Cependant, comme les artistes byzantins qui avaient fui Constantinople encerclée en 1450 vers la Crète et Venise devaient travailler pour une clientèle catholique, ils ont été invités à s'adapter à la nouvelle vogue artistique afin de répondre aux besoins d'une dévotion hybride que les catholiques pratiquaient dans les zones grecques sous domination vénitienne. Ces artistes et leurs commanditaires faisaient généralement partie, quoique sans s'y limiter, de ceux qui avaient accepté l'union des Églises lors du concile de Ferrare-Florence en 1438. Les artistes ont introduit des éléments iconographiques d'origine occidentale, expérimentant également l'intégration du natura-

1 Della Dora, 2016.

2 Damisch, 1987.

lisme et de la perspective dans le cadre visuel traditionnel des icônes. De leur côté, les Grecs orthodoxes ont commencé à s'adapter à la fois à la conception occidentale de l'image dans l'art et aux thèmes reflétant une piété catholique que les peintres d'icônes incorporaient à leurs créations. Dans le contexte de l'union des Églises, entre 1438 et 1484, les restrictions confessionnelles se sont relâchées et les Grecs de la diaspora ont commencé à apprécier ces objets d'art d'inspiration vénitienne. Les influences visuelles occidentales remontaient à l'époque des croisades, mais elles s'intensifient à la Renaissance, dans un nouveau contexte et avec de nouveaux moyens. Au XV^e siècle, dans les zones géographiques italo-grecques où les deux confessions entraient en contact, un terrain artistique commun commence à s'étendre progressivement et à inclure des pratiques de dévotion similaires, particulièrement dans la sphère privée, des thèmes d'intérêt commun et des solutions visuelles adaptables pouvant servir à façonner la fonction rituelle et spirituelle des icônes orthodoxes. L'échec de l'union des Églises n'a en aucun cas mis un terme à ce phénomène.³

Toutefois, les principaux peintres crétois actifs à Venise dans la seconde partie du XVI^e siècle, comme Georgios Klontzas et Domenikos Theotokopoulos (le futur El Greco), qui ont tenté d'embrasser la perspective, la tridimensionnalité et les vues aériennes des paysages tout en restant dans les structures traditionnelles du symbolisme de l'icône, n'ont pas été suivis immédiatement par leurs contemporains orthodoxes. C'est seulement vers le milieu du XVII^e siècle que des concessions commencent à être faites, à travers des représentations plus détaillées de sites géographiques, en particulier liés à l'histoire sainte ou abritant des reliques réputées miraculeuses. Au XVII^e siècle, l'évolution du paysage comme genre artistique autonome en Occident et le développement de la cartographie ont eu un impact visuel évident dans l'Europe du Sud-Est. La présente étude examine une catégorie d'icônes post-byzantines qui incorporent des cartes ou contiennent des représentations topographiques de sites géographiques identifiables intégrés dans les iconographies sacrées.⁴ J'aborderai un ensemble d'icônes grecques datant du XVII^e au XIX^e siècle, représentant des saints patrons de différents sites, monastères et îles : Corfou, Zante, Strophades, Hydra, Paros, Chypre, etc. Ces icônes cartographiques post-byzantines sont différentes des représentations paysagères byzantines. Leur composition est généralement divisée en deux parties, correspondant au royaume céleste régi par

les conventions iconographiques traditionnelles, et au monde terrestre qui commence à évoluer vers des représentations plus réalistes, utilisant des détails chorographiques et topographiques pour corroborer des vues cartographiques et aériennes. Non seulement l'influence artistique occidentale a porté ses fruits sur le plan stylistique, mais elle a aussi apporté un changement de vision en introduisant une division entre le monde céleste et le monde terrestre, et un changement d'échelle, en ajoutant des préoccupations chorographiques et topographiques aux préoccupations iconographiques traditionnelles.

Types d'images et études de cas

L'une des premières icônes de ce type qui ait été conservée se trouve au monastère de Savina, au Monténégro, et a récemment fait l'objet d'une étude publiée par Margarita Volgaropoulou (fig. 1).⁵ Elle montre une Vierge à l'Enfant dans une gloire au-dessus de l'île de Zante. Une inscription bilingue en latin et en grec l'identifie comme la Vierge *Skopiotissa*, une variante locale du type byzantin *Hodegetria*. Au sommet d'une colline, l'archange Michel tient un crâne et porte son épée – une image communément associée à la peste dans la tradition catholique médiévale. Au-dessus de lui, une inscription en latin et slavon témoigne du salut de Zante par la Vierge lors d'une épidémie de peste survenue en juillet 1647, alors que Girolamo Trevisan, dont les armoiries sont représentées dans le coin supérieur gauche, était gouverneur de l'île (1647-1649). Aux côtés de l'ange, le donateur, un certain Stefan Tomić de Herceg Novi, est agenouillé en prière devant la Vierge, implorant sa protection. Toute la partie inférieure de la composition présente une vue détaillée de la ville fortifiée de Zante et de ses environs. D'après son sujet, l'icône peut être datée du milieu du XVII^e siècle et, comme l'a suggéré Margarita Volgaropoulou, elle peut être attribuée à un peintre actif à Zante, associé à l'atelier des peintres crétois Elias et Leon Moskos qui avaient émigré sur l'île après la conquête ottomane de Réthymnon en 1646.⁶

Rien n'a été dit jusqu'à présent des sources d'inspiration possibles pour la composition de cette icône qui montre, selon nous, des liens avec des peintures italiennes contemporaines des miracles accomplis lors de calamités, comme les œuvres de Domenico Gargiulo, un artiste baroque napolitain qui a peint l'éruption du Vésuve en 1631 et l'épidémie

3 Rizzi, 1972 ; Chatzidakis, 1993 ; Georgopoulou-Verra, Mylona et al., 1999 ; Vassilaki, 2017.

4 Todorova, 2015.

5 Volgaropoulou, 2023, [en ligne] <https://mappingeasterneurope.princeton.edu/item/the-icon-of-our-lady-skopiotissa-savina-monastery.html>.



Figure 1 : Vierge Skopiotissa avec une vue de Zante, 61,5 x 47,4 cm, après 1647, monastère de Savina, Monténégro.
 Source : Margarita Volgaropoulou, 2023, in Mapping Eastern Europe, M. A. Rossi et A. I. Sullivan,
 [en ligne] <https://mappingeasterneurope.princeton.edu/item/the-icon-of-our-lady-skopiotissa-savina-monastery.html>.

de peste dans le port de Naples en 1656. Les deux contiennent l'intervention divine miséricordieuse de Saint Janvier, patron de Naples, flottant dans le ciel au-dessus de scènes de désastre représentées comme des vues à vol d'oiseau. Parmi les peintres d'icônes grecs, l'œuvre du Crétois Giorgios Klontzas (1535–1608), actif à Venise, fut probablement une référence pour l'auteur de l'icône de Zante. Dans son icône illustrant l'hymne marial *Toute la création se réjouit en toi*, Klontzas illustre la Jérusalem céleste sous la forme de la lagune vénitienne et l'église des apôtres selon l'image de l'église vénitienne Saint-Georges des Grecs (fig. 2). Cependant, alors que les icônes de Klontzas, les paysages de Gargiulo et d'autres peintres italiens de ce genre de sujets étaient peuplés d'un grand nombre de personnes, l'icône de Zante affiche une vue aérienne de la ville et de l'île complètement dépeuplée. L'influence occidentale est particulièrement évidente dans la façon dont l'artiste représente les reliefs à l'aide d'un dégradé chromatique et le paysage marin avec une variété de navires, éléments tirés de cartes de la fin du XVI^e siècle, ainsi que dans l'inclusion d'armoiries dans la partie supérieure. Une source visuelle hautement probable peut avoir été le recueil *Civitates Orbis Terrarum*, publié à Cologne entre 1572 et 1617. Ce grand atlas édité par Georg Braun et gravé en grande partie par Frans Hogenberg contient 546 vues à vol d'oiseau et des représentations cartographiques de villes de toute l'Europe et au-delà. Il complète le *Theatrum Orbis Terrarum* d'Abraham Ortelius (1570), la première collection systématique et exhaustive de cartes réalisée dans un style uniforme. Plusieurs vues de villes de cet atlas utilisent un type de représentation similaire à celui de l'icône de Zante (fig. 3).⁶

Le donateur de l'icône, Stefan Tomić, était selon toute probabilité un marchand qui a survécu à la peste de 1647 alors qu'il était à Zante. Il a commandité l'icône, selon l'inscription, en guise de remerciement pour avoir échappé à l'épidémie et pour se protéger « des calamités futures et dans le Jugement dernier ». Après son retour dans son pays, Tomić fait don de l'icône au monastère de Savina, près de sa ville natale de Herceg Novi. Comme le Monténégrin Stefan Tomić, les commerçants et les marins fréquentaient les grandes villes portuaires des mers Ionienne et Adriatique alors sous domination vénitienne et

rapportaient souvent des souvenirs des églises et des sanctuaires qu'ils visitaient. Ils commandaient des icônes de dévotion et des ex-voto destinés à les protéger dans leurs voyages, comme cette icône peinte à Zante. Les inscriptions en latin, grec et slavons dont elle est ornée en font l'un des témoignages les plus parlants du pluralisme ethno-confessionnel et culturel de la région.⁷

Un exemple similaire est une icône située à l'origine dans la chapelle de Saint Nicolas de la basilique Panagia Ekatonpilianani (l'église aux cent portes) sur l'île de Paros (fig. 4). Le donateur de cet ex-voto est issu de la famille Natali devenue Nadalis, riche famille de catholiques hellénisés d'origine vénitienne dont les membres sont attestés du XVI^e siècle au XVIII^e siècle dans les îles Cyclades (Sifnos et Kimolos). Des éléments stylistiques permettent de la dater du milieu du XVIII^e siècle. Dans la partie supérieure est représentée la Vierge, protectrice de l'île de Paros, tandis que dans la partie inférieure, on voit un voilier sur une mer orageuse.⁸ L'icône de Paros suit le modèle des ex-voto marins catholiques de l'époque, présents en Méditerranée, qui ont la même composition et la même fonction, celle d'invoquer l'aide des saints ou de les remercier pour leur assistance (fig. 5).⁹

On trouve plus d'exemples sur l'île de Corfou, ayant comme personnage principal saint Spyridon, saint patron de l'île et protecteur de ses habitants contre les attaques, le feu et la peste. Les icônes, datées entre la fin du XVII^e et la moitié du XIX^e siècle, conservées aujourd'hui au Musée Byzantin d'Athènes, montrent saint Spyridon en tant que protecteur de l'île et thaumaturge.¹⁰ L'une d'elles rappelle, par sa composition, l'icône Skopiotissa du Monténégro. La composition est coupée en deux, la partie supérieure montrant saint Spyridon en évêque sur le trône et la partie inférieure une vue aérienne de la ville de Corfou entourée par la mer (fig. 6). La vue à vol d'oiseau rappelle les vues de *Civitates Orbis Terrarum* ou d'autres comme celle de Matthäus Merian dans l'ouvrage *Neuwe Archontologia Cosmica*, imprimé en 1646 (fig. 7). La représentation de la ville de Corfou comme une île est fondée sur une mauvaise interprétation des vues occidentales de la ville fortifiée. Le peintre grec a eu probablement

6 Par exemple, la vue de Catane et de l'Etna en Sicile, *Civitates Orbis Terrarum*, vol. V, Cologne, 1598, [en ligne] http://historic-cities.huji.ac.il/italy/catania/maps/braun_hogenberg_V_69.html.

7 Volgaropoulou, op. cit.

8 Le donneur n'est pas représenté visuellement, comme dans l'icône de Zante, mais il est mentionné dans l'inscription de dédicace.

9 Voir Pizzigoni, 2001 ; Boulet, 1996 ; Weynrib, 2016. Je remercie Monsieur Peter Barber, responsable des collections cartographiques à la British Library, pour la discussion fructueuse et les suggestions qu'il m'a faites sur le thème des ex-voto lors de la 29^e Conférence internationale sur l'histoire de la cartographie à Bucarest (4-8 juillet 2022).

10 Hatzitryphonos, Ćurčić, 2009, cat. 31-32, p. 244-247.



Figure 2 : Giorgios Klontzas, « Toute la création se réjouit en toi », 91,8 x 64,3 cm, seconde moitié du XVI^e siècle, Institut Hellénique d'Études Byzantines et Post-Byzantines, Venise. Source : [archives numériques de l'Institut Hellénique de Venise], [en ligne] <http://eib.xanthi.ilsp.gr/gr/icons.asp>.



Figure 3 : Georg Braun et Frans Hogenberg, [Vue de Catane et de l'Etna en Sicile], *Civitates Orbis Terrarum*, vol. V, 1598.
 Source : Bibliothèque Publique de Toronto, Baldwin Collection of Canadiana, [en ligne] <https://digitalarchiveontario.ca/objects/207083/catana-urbs-siciliae-clarissima-patria-scte-agathae-virginis>.



Figure 4 : Icône ex-voto, 86 x 61 cm, milieu du XVIII^e siècle, musée de l'église de Panagia Ekatontapiliani, Paros.
Source : Dimitris Vranas, [en ligne] <https://parola-paros-freepress.gr/en/panagia-ekatontapiliani-eng>.



Figure 5 : Ex-voto maritime, 1631, musée du Sanctuaire de Notre Dame des Grâces, Żabbar, Malte. Source : Michael Buhagiar, [en ligne] <https://aleteia.org/2021/09/10/testimonies-of-graces-received-the-ex-votos-of-the-maltese-islands/>.



Figure 6 : Saint Spyridon saint patron de Corfou, 37,5 x 28,9 cm, fin du XVIII^e siècle, d'après un prototype postérieur à 1718. Œuvre du peintre G. Aspiotis, musée Byzantin et chrétien d'Athènes, collection Loverdos. Source : collections virtuelles du musée Byzantin et chrétien d'Athènes, [en ligne] <https://www.ebyzantinemuseum.gr/?i=bxm.el.exhibit&id=120>.

l'intention de fusionner la ville et l'île en une seule image symbolique. La ville est figurée avec ses deux parties, respectivement, le promontoire avec la forteresse construite par les Vénitiens sur le site de l'ancienne ville byzantine et la nouvelle ville. Le peintre a dessiné un feu visible sortant du clocher de l'église Saint-Spyridon, qui abritait les reliques du saint, et un drapeau avec le lion de Saint-Marc sur la forteresse, marquant le quartier général vénitien. Il a représenté dans l'icône les deux symboles de puissance de la ville, à savoir, les reliques miraculeuses de saint Spyridon et la forteresse qui avait repoussé avec succès plusieurs attaques ottomanes dans l'histoire.¹¹ Dans la forteresse, un homme pointe une arme à feu vers un personnage nimbé, vêtu d'habits de prêtre. La scène illustre l'histoire du miracle de saint Spyridon, survenu le 12 novembre 1718. Le gouverneur vénitien de Corfou, Andrea Pisani, veut ériger un autel catholique dans l'église orthodoxe de Saint-Spyridon, en remerciement pour l'aide du saint lors du siège de l'île par les Ottomans, repoussés le 11 août 1716. Saint Spyridon apparaît à plusieurs reprises au gouverneur vénitien, lui demandant de ne pas construire d'autel dans son église. Sur l'icône, on voit le moment où la garde du gouverneur menace la vision du saint avec une arme. Des éclairs traversent le ciel et un incendie se déclenche, consumant la maison du gouverneur vénitien. L'icône, qui date du milieu du XIX^e siècle, reproduit un prototype du XVIII^e siècle, a probablement été peint peu de temps après que le miracle est réputé avoir eu lieu. Dans tous les cas, le prototype peut être daté de la période entre 1718 et la date de la fin de la domination vénitienne sur l'île de Corfou, 1797. L'icône illustre non seulement le miracle du saint, mais relie le saint et son miracle à l'image de l'île et à la foi orthodoxe de ses habitants grecs, créant une relation qui fonctionne comme une narration identitaire.

La même intention de représenter une identité territoriale peut être trouvée dans une icône de l'apôtre Barnabé posant ses pieds sur la carte de Chypre (fig. 8). L'icône, qui se trouve aujourd'hui dans le monastère de Machairas à Chypre, a été peinte par le moine-peintre Léontios de Limassol en

1673.¹² En 1672, l'archevêque autocéphale Nicéphore de Chypre est déposé par le patriarche œcuménique Dionysios IV, au motif qu'il avait communiqué avec l'expatriarche Parthénios IV, exilé à Chypre. Nicéphore réfute les accusations, il est gracié par le patriarche œcuménique et réinstallé comme archevêque légitime de l'île. Dans l'icône, l'apôtre Barnabé, évangéliste et saint patron de Chypre, est présenté en tenue d'archevêque. Veronica Della Dora suggère que l'image fait allusion à la réinstallation de Nicéphore comme successeur légitime de l'apôtre au trône archiepiscopal autocéphale de Chypre en 1673.¹³ Le prototype de la carte présentée dans l'icône est une carte de Chypre réalisée en 1570 par Paolo Forlani, prolifique graveur véronais travaillant à Venise. La carte a été incorporée dans la *Chorografia et breve historia universale dell'isola de Cipro* du Père Étienne de Lusignan, imprimée en 1573 (fig. 9).¹⁴ À l'époque où le moine Léontios a peint l'icône, un exemplaire de la *Chorografia* d'Étienne de Lusignan était conservé à la bibliothèque de l'Archevêché de Chypre¹⁵. De plus, la carte a été bien diffusée à travers les itinéraires imprimés de Venise à Constantinople et à la Terre Sainte.¹⁶ En 1670, Chypre fut conquise par l'Empire ottoman et transformée en sandjak, sous le contrôle du Kapudan Pacha, chef de la marine ottomane et de l'Eyalet de l'Archipel. Ainsi, l'ensemble formé par la carte de l'île, le saint protecteur et les insignes de l'archevêque, dans une icône peinte trois ans après la conquête ottomane, a peut-être été façonné pour symboliser la synthèse des récits territoriaux et ecclésiastiques grecs de Chypre et présenter l'île comme étant spirituellement rattachée aux Grecs orthodoxes.¹⁷ L'icône a été conçue à l'origine pour être exposée dans l'église Saint-Georges de Nicosie, au-dessus du trône de l'archevêque.¹⁸

D'autres icônes contenant des vues d'îles impliquent saint Dionysios, archevêque de Zante. Sur un diptyque de la fin du XVIII^e siècle, saint Dionysios est représenté sur le trône tandis que la partie inférieure présente une vue aérienne de la côte d'une île des Strophades (fig. 10). Les Strophades sont un groupe de deux petites îles de la mer Ionienne, à plusieurs kilomètres au sud-est de Zante, dont la

11 Mais, dans l'icône, la zone habitée par les Grecs orthodoxes dans la ville, où se trouvaient l'église de Saint-Spyridon et ses reliques, semble clairement délimitée du siège vénitien, suggérant la séparation confessionnelle entre les mondes catholique et orthodoxe.

12 Hadjichristodoulou, 2004.

13 Della Dora, 2012, p. 93-94.

14 Hadjichristodoulou, 2004, op. cit., p. 341-343.

15 *Ibid.*, p. 343.

16 Della Dora, 2012, op. cit., p. 96.

17 Voir Huffman, 2015, p. 720-721.

18 *Ibid.*, p. 719, 721 ; Hadjichristodoulou, 2004, op. cit., p. 337.

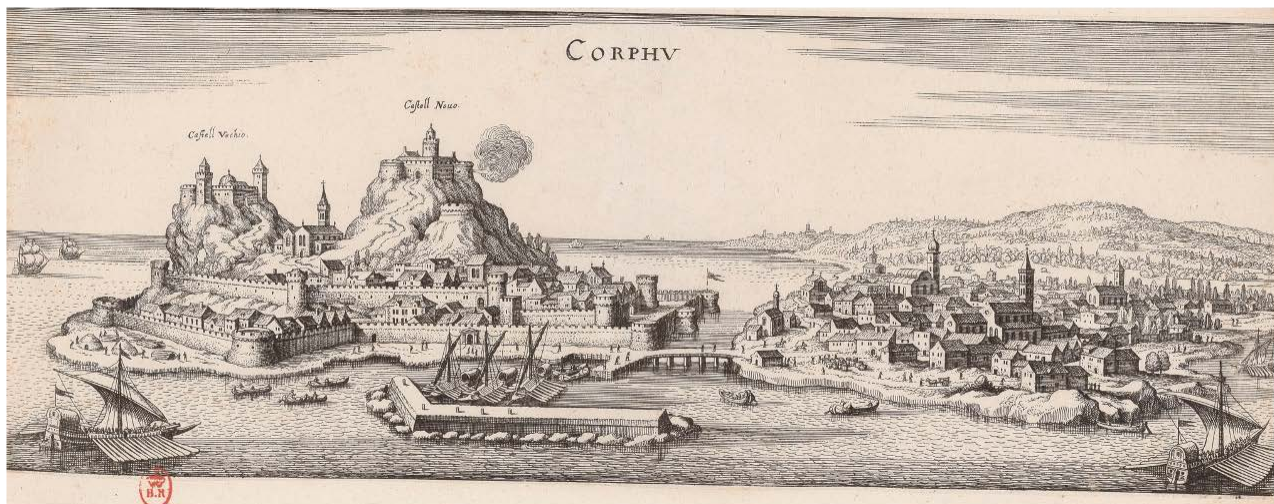


Figure 7 : Matthäus Merian, [Corfou], *Neuwe Archontologia Cosmica*, Francfort, 1638. Source : Bibliothèque nationale de France, *Cartes et plans*, GE BB-246 (XVI, 34), détail, [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53194579g>.



Figure 8 : Saint Barnabas avec la carte de Chypre, 49 x 37,5 cm, 1673, monastère de Machairas, Chypre. Source : Hadjichristodoulou, C., 2004.

plus grande est connue pour son monastère byzantin fortifié, construit vers le milieu du XIII^e siècle et abritant les reliques de saint Dionysios qui avait vécu comme moine à la fin du XVI^e siècle. Le monastère des Strophades et ses environs sont représentés sous la forme d'une vue aérienne, contenant des itinéraires, des jardins et un petit quai au premier plan. Sa source d'inspiration sont très probablement les *vedute* vénitiennes du XVII^e siècle, comme celles qu'a peintes Domenico Falce (Feltre, 1619–97) (fig. 11). Le prototype de l'icône est datable peu de temps avant 1717, lorsqu'une attaque de pirates turcs sur l'île a endommagé le monastère et tué les moines. Après cet événement, les reliques de saint Dionysios ont été déplacées des Strophades à Zante.

Une autre icône de saint Dionysios contenant une carte provient du port danubien de Brăila, en Roumanie.¹⁹ Une inscription, précisant également qu'elle a été peinte à Brăila, permet de la dater de 1869 (fig. 12). Le port de Brăila abritait une large communauté de Grecs dont beaucoup étaient des marchands. Selon toute probabilité, l'un de ces habitants, originaire de Zante, a commandité l'icône pour en faire don à l'une des églises grecques de la ville. Elle montre saint Dionysios, archevêque de Zante, assis sur un trône, tandis que, dans la partie inférieure, apparaissent l'île et le monastère des Strophades peuplé de moines. L'église byzantine fortifiée est figurée comme une église traditionnelle valaque avec deux hauts dômes. Le peintre, qui était un artiste local, avait pris probablement pour modèle une icône grecque du début du XVIII^e siècle, représentant saint Dionysios sur un trône avec l'île et son monastère. Mais, ignorant à quoi ressemblait le lieu dans la réalité, il a mélangé les aspects de l'identité territoriale grecque et roumaine en stylisant les traits visuels du monument monastique.

Conclusions

Ce type d'icônes contenant des vues de sites ou des cartes doit être compris, à notre avis, selon trois axes qui, tous, concourent à son développement : la culture visuelle de l'époque, les pratiques religieuses et l'identité territoriale.

La culture visuelle a connu au XVII^e siècle un développement du paysage peint en tant que genre autonome dans l'art de l'Europe centrale et occidentale. Les explorations géographiques et le développement de la cartographie ont rendu les cartes imprimées de

plus en plus disponibles, jusqu'à devenir des objets vendables traités comme des artefacts à la mode dans les maisons bourgeoises. Les tableaux du peintre hollandais Jan Vermeer illustrent de tels intérieurs décorés de cartes, tandis que le paysage devient un genre de plus en plus présent dans les préoccupations des peintres. À partir du milieu du XVII^e siècle, les paysages urbains de type *veduta* développés par les artistes italiens et les gravures occidentales de cartes et vues aériennes de villes ont façonné la vision des peintres dans les territoires dominés par les Vénitiens en Europe du Sud-Est. Cette mode rencontre des échos favorables à Istanbul et dans les territoires ottomans des Balkans. Des vues de villes comme Constantinople, Elbasan ou Kastoria sont présentes dans des gravures et des décorations de peinture, dans des habitations urbaines ou des mosquées ottomanes (Et'hem Bey Mosquée, Tirana). C'est dans le palais de Topkapı qu'on trouve, dès le XVII^e siècle les premiers tableaux décoratifs avec des vues de villes ornant l'intérieur de bâtiments ottomans. Ils se propagent ensuite dans les riches maisons d'Istanbul et dans les provinces.²⁰

D'une part, des cartes et des vues aériennes de villes ont été incluses dans des atlas et des livres. Certaines de ces estampes ont été utilisées par des marins et des marchands, mais d'autres, intégrées aux itinéraires et guides de pèlerinage imprimés, ont été destinées à un public religieux. Les cartes entrent ainsi dans la culture visuelle des hommes d'église et des peintres grecs d'icônes en Europe du Sud-Est. Cela nous amène au deuxième axe, les pratiques de dévotion. Les territoires d'Europe du Sud-Est les plus susceptibles d'être exposés aux pratiques occidentales étaient les îles grecques sous domination vénitienne. Leurs habitants étaient très engagés dans des activités économiques urbaines comme le commerce, ainsi que dans la navigation au long cours. Les commerçants et les marins des principales villes portuaires des mers Ionienne et Adriatique commanditaient des icônes et des ex-voto destinés à les protéger lors de leurs voyages en mer, afin d'en faire don à des églises. Leur rôle était d'invoquer l'aide des saints patrons locaux contre les tempêtes en mer, les attaques, les incendies ou la peste, ou de les remercier pour leur protection. La plupart de ces icônes reprennent plus ou moins la composition des ex-voto catholiques de la même époque, répandus dans l'aire méditerranéenne, mais d'autres sont des constructions visuelles originales, contenant des vues topographiques des îles et des images de leur saint patron.

19 Elle m'a été révélée par ma collègue Dr. Cristina Cojocaru, chercheuse à l'Institut d'Histoire de l'Art « G. Oprescu » de Bucarest, que je remercie. La photo de l'icône a été mise à ma disposition par Mme Cojocaru.

20 Bertram, 2008, p. 43.



Figure 9 : Paolo Forlani, [Île de Chypre], Venise, c. 1560. Source : Munich, Bayerische Staatsbibliothek, [en ligne] <https://www.digitale-sammlungen.de/en/view/bsb00092120?page=1>.



Figure 10 : Diptyque avec saint Dionysios de Zante et une vue de monastère des Strophades, 27 x 42,3 x 2,5 cm, fin du XVIII^e siècle, d'après un prototype antérieur à 1717. Collection d'art religieux de la Métropole de Zante et Strofadon, musée du Monastère des Strofades et Agios Dionysios, ville de Zante. Source : Grèce – Patrimoine culturel ecclésiastique, programme « Justinien », [en ligne] <https://justinian.apostoliki-diakonia.gr/ItemDetails.php?ItemID=58&lang=EN>.



Figure 11 : Domenico Falce, *Vue de la ville de Feltre, Vénétie, détail, seconde moitié du XVII^e siècle, Museo Civico, Feltre.*
Source : [en ligne] <https://www.visitfeltre.info/primo-piano-museo-civico/>



Figure 12 : Dionysios de Zante, icône roumaine, Brăila, 1869, musée de l'Histoire chrétienne, de la Culture et de la Spiritualité du Bas-Danube, Galați, Roumanie. Source : photographie de Cristina Cojocaru.

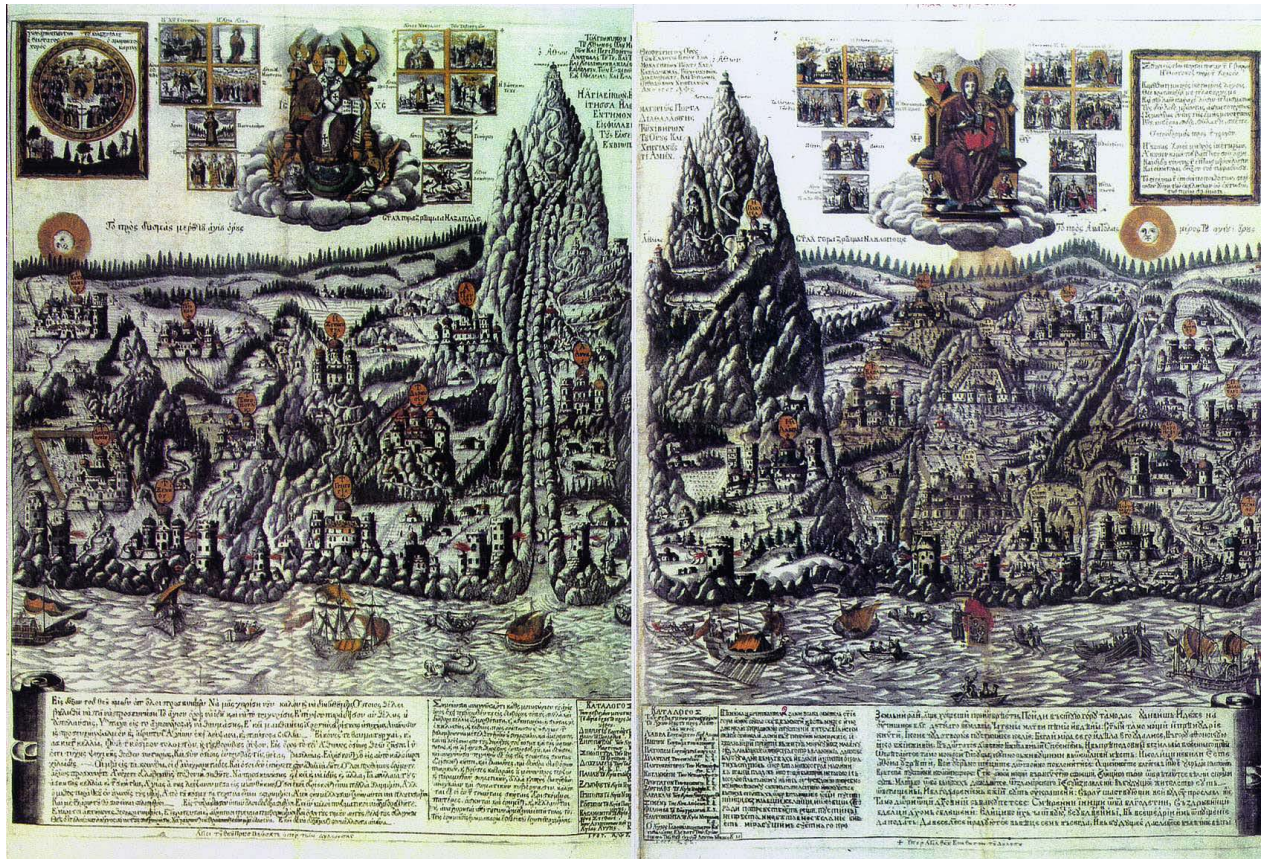


Figure 13 : Vue de Mont Athos, imprimée à Venise, 1713.

Source : Orthodox Journal, Markos Kampanis, « The Printmaking Tradition on Mount Athos », fig. 3, [en ligne] <https://orthodoxartsjournal.org/the-printmaking-tradition-on-mount-athos/>

D'autre part, le phénomène de pèlerinage s'est développé dans les Balkans à partir du XVII^e siècle, en particulier à Jérusalem, comme une contrepartie de la *hacılık* ottomane, mais aussi au Sinaï, au Mont Athos et aux Météores. Les vues de ces lieux sacrés, gravées sur bois ou sur métal et imprimées sur papier, dont les meilleurs exemples sont imprimés à Venise ou à Vienne, sont devenues une mode qui a duré jusqu'au milieu du XIX^e siècle (fig. 13). Elles respectent la structure des icônes grecques avec vues aériennes, qui sont divisées en deux parties : une partie inférieure contenant une vue à vol d'oiseau d'un monastère et de ses environs, et une partie supérieure dans laquelle apparaît une composition religieuse en lien avec le saint patron du monastère ou du site.²¹ Ces icônes de papier commencent à être imprimées également sur le Mont Athos et vendues aux pèlerins qui les emportent ensuite dans leur pays d'origine en guise de souvenirs, de sorte que leurs modèles se répandent jusqu'en Russie et en Ukraine²².

Enfin, les représentations topographiques devenues partie intégrante des hagiographies et de l'iconographie sacrée ont également contribué à maintenir vivante l'idée d'identité territoriale, voire à donner à l'image sacrée une coloration territoriale et ethnique. Un exemple de cette tendance est l'icône de saint Constantin d'Hydra, martyrisé par les Ottomans en l'an 1800 (fig. 14). Les Hydriotes dominent le commerce méditerranéen au début des années 1800, devenant à cette époque la puissance maritime prééminente parmi les îles grecques et jouant ainsi un rôle clé dans la guerre d'indépendance de 1821. Ces icônes représentent saint Constantin d'Hydra en même temps comme le saint patron de l'île et une figure protectrice de l'indépendance grecque.

Une autre icône avec des saints (fig. 15), parmi lesquels des saints roumains, a été peinte au Mont Athos par Gennadios, un moine roumain, en 1859.

L'icône suit le schéma théâtral des cartes de la Renaissance, comme les cartes à figures des atlas de Mercator ou de Hondius encadrées de médaillons montrant des personnages en costumes locaux. L'image, qui reprend le motif des icônes de papier post-byzantines représentant le Mont Athos, a été peinte pour l'ermitage roumain de Prodromou, qui était à l'époque une fondation récente et ne pouvait se revendiquer de saints anciens ou d'une ascendance byzantine, comme les autres monastères athonites. Les saints ont donc été importés de Roumanie et mis en dialogue avec les saints athonites, leurs traditions et leurs miracles. L'inscription au bas de l'icône dit : « J'ai peint à côté du Mont Athos, pas avec beaucoup de mots, des perles divines qui ont fleuri dans le petit pays de la Moldo-Valachie. ».²³ À cette époque, le lieu saint était confronté à la lutte entre les nationalismes naissants. Avec l'émergence de l'idée nationale roumaine, le patronage des monastères orthodoxes grecs est remplacé par la nécessité d'établir physiquement une fondation orthodoxe roumaine au Mont Athos, et l'icône reflète cette idée.²⁴

Les icônes avec des cartes et des paysages topographiques furent un phénomène caractéristique de la période comprise entre le XVII^e et le XIX^e siècle, au cours de laquelle la culture visuelle était saturée de vues urbaines gravées, de cartes et de paysages peints, qui ont façonné la vision des artistes. En outre, les XVIII^e et XIX^e siècles ont vu se construire les identités territoriales en Europe du Sud-Est. Il en a résulté une valorisation des saints locaux dans les pratiques iconographiques de l'époque.²⁵ Ainsi, les icônes avec des représentations géographiques sont devenues, aux yeux des habitants, une déclaration à la fois de leur identité territoriale et de leur foi orthodoxe, à l'aube de la cristallisation du concept de nation.

Traduit de l'anglais par Cristina Ion

21 Papastratos, 1990. Voir aussi Della Dora, 2011. Pour les Lieux Saints, voir Rubin, 2004 ; 2013 ; Arad, 2018.

22 Ils ont inspiré aux XVIII^e et XIX^e siècles des icônes telles que celles de la lauréate de Petchersk à Kiev et d'autres monastères (Rila en Bulgarie, le monastère Varlaam sur le lac Ladoga en Russie, et Kamianets en Ukraine). Des icônes de saint Gerasimos de Céphalonie avec vues de son monastère sur l'île de Céphalonie ont été peintes à la mode des icônes russes de l'époque, représentant des saints monastiques russes et leurs monastères.

23 La traduction provient de Pazaras, 1997, p. 198.

24 Della Dora, 2012, op. cit., p. 104–105.

25 De telles icônes avec des cartes et des paysages topographiques fonctionnent aujourd'hui comme des traditions parallèles, leur iconographie étant parfois utilisée spécifiquement pour illustrer l'ethos de saints post-byzantins locaux.

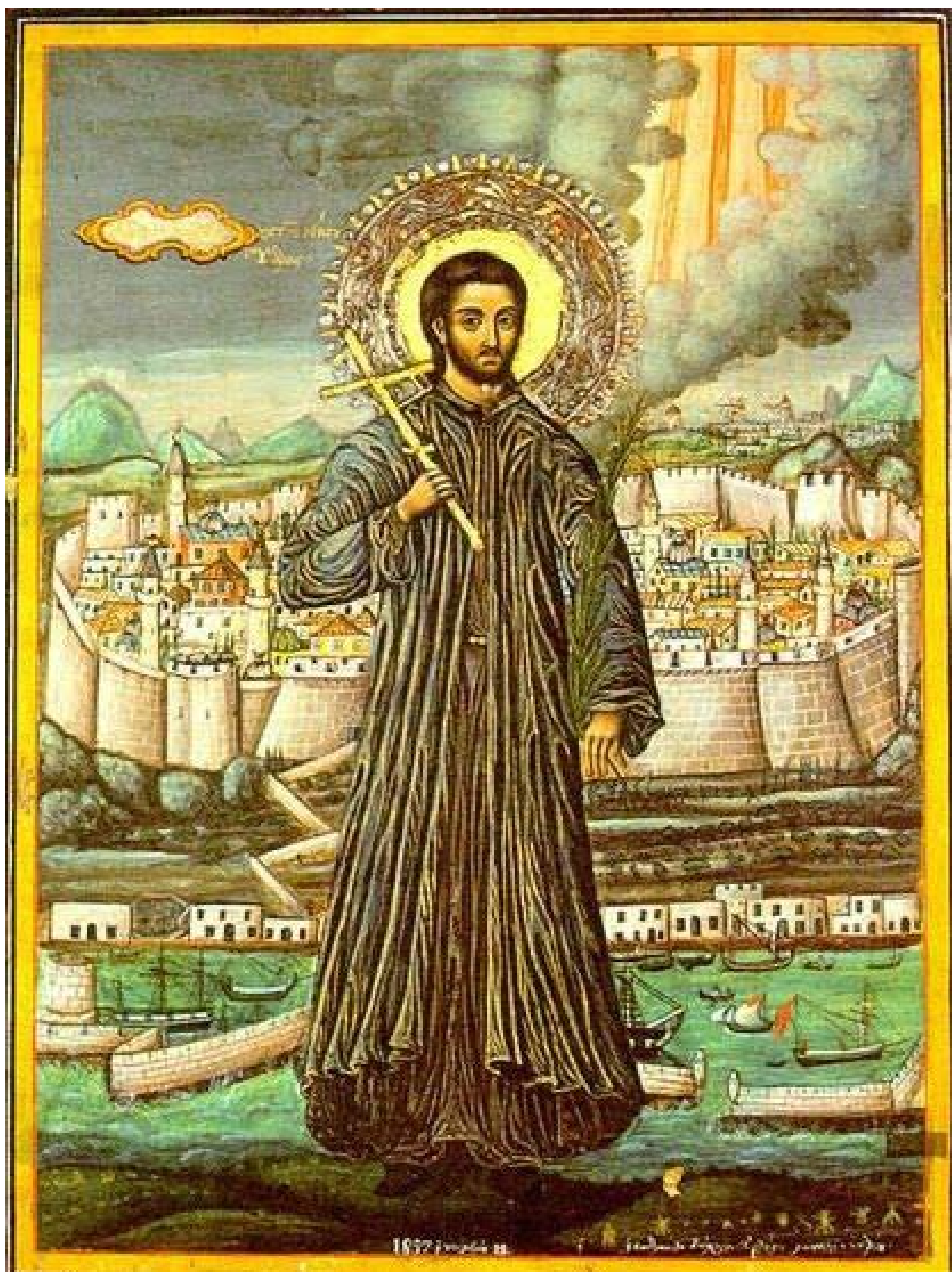


Figure 14 : Saint Constantin d'Hydra, XIX^e siècle, icône de papier.
Source : Todorova, R., 2015.



Figure 15 : Gennadios, *Vue de Mont Athos avec des saints athonites et roumains*, 1859, ermitage de Prodrumou, Mont Athos.

Source : [en ligne] https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Saints_of_Mount_Athos_Icon_in_Romanian_Skete_Genadiy_Monah_1859.jpg.

Bibliographie

Arad, P., 2018, « Landscape and Iconicity : Proskynetaria of the Holy Land from the Ottoman Period », *The Art Bulletin*, vol. 100, n° 4, p. 62-80.

Bertram, C., 2008, *Imagining the Turkish House. Collective Visions of Home*. Austin : Presses de l'Université du Texas.

Boulet, F. et C., 1996, *Ex-voto marins*. Rennes : Éditions Ouest-France.

Chatzidakis, N., 1993, *Venetiae quasi alterum Byzantium : From Candia to Venice. Greek Icons in Italy 15th–16th Centuries*. Venise : Musée Correr.

Damisch, H., 1987, *L'origine de la perspective*. Paris : Flammarion.

Della Dora, V., 2016, *Landscape, Nature, and the Sacred in Byzantium*. Cambridge-Massachusetts : Cambridge University Press.

Della Dora, V., 2012, « Windows on Heaven (and Earth) : The Poetics and Politics of Post-Byzantine “Cartographic Icons” », *Journal of Medieval Religious Cultures*, 38 (1), p. 84-112.

Della Dora, V., 2011, « Turning holy mountains into ladders to heaven. Overlapping topographies and poetics of space in post-Byzantine sacred engravings of Sinai and Mount Athos », in S. Gerstel et R. Nelson (dir.), *Approaching the Holy Mountain : Art and Liturgy at St. Catherine's Monastery in the Sinai*. Turnhout : Brepols, p. 505-535.

Georgopoulou-Verra, M., Mylona, Z. et al., 1999, *Holy Passion, Sacred Images : The Interaction of Byzantine and Western Art in Icon Painting*. Athènes : Archaeological Receipts Fund Direction of Publications.

Hadjichristodoulou, C., 2004, « A Map of Cyprus in a Post-Byzantine Cypriot Icon », in Tolia G., Loupis D. (dir.), *Eastern Mediterranean Cartographies*. Athènes : Institut de Recherches néohelléniques, p. 337-346.

Hadjitryphonos, E., Ćurčić, S. (dir.), 2009, *Η Αρχιτεκτονική ως Εικόνα. Πρόσληψη και αναπαράσταση της αρχιτεκτονικής στη βυζαντινή τέχνη*, catalogue d'exposition. Thessalonique : musée de la Culture byzantine.

Huffman, J. P., 2015, « The Donation of Zeno: St. Barnabas and the Modern History of the Cypriot Archbishop's Regalia Privileges », *Church History*, vol. 84, n° 4, p. 720-721.

Papastratos, D., 1990, *Paper Icons. Greek Orthodox Religious Engravings (1665-1899)*, 2 vols. Athènes/Recklinghausen: A. Bongers.

Pazaras, T., 1997, « General View of Mount Athos, the Foundations, Apostles, Archangels, Monks, and Saints », in Karakatsanis A. (dir.), *Treasures of Mount Athos*. Thessalonique : Ministère de la Culture.

Pizzigoni, G., 2001, *Ex-Voto : Dipinti di fede: mostra di tavolette votive dal XV al XIX secolo*. Milan : Tipografie Davide Meazza.

Rizzi, A., 1972, « Le icone bizantine e postbizantine delle chiese veneziane », *Θησαυρίσματα*, 9, p. 250-291.

Rubin, R., 2004, « Iconography as Cartography : Two Cartographic Icons of the Holy City and its Environments », in Tolia G., Loupis D. (dir.), *Eastern Mediterranean Cartographies*. Athènes : Institut de recherches néohelléniques, p. 347-378.

Rubin, R., 2013, « Greek-Orthodox Maps of Jerusalem from the 18th and 19th Centuries », *e-Perimetron*, vol. 8, n° 3, p. 106-132.

Todorova, R., 2015, « Icons as Maps: Cartographic icons in Orthodox art », *Eikón/Imago*, 7, n° 1, p. 13-30.

Vassilaki, M., 2017, « Looking at Icons and Contracts for their Commission in 15th-Century Venetian Crete », in Coulie B., Dujardin P. (dir.), *Paths to Europe. From Byzantium to the Low Countries*. Milan : Silvana Editorial & BOZAR, p. 100-115.

Volgaropoulou, M., 2023, « The Icon of Our Lady Skopiotissa, Savina Monastery, Montenegro », *Mapping Eastern Europe*, Eds Rossi M. A. et Sullivan A. I., [en ligne] <https://mappingeasterneurope.princeton.edu/item/the-icon-of-our-lady-skopiotissa-savina-monastery.html>.

Weyinrib, I. (dir.), 2016, *Ex Voto : Voting Giving Across Cultures*. New York, Bard Graduate Center.

CARTOGRAPHIES RACIALES : VERS UN RACISME MIS EN ESPACE

par Zef Segal

The Open University of Israel
Department of History, Philosophy and Judaic Studies
1 University Road
P.O.B. 808 Ra'anana 4353701
Israël
zefse@openu.ac.il

Cet article explore la manière dont les catégories raciales ont été inventées, manipulées et figurées par le biais de la cartographie au cours du XIX^e siècle. S'appuyant sur la collection d'atlas européens et américains du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle de la Bibliothèque du Congrès, il examine l'histoire de la cartographie raciale. Il repère les changements dans les couleurs, les frontières et les régions afin de saisir les relations entre les contraintes de la cartographie, les théories raciales pseudo-scientifiques et les contextes politiques du moment. Les cartes qui en résultent sont plus que des reproductions visuelles des idéologies raciales ; elles transforment les théories raciales en taxinomies spatiales cohérentes, qui sont ensuite partagées et popularisées.

Mots clés : Cartographie raciale ; cartographie thématique ; colonialisme ; dix-neuvième siècle ; atlas.

This paper explores the ways in which racial categories were invented, manipulated and represented through the medium of cartography during the nineteenth century. Drawing on the collection of nineteenth and early twentieth century European and American atlases in the Library of Congress, this paper examines the history of racial mapping. It traces the changes in colors, boundaries, and regions in order to analyze the interrelations between the constraints of mapping, pseudo-scientific racial theories, and contemporary political contexts. The resulting maps were more than visual reproductions of racial ideologies; they reshaped racial theories into coherent spatial taxonomies, which were then distributed and popularized.

Keywords : Racial cartography ; thematic mapping ; colonialism ; nineteenth century ; atlases.

La cartographie, l'art et la science de la réalisation de cartes, est utilisée depuis toujours comme un outil pour modeler la perception collective. Les cartes peuvent être des instruments puissants capables de façonner la manière dont on voit le monde, autant sur le plan de la géographie physique que sur celui du paysage social et politique. L'un des principaux effets de la cartographie sur la perception collective est le renforcement des biais et stéréotypes existants.¹ Elle a joué un rôle important en particulier dans l'élaboration et l'illustration des notions de race et de relations raciales.

Heather Winlow distingue trois types de cartographies de la race et de l'ethnicité : la cartographie ethnique, qui met l'accent sur les traits culturels ; la cartographie anthropométrique, qui se concentre sur une seule caractéristique raciale ; et la cartographie

raciale, qui « s'applique aux représentations où l'auteur tente de prouver l'existence de plusieurs races distinctes, chacune combinant un certain nombre de traits physiques ».² Dans cet article, je me concentrerai sur cette dernière, dont la longue histoire remonte pour le moins aux récits de voyage classiques de l'époque gréco-romaine. Malheureusement, nous ne disposons pas encore d'une histoire exhaustive de la cartographie raciale et de son rôle dans la définition des identités raciales.³

Si la cartographie en général a pu être abordée du point de vue de l'effacement de la carte des groupes ethniques non dominants, la cartographie raciale fait le contraire. Elle est conçue pour créer et réaffirmer l'existence de l'autre sur la carte. Un des premiers exemples de cartographie des différences raciales est la mappemonde médiévale qui représente des

1 Harley, 1988 ; Harley, 1992.

2 Winlow, 2009, p. 400.

3 Voir Winlow, 2001 ; Winlow, 2006 ; Livingstone, 2010 ; Crampton, 2015.

« races monstrueuses » dans les régions inexplorées du monde connu.⁴ L'idée d'altérité raciale est ensuite renforcée par la représentation de races « sauvages » dans les *marginalia* des cartes de la Renaissance, une tradition qui s'est poursuivie avec les cartes coloniales du XIX^e siècle.⁵

Cependant, les cartes du monde du XIX^e siècle réinventent la cartographie raciale en manifestant les différences raciales par des délimitations géographiques plutôt que par des personnifications abstraites des différentes races. Les frontières arbitraires qui définissent des groupes raciaux délimités dans l'espace remplacent les images de monstres, de sauvages et d'humains. Selon Denis Wood, les cartes modernes sont ainsi « naturalisées », de sorte que le signifiant (l'élément du discours de la carte) et le signifié (l'élément représenté) sont souvent confondus.⁶ La représentation visuelle des frontières raciales sous forme de signifiants cartographiques contribue par conséquent à naturaliser les processus de géo-racialisation et de ségrégation raciale. En s'appuyant sur la collection d'atlas européens et américains du XIX^e et du début du XX^e siècle de la Bibliothèque du Congrès, cet article étudie la manière dont les cartes raciales utilisent les codes cartographiques pour renforcer la relation entre race et espace et légitimer les théories raciales et les entreprises coloniales.

Sur la classification des races

Avant de se pencher sur l'histoire de la cartographie, il est nécessaire de décrire quelques-unes des manières dont l'idée de race s'est construite. Avant 1800, le mot « race » est utilisé pour désigner de manière imprécise l'ascendance ethnique, mais au cours de la première moitié du XIX^e siècle, le mot « prend un sens supplémentaire qui semble, à l'origine, plus précis et plus scientifique ».⁷ La classification raciale est une tentative de regrouper et de classer un nombre fini de « types » humains fondamentaux selon l'apparence physique et les coutumes culturelles. Cependant, les causes des distinctions raciales sont habituellement désignées comme étant géographiques plutôt que biologiques. Par conséquent, les catégories raciales sont souvent définies en fonction du lieu.

L'un des premiers exemples de théorie raciale élaborée de manière scientifique est le *Systema Naturae*, un ouvrage de 11 pages publié en 1735 par un étudiant en médecine suédois, Carl von Linné. Dans la taxinomie complète du monde naturel selon Linné, « l'homme » est placé dans la classe des animaux à quatre pattes (*Quadrupedia*) et, au sein de cette classe, dans l'ordre des animaux « à forme humaine » (*Anthropomorpha*), aux côtés des singes (*Simia*) et des paresseux (*Bradypus*). Linné divise ensuite l'humanité en quatre groupes distincts : les Européens blancs, les Américains rouges, les Asiatiques jaunes et les Africains noirs.⁸ Il juxtapose le lieu et la couleur dans sa classification sans autre explication. Dans les éditions ultérieures, il ajoute des attributs culturels, physiques et mentaux. L'utilisation de la couleur a pour but d'établir un lien entre la géographie, la représentation visuelle et les valeurs associées à ces couleurs.⁹ Le schéma de Linné est problématique sur le plan géographique, car un certain nombre de formes humaines, comme les nains des Alpes et les Canadiens plagiocéphales, ne correspondent à aucune géographie distincte.¹⁰ Entre la dixième édition du *Systema Naturae* (1758) et les années 1960, l'anthropologie physique a suivi Linné dans sa recherche de races isolées et distinctes présentant des caractéristiques parallèles et reconnaissables.¹¹

Johann Friedrich Blumenbach élabore une taxinomie raciale plus complexe. À la différence de Linné dont il trouve la classification grossière et confuse – car il choisit de définir les races sans s'interroger sur les causes de la diversité humaine –, il fonde sa classification sur la forme des crânes et la configuration des visages. Dans son ouvrage *De generis humani varietate nativa* [De la variété naturelle du genre humain] (1775), il définit quatre subdivisions : la première est celle de l'Europe, la deuxième se situe en Asie au-delà du Gange et en Australie, la troisième en Afrique et la quatrième en Amérique. Dans la deuxième édition de son ouvrage (1781), il propose cinq variétés en divisant la quatrième en Amérindiens et Malais, cette dernière couvrant le nouveau monde du Pacifique sud. Blumenbach remet en cause la taxinomie raciale de Linné en franchissant les limites des continents. Il remet notamment en question la primauté accordée à l'euroanéité de la

4 Friedman, 1981 ; Woodward, 1987.

5 Harley, 1988 ; Harley, 1992.

6 Wood, 1993.

7 Biddis, 1979, p. 11.

8 Müller-Wille, 2014.

9 Jablonski, 2012, p. 125.

10 Crampton, 2009.

11 Marks, 1995, p. 50.

race blanche, en incluant, dans sa définition de la race caucasienne, de grandes parties de l'Asie et de l'Afrique.

Les XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles sont le théâtre d'immenses débats sur la question de savoir quel est le système de classification correct, mais aucun ne peut faire consensus : de Georges Cuvier, qui affirme qu'il existe trois races humaines, à Edmund Burke, qui parle de 63 races différentes, on passe pratiquement tous les chiffres intermédiaires. Cependant, l'idée de territoires racialisés, occupés par des races uniques, est contestée très tôt. Cette objection est liée à l'opposition au polygénisme – théorie selon laquelle l'espèce humaine descend de plusieurs groupes distincts plutôt que d'un seul ancêtre commun. Cette théorie est remplacée par l'idée que les races sont issues de migrations (fig. 1). De 1800 à 1950 environ, la plupart des évolutionnistes – ainsi que des biologistes, des philologues et d'autres scientifiques – s'accordent à dire que l'espèce humaine est née en Asie – en Asie centrale, ou dans le Caucase, pour être exact. Selon ces théoriciens, l'humanité a perdu son « origine » caucasienne en raison du climat ou de la dégénérescence. Dans les années 1840, l'expression « race caucasienne », qui met l'accent sur la centralité de la race blanche, devient populaire.¹²

Les premières cartes raciales

Bien que le concept de races distinctes et isolées soit tombé en désuétude au milieu du XIX^e siècle, la plupart des cartes adoptent une représentation spécifique pour illustrer la géographie raciale. La *mappa mundi* d'Isidore de Séville, datant du VII^e siècle, est un exemple très ancien de ce type de représentation (fig. 2). Isidore de Séville divise sa carte en TO en trois parties, conformément à la tradition biblique selon laquelle les trois fils de Noé (Sem, Cham et Japhet) ont peuplé la terre.¹³ Par conséquent, le monde d'Isidore de Séville est habité par trois grands groupes de peuples : les Asiatiques, les Européens et les Africains. Des représentations similaires de la terre sont reproduites dans des *mappae mundi* médiévales ultérieures. Cependant, ces cartes reflètent l'histoire biblique plutôt qu'une représentation exacte de la population mondiale.

Au XIX^e siècle, le concept d'« altérité » clairement définie s'étend progressivement de l'« autre » local à l'« autre » désigné à l'échelle du continent, c'est-à-dire à l'idée de races géographiques.¹⁴ La popularité crois-

sante des théories raciales est renforcée par des figures représentant les races humaines sur les couvertures des atlas, dans les cartouches ou sur les bordures décoratives des cartes.¹⁵ Le nombre de figures varie en fonction de la théorie raciale illustrée mais, contrairement aux illustrations traditionnelles de sauvages et de monstres, il s'agit de références claires au racialisme scientifique.

En outre, la préoccupation générale pour les caractéristiques humaines, densité de population, migrations, longévité, langue et religion, concomitante du développement de la cartographie thématique, entraîne, au milieu du XIX^e siècle, l'apparition de la cartographie raciale. La cartographie thématique est un type de cartographie déployant des informations liées à un thème ou à un sujet. Elle implique la représentation visuelle de modèles spatiaux, la distribution dans l'espace d'un aspect particulier tel que l'utilisation des terres, les données climatiques ou les phénomènes sociaux. Bien que les premières cartes thématiques remontent à la fin du XVII^e siècle, on fixe généralement l'apparition de ce genre cartographique au début du XIX^e siècle, grâce à l'association d'une technique d'impression novatrice (et bon marché), de l'introduction des procédures statistiques en tant que méthodes d'agrégation, de l'amélioration de la précision cartographique et d'un public croissant de consommateurs, qui en sont les éléments déclencheurs. Les cartes thématiques, fondées sur le principe que tout phénomène peut et doit être représenté cartographiquement afin d'être perçu dans sa totalité, incarnent le positivisme scientifique du XIX^e siècle.

Les premières cartes raciales apparaissent dans des atlas thématiques dédiés aux sciences naturelles. Elles sont ainsi placées parmi des cartes représentant les régimes pluviométriques, les données climatiques et la répartition des espèces animales. Comme pour Linné, la classification des races fait partie du monde naturel. Cependant, contrairement à la cartographie de la faune, qui utilisait des couleurs et des lignes croisées pour montrer la multiplicité et la coexistence de plusieurs espèces et sous-espèces zoologiques, les cartes raciales reflètent des territoires isolés et habités par des races distinctes (fig. 3). La cartographie des races est beaucoup plus proche de la cartographie des frontières politiques que de la cartographie des phénomènes naturels. Elle rejette les géographies « irrationnelles » et « artificielles » qui dispersent et mélangent les races à travers le monde. Les variations

12 Baum, 2006, p. 113.

13 Wallis et Robinson, 1987.

14 Marks, 1995 ; Marks, 2006.

15 Bradford, 1835 ; Leeder, 1862 ; Corbetta, 1853 ; Yaggi, 1893.

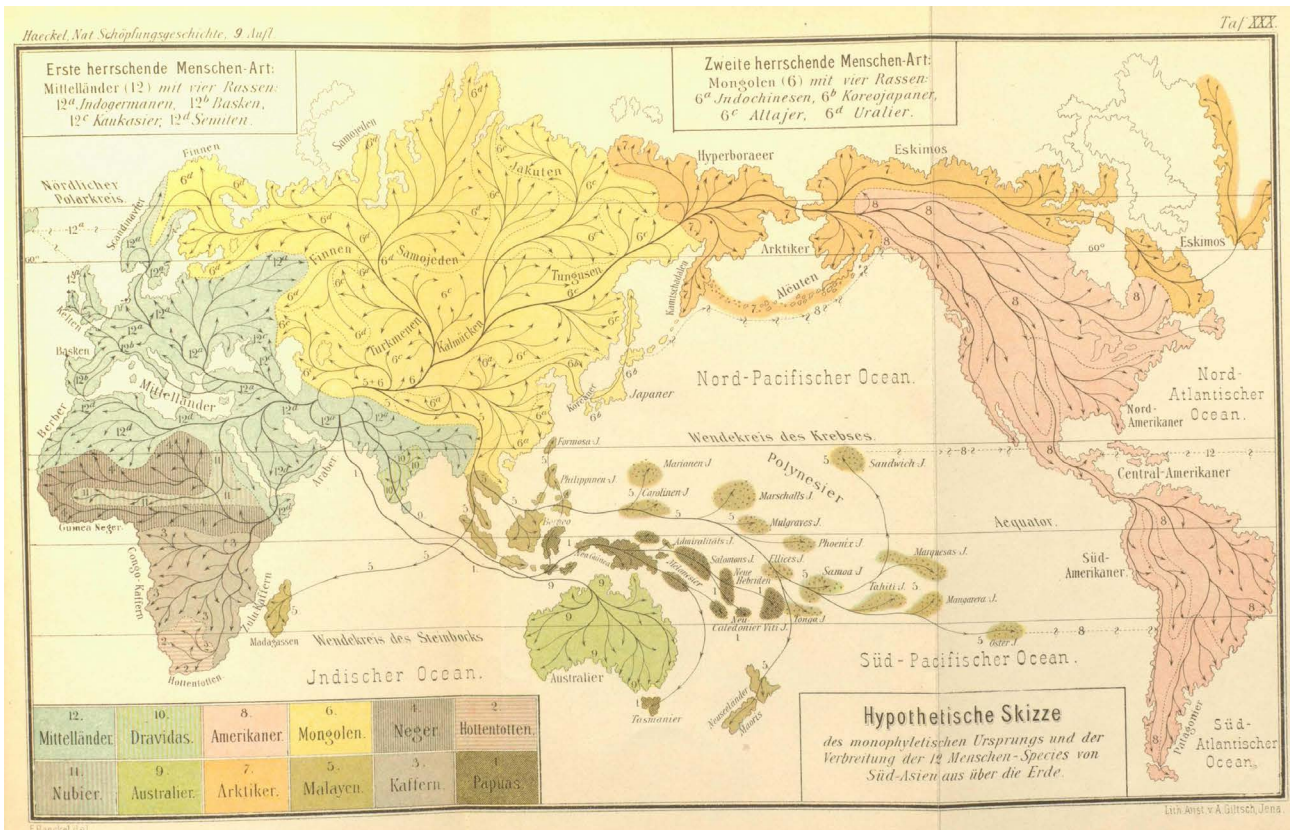


Figure 1 : Carte montrant le développement de douze races humaines après la migration en provenance d'Asie centrale. Ernst Haeckel, *Natürliche Schöpfungsgeschichte*, 1898. Source : Bibliothèque du Congrès, cote QH366 .H2 1898.



Figure 2 : Carte en TO d'Isidore de Séville (VII^e siècle), gravée dans l'édition des *Étymologies* publiée en 1472 à Augsbourg par Günther Zainer, livre XIV. Source : ETH-Bibliothek Zürich, Rar 3044, e-rara (portail pour les imprimés numérisés des bibliothèques suisses), [en ligne] <https://www.e-rara.ch/zut/wihibe/content/zoom/2485942>.

individuelles sont ignorées au profit de grands regroupements.

Les cartes raciales du XIX^e siècle sont généralement des cartes choroplèthes, qui traitent l'espace comme un ensemble d'unités délimitées par des frontières distinctes sur lesquelles un droit de propriété est appliqué.¹⁶ En règle générale, les cartes choroplèthes étendent un attribut moyen à l'ensemble de l'espace sur des régions préétablies.¹⁷ Toutefois, les cartes raciales n'ont pas de régions préétablies puisqu'elles sont censées décrire simultanément la distribution sur toute la surface du globe et sa régionalisation. Par conséquent, ces cartes inventent les territoires qu'elles décrivent.

La nature spécifique des cartes raciales est renforcée par un code couleur accepté qui distingue les races. À partir des années 1850, on représente généralement la race caucasienne par la couleur rose, la race mongole en jaune, les Africains et les Malais en bleu, gris, brun ou noir, et la race américaine par la couleur rouge (fig. 4).¹⁸ Le choix des couleurs reflète l'adoption croissante d'un système chromatique proprement racial, composé de quatre couleurs (blanc, noir, jaune et rouge) qui est renforcé par les cartes.¹⁹ Bien que chaque carte utilise un ensemble différent de catégories raciales, celles-ci sont généralement regroupées sous un même ton à l'intérieur de ce système chromatique, ce qui permet de maintenir une certaine uniformité dans la hiérarchie raciale. L'anthropologie physique, cependant, évolue dans la direction opposée. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la mesure exacte des traits raciaux, tels que la capacité crânienne, l'angle facial et l'indice céphalique, devient dominante.²⁰ Même la couleur de la peau devient un indice quantitatif plutôt qu'une évaluation qualitative.²¹

Les images sur les cartes renforcent les stéréotypes raciaux. Par exemple, la carte des races humaines publiée en 1848 dans le *Physikalischer Atlas* de Berghaus est entourée de 27 figures humaines représentant différentes sous-catégories des six races humaines : la blanche, la jaune, la marron, la marron foncé, la noire et la rouge (fig. 5). Les vêtements illustrent, dans chaque image, leur niveau de civilisation. Alors que

les cinq figures caucasiennes sont entièrement vêtues, sept des neuf figures d'Africains (noirs) et de Papous (marron foncé) sont nues. Les images reflètent les préjugés culturels et intellectuels des cartographes qui sont ensuite injectés dans les démarcations spatiales et les désignations chromatiques de chaque race. Les Caucasiens sont dépeints comme technologiquement et culturellement avancés, les Asiatiques comme aimables, les Amérindiens comme des guerriers sauvages, et les Africains et les insulaires du Pacifique comme des simples d'esprit.²² Contrairement à la prétention positiviste à l'objectivité d'autres cartes thématiques, ces cartes ne se contentent pas de représenter un phénomène naturel, elles créent ce phénomène et ses caractéristiques.

Comme indiqué précédemment, les cartes raciales du milieu du XIX^e siècle apparaissent à la faveur de la popularité croissante de la cartographie thématique et scientifique. Dans le sillage d'Heinrich Berghaus à Gotha et d'Alexander Keith Johnston à Édimbourg, les cartes et les atlas affirment leur objectivité et leur véracité à travers des introductions scientifiques détaillées et des notes de bas de page présentant leurs sources et la logique qui sous-tend leur code symbolique. Dans les atlas, les cartes raciales ne sont pas différentes des autres cartes thématiques et sont donc accompagnées de textes destinés à asseoir leur validité. Ces textes sont toutefois beaucoup plus sceptiques et moins péremptores que la représentation visuelle, renforçant ainsi rarement les arguments avancés par les cartes. Gustaf Kombst, qui a travaillé avec Johnston en Écosse, écrit en 1856, dans son introduction à la section ethnologique du *Physical Atlas of Natural Phenomena* de Johnston : « Comme l'homme, plus que tout autre animal, est un être migrateur, la tradition et l'histoire de sa migration font également partie de l'étude de l'ethnologie. Si l'on considère que les aspects physiques de l'homme sont plus ou moins modifiés par le climat, la localisation, le mode de vie et le mélange des races, et que les langues changent constamment, tant en raison de circonstances extérieures que de causes morales et intellectuelles internes, on ne doit pas s'étonner devant l'extrême difficulté et l'incertitude qui ont accompagné l'essor et

16 Elden, 2001.

17 Crampton, 2009.

18 Contestée au début, la représentation en rose de la race caucasienne devient une pratique courante vers le milieu du siècle, coïncidant avec les débuts de la représentation de l'empire britannique sous la même couleur dans les atlas universels.

19 Keevak, 2011, p. 5 ; Bonnett, 1998.

20 Winlow, 2001.

21 Keevak, 2011, p. 84.

22 Voir aussi Cram, 1883.

les avancées de cette recherche scientifique en particulier. »²³ Les cartes reflètent la certitude, l'objectivité et le cloisonnement des différences raciales, tandis que les textes reflètent le doute, la subjectivité et le mouvement.

La représentation des races comme isolées et territorialisées montre que la théorie raciale est un discours de contestation et de confrontation plutôt qu'une perspective unitaire ou universelle permettant de comprendre la diversité de l'humanité. Bien que la répartition des races sur les cartes suggère un certain équilibre, c'est en fait, selon Jeremy Crampton, « un discours de guerre qui sous-tend une «paix» apparente ».²⁴ La division raciale statique et stable de la Terre sur les cartes contraste avec l'expansion coloniale européenne et les réalités migratoires du monde moderne.

Cartes raciales coloniales

Vers 1870, avec l'expansion coloniale et le développement d'un commerce à l'échelle mondiale, cette vision statique ne rencontre plus beaucoup de succès. Des cartes comme l'*Allgemeine Welt-Karte* (Carte générale du monde), dressée en 1863 par Hermann Berghaus et parue chez Perthes en allemand et en anglais, donnent à voir un monde défini par la mobilité.²⁵ Sur ses nombreuses éditions sont représentés des télégraphes, des câbles sous-marins, des chemins de fer, des routes de navigation à vapeur et des courants océaniques. D'autres cartes de la même époque représentent des routes commerciales et des infrastructures de communication en complément de la division coloniale du monde comme un moyen de souligner la domination de l'Occident ou de la nation.²⁶

Un déploiement de la géographie raciale avec des séparations à plat n'est plus adapté à un monde dynamique et ne correspond plus aux objectifs des cartographes de l'époque. Les nouvelles informations régionales de plus en plus détaillées et complexes et les théories multiraciales encouragent un débat fructueux sur la classification en cartographie. Les cartes raciales de la fin du XIX^e siècle sont en conséquence beaucoup plus élaborées que les précédentes. Tout d'abord, elles tendent à représenter plus de races qu'auparavant. En 1895, le *Neuer Handatlas* d'Ernst

Debes (fig. 6), par exemple, présente six catégories raciales et 31 sous-catégories. Bien que la plupart des cartographes utilisent le système des cinq races de Blumenbach, l'utilisation de multiples sous-catégories vient nuancer une division raciale stricte. De plus, les cartes raciales commencent à représenter des zones de transition dans lesquelles différentes races apparaissent mélangées. La carte de Debes, par exemple (fig. 6), inclut des portions hachurées dans le Sahara, la péninsule Arabique, sur les côtes de l'Amérique, dans l'Asie du Nord et du Sud, qui représentent les réalités multiraciales des colonies européennes.

Un système de classification des races nuancé, fondé sommairement sur les théories raciales, permet aux cartographes d'extraire les Caucasiens « non blancs » de la couleur rose habituellement associée à la race caucasienne. Les Arabes et les Nord-Africains, par exemple, sont « dé-blanchis » à travers une représentation dans des tons plus foncés, tels que l'orange ou le marron.²⁷ La poursuite de l'entreprise coloniale en Afrique du Nord, qui a conduit à la « ruée vers l'Afrique » à partir de 1884, rend de plus en plus difficile le regroupement de ces territoires avec l'Europe. Bien que la plupart des cartes maintiennent l'appartenance de l'Afrique du Nord et de la péninsule Arabique à la race caucasienne, certaines, comme la carte du monde de Debes (fig. 6), vont jusqu'à définir un type racial distinct, la race arabo-africaine.

La diversité raciale n'est pas utilisée comme un moyen de promouvoir une vision du monde plus égalitaire et plus pluraliste, mais plutôt pour accentuer la domination européenne. De même, le mouvement n'est pas considéré comme un phénomène universel, mais comme un indicateur du progrès culturel et scientifique, tandis que l'absence de mouvement est un signe de retard. Ainsi, la mobilité globale est représentée, sur les cartes raciales, par l'expansion des Européens à travers le monde. Au lieu de territoires raciaux isolés, distincts et délimités, les territoires couverts par la race caucasienne sont figurés comme de longues étendues de rose infiltrant des territoires attribués à d'autres races en Asie, en Afrique, dans les Amériques et dans le Pacifique (fig. 3 et 6). Les cartes raciales ne sont qu'un visage de plus du colonialisme européen.

23 Gustaf Kombst, « Ethnology, or the Different Nations and Tribes of Man, traced according to Race, Language, Religion, and Form of Government », in Johnston, 1856. Des réserves similaires sont formulées dans Johnson, 1885, et Colby, 1857.

24 Crampton, 2009, p. 39.

25 Berghaus, 1863.

26 Segal, 2020.

27 Lehman, 1897 ; *Atlas of Physical Geography*, 1892 ; Sydow et Wagner, 1888.

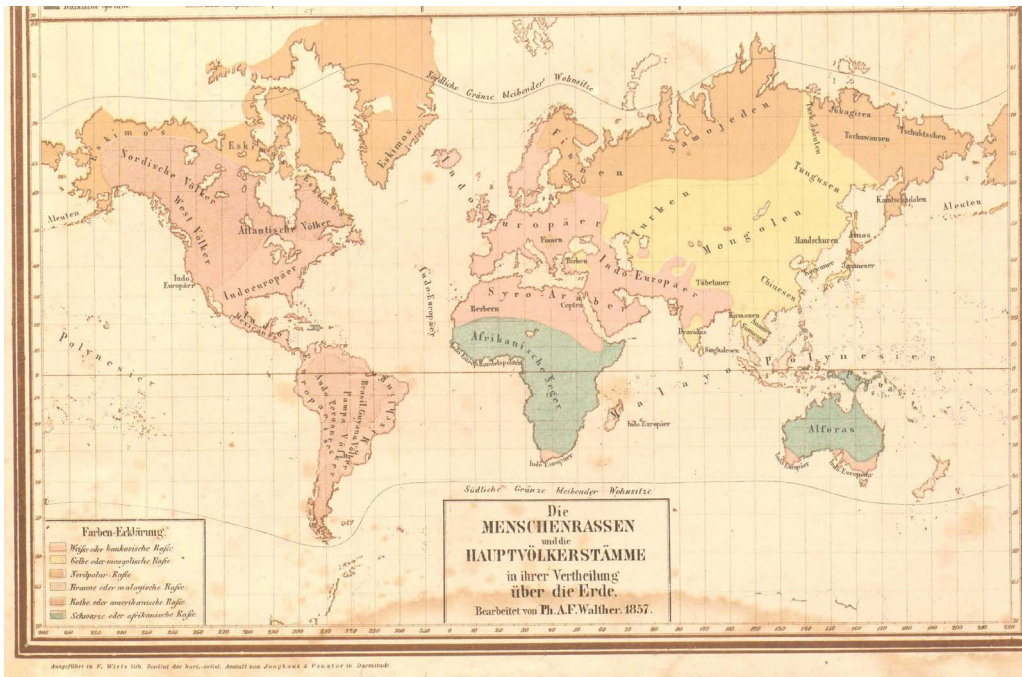


Figure 4 : Cette carte figure six races à travers des couleurs différentes : rose, jaune, orange, bleu, rose foncé. Ludwig Ewald, Handatlas der allgemeinen Erdkunde, der Länder- und Staatenkunde, 1860. Source : Bibliothèque du Congrès, cote G1019 .E8 1860.

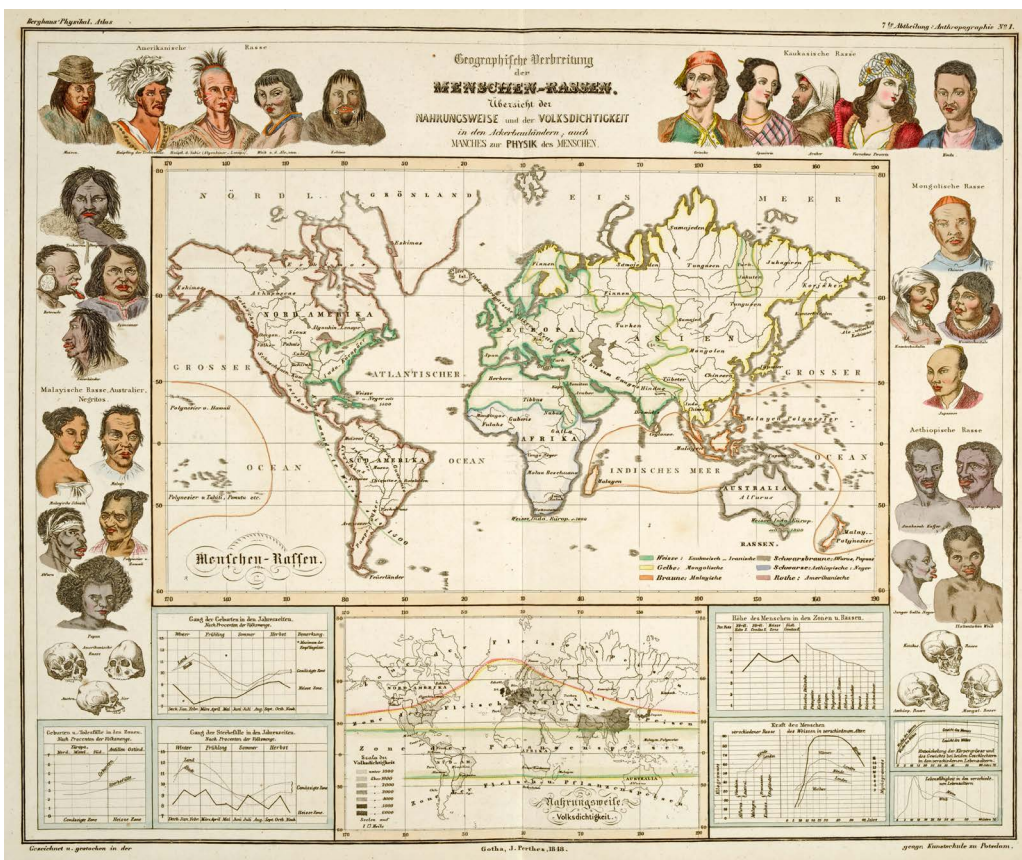


Figure. 5 : Carte représentant six races, bordée de 27 illustrations figurant les différences raciales au sein du genre humain. Heinrich Berghaus, Physikalischer Atlas, 1848. Source : Bibliothèque du Congrès, cote G1046.C1 B34 1850.

Au milieu du siècle, la cartographie raciale est portée par une école allemande de cartographie qui relie la classification des races au monde physique et aux sciences naturelles, à l'instar des théoriciens du XVIII^e siècle. À la fin du XIX^e siècle, l'empire commercial britannique, le commerce mondial et le système du libre-échange permettent à l'école britannique de géographie économique de s'imposer dans les universités et dans l'enseignement scolaire.²⁸ Les cartes raciales cessent ainsi d'être considérées, en Europe et aux États-Unis, comme faisant partie des sciences naturelles au même titre que la répartition de la faune et de la flore. Elles sont désormais rangées avec les cartes décrivant les frontières coloniales, les communications mondiales et les routes commerciales²⁹. La race devient une ressource économique et coloniale plutôt qu'un concept biologique. En outre, de nombreux atlas commencent à associer les catégories raciales et le niveau de développement représenté par les moyens de transport, les systèmes de communication ou l'économie nationale. Par exemple, la carte raciale de Caleb Stillson Hammond, publiée dans le *Standard Atlas of the World* en 1905 (fig. 7), montre la répartition des races le long des routes de navigation à vapeur et des lignes télégraphiques qui reflètent le niveau technologique de la race caucasienne.

À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, la cartographie des classifications raciales laisse entrevoir un malaise croissant.³⁰ Il n'y a aucun consensus sur le nombre de races et de sous-catégories, ni sur les noms des différentes races. La multiplicité des sous-catégories, l'apparition des zones intermédiaires et le caractère mouvant des territoires habités par la race caucasienne renforcent l'incapacité des géographies raciales à rendre compte de la réalité.

Cependant, si l'on ignore les catégories énumérées dans la légende de la carte et on regarde seulement les couleurs et la représentation visuelle, les différentes taxinomies raciales se ressemblent beaucoup plus que le texte ne le laisse supposer. Malgré la multiplicité des races, le système des quatre couleurs resté inchangé : le jaune (ou le vert) est utilisé pour représenter les peuples asiatiques ; les teintes roses indiquent les peuples européens et leurs extensions ; les teintes sombres désignent les races « inférieures » qui comprennent généralement les peuples d'Afrique et du Pacifique ; la seule couleur qui n'est jamais cohérente est celle qui indique les peuples

d'Amérique, ce qui peut s'expliquer par le manque relatif d'importance des Amérindiens pour la société européenne. Malgré l'amélioration constante de la technique cartographique, la complexité des données régionales, le raffinement des théories raciales et le scepticisme permanent manifesté par les cartographes et les géographes, les cartes ont continué à refléter une conception simpliste de la répartition raciale qui ne s'est jamais vraiment éloignée de la classification de Linné.

Conclusion

En 1851, l'anthropologue Franz Boas critique les tentatives de cartographie ou même de définition de catégories raciales, car personne ne peut en posséder tous les « traits exacts »³¹, sapant ainsi l'idée de fixité raciale. Bien que son objection à l'égard de la fixité raciale n'ait jamais été acceptée, ses réserves à l'encontre de la cartographie raciale, en particulier de celle qui territorialise les races, est bien accueillie, du moins en théorie. Les cartographes allemands, britanniques et américains rédigent des introductions, des annexes et des notes détaillées dans lesquelles ils partagent leur conviction que « les représentants de la famille humaine présentent une variété presque illimitée de qualités physiques et mentales, ainsi que de conditions sociales, bien qu'ils conservent, en toutes circonstances et sous tous les climats, les mêmes caractéristiques générales concernant le corps et l'esprit, qui les marquent comme étant une seule et même famille. »³² Loin de promouvoir et de vanter la cartographie raciale, les textes d'accompagnement sont embarrassés, voire critiques.

Cependant, la cartographie raciale qui fleurit dans les atlas populaires n'est pas conçue par des théoriciens de la race, mais par des cartographes qui tirent leurs sources d'inspiration du domaine de la cartographie plutôt que de l'anthropologie. Ainsi, la cartographie raciale n'apparaît qu'au milieu du XIX^e siècle, avec l'essor de la cartographie thématique. Elle se caractérise par la division territoriale du monde, le lien établi entre la théorie raciale et les sciences naturelles, et la représentation des races par couleurs plutôt que selon des mesures anthropométriques.

La cartographie raciale change de forme et de contenu avec le développement du colonialisme et l'émergence du commerce mondial. Au lieu d'associer une

28 Barnes, 2001.

29 Lehman, 1897 ; Zerolo, 1901 ; Hammond, 1905 ; Michotte, 1911.

30 Crampton, 2015, p. 1233.

31 Livingstone, 1993, p. 290-293.

32 Arnold Guyot, « A Treatise on Physical Geography », in Johnson, 1885, p. 48.



Figure 6 : Carte raciale extraite du Neuer Handatlas d'Ernst Debes, 1895.
La carte représente 31 catégories raciales et de nombreuses zones de transition.
Source : Bibliothèque du Congrès, cote G1019 .D3 1895 fol.

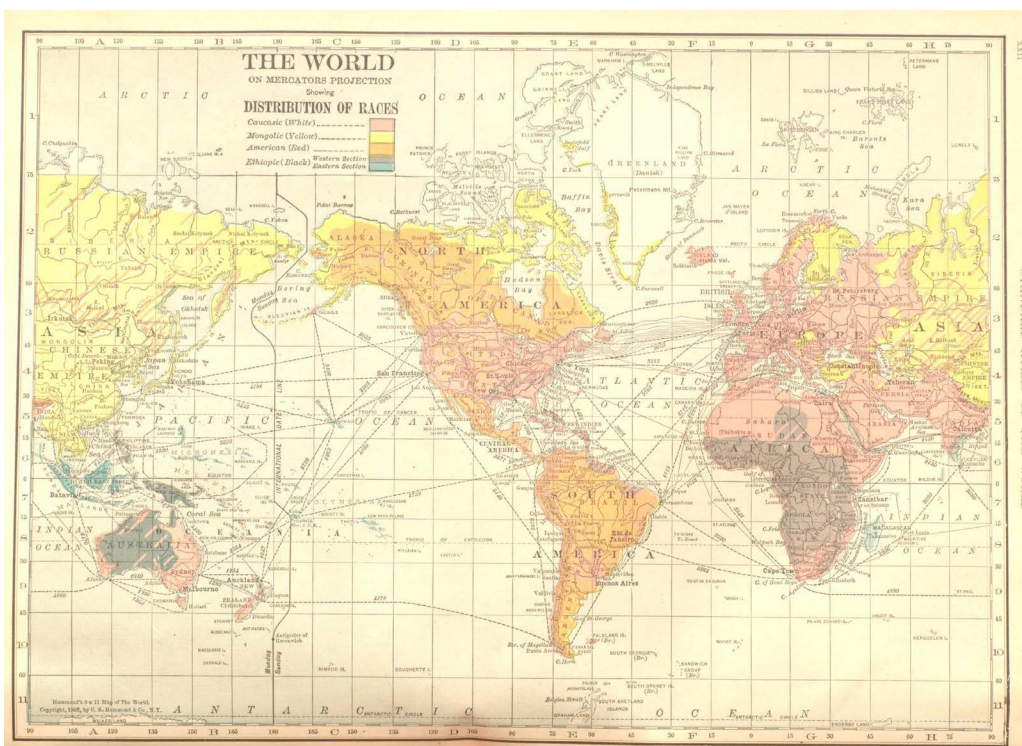


Figure 7 : Carte associant classification raciale et niveau de développement représenté par les infrastructures de communications et de transports. Caleb Stillson Hammond, in A Standard Atlas of the World, 1905.
Source : Bibliothèque du Congrès, cote G1019 .F8 1905.

race à un territoire, les cartes montrent des régions mixtes dans les zones coloniales ; à la place d'une représentation statique du monde, elles figurent une race caucasienne dynamique et en expansion. Ces changements visuels sont liés à un changement conceptuel : les théoriciens n'envisagent plus la race comme un phénomène biologique ou naturel, mais social et économique. La hiérarchie des races s'inscrit dans une réalité politique contingente et non dans un monde immuable. Les cartes raciales continuent

toutefois de renforcer la classification traditionnelle de l'humanité en groupes distincts et séparés. La représentation dynamique n'est pas utilisée comme un moyen de décrire la diversité humaine, mais plutôt comme un moyen de consolider les distinctions raciales et la domination européenne.

Traduit de l'anglais par Cristina Ion

Bibliographie

Andree, R., 1881, *Richard Andree's Allgemeiner Handatlas*. Bielefeld et Leipzig : Von Velhagen & Klasing.

A Standard Atlas of the World, 1905. New York: Funk & Wagnalls Company.

Atlas of Physical Geography, 1892. Édimbourg: W. & A. K. Johnston.

Barnes, T. J., 2001, « "In the Beginning was Economic Geography" – A Science Studies Approach to Disciplinary History », *Progress in Human Geography*, n° 25, p. 521-544.

Baum, B., 2006, *The Rise and Fall of the Caucasian Race : A Political History of Racial Identity*. New York : New York University Press.

Berghaus, H., 1863, *Allgemeine Welt-Karte*. Gotha : Perthes.

Berghaus, H., 1848, *Physikalischer Atlas*. Gotha : Perthes.

Biddis, M., 1979, *Images of Race*. New York : Holmes & Meier.

Bonnett, A. 1998, « Who was white ? The disappearance of non-European white identities and the formation of European racial whiteness », *Ethnic and Racial Studies* vol. 21, n° 6, p. 1029-1055.

Bradford, T., 1835, *A Comprehensive Atlas, Geographical, Historical & Commercial*. Boston : William D. Ticknor.

Colby, C., 1857, *The Diamond Atlas. With Descriptions of all Countries*. New York : Samuel N. Gaston.

Corbetta, F., 1853, *La geografia a colpo d'occhio*. Milan : Presso F. Corbetta.

Cram, G. F., 1883, *Cram's unrivaled atlas of the World*. Chicago : Henry S. Stebbins.

Crampton, J. W., 2009, « Rethinking Maps and Identity, Choropleths, Clines, and Biopolitics », in Dodge M., Kitchin R. et Perkins C. (dir.), *Rethinking Maps*, Oxon: Routledge, p. 26-49.

Crampton, J. W., 2015, « Maps and the Social Construction of Race », in Monmonier M. (dir.), *The History of Cartography*, Vol. 6 : *Cartography in the Twentieth Century*. Chicago: University of Chicago Press, p. 1232-1237.

Debes, E., 1895, *Neuer Handatlas über alle Teile der Erde*. Leipzig, H. Wagner & E. Debes.

Elden, S., 2001, *Mapping the Present : Heidegger, Foucault, and the Project of a Spatial History*. New York : Continuum.

Ewald, L., 1860, *Handatlas der allgemeinen Erdkunde, der Länder- und Staatenkunde*. Darmstadt, Jonghaus & Venator.

- Friedman, J.B., 1981, *The Monstrous Races in Medieval Art and Thought*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Haeckel, E., 1898, *Natürliche Schöpfungsgeschichte*. Berlin, Reimer.
- Harley, J. B., 1988, « Maps, Knowledge and Power », in Cosgrove D. et Daniels S. (dir.), *The Iconography of Landscape : Essays on The Symbolic Representation, Design, and Use of Past Environments*, Cambridge, U.K. : Cambridge University Press, p. 277–312.
- Harley, J. B., 1992, « Deconstructing the map », in Barnes T. et Duncan J. (dir.), *Writing Worlds : Discourse, Text and Metaphor in The Representation of Landscape*. Londres, Routledge, p. 231–247.
- Isidore de Séville, 1472, *Etymologiarum*. Augsburg : Günther Zainer.
- Jablonski, N. G., 2012, *Living Color : The Biological and Social Meaning of Skin Color*. Berkeley, University of California Press.
- Johnson, A. J., 1885, *Johnson's new illustrated Family Atlas of the World*. New York : Johnson and Browning.
- Johnston, A. K., 1856, *The Physical Atlas of Natural Phenomena*. Édimbourg : William Blackwood and Sons.
- Keevak, M., 2011, *Becoming Yellow : A Short History of Racial Thinking*. Princeton N.J : Princeton University Press.
- Leeder, E., 1862, *Illustrierter Handatlas für Freunde der Erdkunde und zum Gebrauch beim Unterricht*. Leipzig : F. A. Brockhaus.
- Lehman, R., 1897, *Atlas für Mittel- und Oberklassen höherer Lehranstalten*. Bielefeld : Velhagen & Klasing.
- Livingstone, D. N., 1993, *The Geographical Tradition : Episodes in the History of a Contested Enterprise*. Oxford UK : Blackwell.
- Livingstone, D. N., 2010, « Cultural Politics and the Racial Cartographies of Human Origins », *Transactions of the British Institute of British Geographers*, n° 35, p. 204–221.
- Marks, J., 1995, *Human Biodiversity*. Hawthorne, NY : Aldine de Gruyter.
- Marks, J., 2006, « The Realities of Races », [en ligne] <http://raceandgenomics.ssrc.org/Marks> (consulté le 2 avril 2023).
- Michotte, P. L., 1911, *Atlas Classique de Géographie*. Bruxelles : Dewit.
- Müller-Wille, S., 2014, « Linnaeus and the Four Corners of the World », in Coles K. A., Bauer R., Nunes Z., et Peterson C. L. (dir.), *The Cultural Politics of Blood, 1500–1900*, Londres : Palgrave Macmillan, p. 191-209.
- Segal, Z., 2020, « Flow Mapping through the Times : The Transition from Harness to Nazi Propaganda », in Segal Z. and Vannieuwenhuyze B.(dir.), *Motion in Maps, Maps in Motion : Mapping Stories and Movement through the Time*, Amsterdam : Amsterdam University Press, p. 84-104.
- Sydow, E. von, et Wagner, H., 1888, *Sydow-Wagner's Methodischer Schul-Atlas*. Gotha : Perthes.
- Wallis, H. M., et Robinson, A. H., 1987, *Cartographical Innovations : An International Handbook of Mapping Terms to 1900*. Londres, Map Collector Publications for the International Cartographic Association.
- Winlow, H., 2001, « Anthropometric Cartography : Constructing Scottish Racial Identity in the Early Twentieth Century », *Journal of Historical Geography*, n° 17, p. 507–528.
- Winlow, H., 2006, « Mapping Moral Geographies : W. Z. Ripley's Races of Europe and the U.S. », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 96, n° 1, p. 119-141.

Winlow, H. 2009, « Mapping Race and Ethnicity », in Nigel Thrift et Rob Kitchin (dir.), *International Encyclopedia of Human Geography*. Amsterdam : Elsevier, p. 398-408.

Wood, D., 1993, *The power of maps*, Londres : Routledge.

Woodward, D., 1987, « Medieval Mappaemundi », in Harley B. and Woodward D. (dir.), *The History of Cartography*, Vol. 1 : *Cartography in Prehistoric, Ancient and Medieval Europe and the Mediterranean*, Chicago : University of Chicago Press, p. 286-370.

Yaggy, L. W., 1893, *Yaggy's Geographical Portfolio*. Chicago : C. F. Rassweiler & Co.

Zerolo, E., 1901, *Atlas de Geografia Elemental*. Paris : Libreria española de Garnier Hermanos

CARTOGRAPHIE ET SANTÉ PUBLIQUE À LYON : HYGIÉNISME ET POLITIQUE LOCALE AVANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

par Enali De Biaggi

Université Jean Moulin Lyon 3
UMR CNRS 5600 Ville, Environnement, Société
18, rue Chevreul
69007 Lyon
enali.debiaggi@univ-lyon3.fr

« L'hygiène devrait être la source de toutes les lois » : ces mots figurent sur l'une des affiches officielles de l'exposition internationale de Lyon en 1914, vantant l'idée que la « ville moderne » doit être fondée sur l'hygiène publique et individuelle. À Lyon, la cartographie des maladies semble relever d'un rituel de registre centré sur certaines pathologies, dans le cadre des statistiques du rapport annuel de la ville, et peu liée à démontrer les théories nosocomiales de l'apparition des maladies - un hygiénisme peu propice à l'innovation, seulement si les opportunités économiques le rendent intéressant. L'hygiénisme reste une politique majeure du nouveau maire, non médecin, élu en 1904, sans toutefois s'appuyer sur une cartographie de maladies. Le rêve d'une « ville moderne » doit être revu lorsque la réorganisation soudaine des services de santé de base devient leur nouveau centre d'intérêt en raison d'une guerre longue et meurtrière en 1914.

Mots-clés : Cartographie de maladies, hygiénisme, Lyon, fin du dix-neuvième siècle.

« Hygiene should be the source of all laws » : these words appear on one of the official posters for the 1914 Lyon International Exhibition, promoting the idea that the « modern city » should be based on public and individual hygiene. In Lyon, the mapping of diseases seems to be a ritual of registering certain pathologies as part of the statistics of the city's annual report, with little connection to demonstrating nosocomial theories of disease occurrence - a hygienism that is not very conducive to innovation, only if economic opportunities make it interesting. Hygienism remained a major policy of the new, non-medical mayor elected in 1904, though not based on disease mapping. The dream of a « modern city » had to be revised when the sudden reorganization of basic health services became their new focus due to a long and deadly war in 1914.

Keywords : Disease mapping, hygienics, Lyon, late nineteenth century.

« Mapping is always about things together in place at a time, and never out of space and removed from time »¹(Koch, 2011, p. 5)

La cartographie a souvent été utilisée pour aborder les questions de santé publique, comme la pandémie Covid 19 a pu nous le montrer récemment. Le sujet a fait l'objet de différentes publications où les auteurs analysent comment la compréhension des maladies et la réalisation de cartes peuvent parfois être liées : Tom Koch, auteur de la citation que nous proposons

au début de ce texte, a écrit de nombreux ouvrages et articles sur les cartes des maladies (Koch 2011 et 2017), tandis qu'une série d'expositions et conférences ont eu lieu avant même que les événements de 2020 nous rappellent son importance².

En effet, un courant appelé « topographie médicale » s'est développé après la série d'épidémies du XIX^e siècle et a permis l'apparition d'instruments de lecture socio-économique et hygiénique des espaces, notamment dans les villes densément peuplées et

1 « La cartographie concerne toujours des choses réunies sur un espace à un moment donné, jamais des choses hors de l'espace et du temps. » (Ndlr)

2 « Mapping Contagion » en 2019 à la New York Public Library, [en ligne] <https://centerforthehumanities.org/programming/mapping-contagion>, ou encore la conférence Barry Lawrence Ruderman sur « Medical Topography : Mapping Cholera in the Nineteenth Century » par Lauren Killingsworth, [en ligne] <https://exhibits.stanford.edu/blrcc/feature/mapping-cholera-19th-century>.

plus sujettes à des épisodes chroniques de contagion. De nombreux exemples français sont cités dans la bibliographie internationale, notamment pour les villes du nord du pays les plus touchées par les épidémies de choléra, telles que Paris ou Rouen. Ce texte s'interroge sur la production de cartes dans d'autres villes françaises, notamment à Lyon³, deuxième agglomération du pays où, à la fin du XIX^e siècle et juste avant la Première Guerre mondiale, l'administration de la ville était particulièrement sensible aux arguments issus des instances médicales⁴. Nous essayerons de comprendre comment cette sensibilité hygiéniste a pu amener à une production cartographique et de quelle manière les cartes de l'époque étaient liées à la compréhension des enjeux sociaux autour des maladies.

La structuration de l'hygiénisme en France dans la deuxième moitié du XIX^e siècle : une analyse à différentes échelles

La France, comme d'autres pays européens, a été durement touchée par les épidémies du XIX^e siècle, en particulier les épidémies successives de choléra de 1832 et 1849 (plus de 300 000 morts selon Sardon, 2020). Dans ce contexte de crise, un mouvement hygiéniste se développe proposant la mise en place de toute une série d'actions pour enrayer la progression des maladies, impulsé après 1865 par la validation de la théorie des germes par L. Pasteur. La vulgarisation des sciences médicales est avant tout perçue comme un moyen de promouvoir une « émancipation par la science », capable d'avoir un impact quand même les dirigeants et savants sont touchés par le fléau⁵. Les auteurs font souvent preuve d'une ambition philanthropique qui les pousse à mettre leurs connaissances médicales ou techniques à la disposition de tous. Ils construisent un réseau scientifique où médecine et statistiques se côtoient et où, parmi les propositions scientifiques, une approche cartographique peut être mobilisée⁶.

Il devient alors évident que les maladies devaient être considérées à différentes échelles : dès 1851 on note l'organisation de conférences sanitaires internationales dans les grandes capitales comme Paris, Constantinople, Bruxelles ou Rome, et on propose même certaines conférences spécifiques sur certaines maladies, comme pour le *choléra-morbus* (Howard-Jones, 1975 et Huber, 2006). On peut faire appel aux cartes pour montrer la manière dont la propagation de la maladie suit les échanges de population entre les lieux, comme on le voit dans l'ouvrage de 1873 d'Adrien Proust : son *Essai sur l'hygiène internationale ; ses applications contre la peste, la fièvre jaune et le choléra asiatique* indique dans la suite du titre le fait qu'il y aurait « une carte indiquant la marche des épidémies de choléra, par les routes de terre et la voie maritime »⁷.

Au niveau local, de nombreuses municipalités ont été encouragées à croire que des actions concrètes devaient permettre d'améliorer l'environnement urbain et de le rendre moins sensible aux épidémies. En 1877 est fondée la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle à Paris, qui devient en 1901 la Société de médecine publique et de génie sanitaire, mettant ainsi l'accent sur la qualité technique des interventions nécessaires à la médecine publique. L'hygiène est considérée comme une affaire publique et privée, selon les mots du président de la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle en 1887 :

« La première condition de l'hygiène des villes est d'écartier autant que possible la misère, en soutenant les travaux publics à un niveau convenable (mais sans les exagérer pour ne pas faire venir des travailleurs pauvres et inaccimatés) et en augmentant pour l'instant l'assistance aux enfants et aux invalides du travail. Il faut aussi redoubler de zèle pour tout ce qui concerne la régularité du service des vivres et pour une surveillance éclairée de la qualité des denrées, notamment de l'eau, du pain, du vin et de la viande. » (Bouchardat, 1887, p. 1080.)

Comme beaucoup d'autres villes en France, Lyon suit cette tendance européenne, avec l'ambition d'être un exemple de la façon dont l'hygiénisme peut fonctionner dans les villes (Frioux, 2013) – mais cela signi-

3 Ville que, nous espérons, vous aurez l'occasion de mieux connaître lors de la prochaine édition de l'ICHC en juillet 2024.

4 L'importance des Hospices Civils de Lyon a déjà fait l'objet de plusieurs textes, parmi lesquels nous pouvons citer Faure (1982) et Garden (1984).

5 Nous faisons référence ici aux décès de figures importantes, tels Casimir Perier (régent de la Banque de France et président du Conseil) et l'égyptologue Jean François Champollion, morts lors de l'épidémie de 1832.

6 Une carte assez précoce est proposée par Eugène-Clément Hellis pour Rouen en 1832, étudiée par Eliot, Daude et Bonnet (2012) – mais l'exemple le plus emblématique reste la carte du Dr. Snow pour le choléra à Londres, datant de 1854 et sujet de nombreux articles (Koch 2011).

7 Cet ouvrage est disponible à la Bibliothèque nationale de France, département Sciences et techniques, cote 8-TC50-39 et numérisé dans Gallica, avec « la carte de la marche d'épidémies de choléra » en page 439, [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6539429w>.

fié-t-il que nous pouvons trouver des cartes de maladies dans les archives de la ville, malgré le fait que la ville soit rarement mentionnée comme ayant une production de ce type ?

Lyon possède de nombreux atouts qui pourraient indiquer un lien entre les questions de santé et la cartographie. Depuis la Révolution française, différentes séries de plans et cartes ont été réalisés, en particulier à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle (De Biaggi et Fonseca, 2017). La cartographie semble alors être devenue une base technique importante pour l'administration de la ville. En même temps, une grande partie des parcelles d'expansion de la ville appartenaient aux Hospices Civils de Lyon, une institution non seulement responsable des soins de santé, mais intimement liée à l'administration municipale. Tout au long du XIX^e siècle, de nombreux membres de l'élite qui gouvernaient la ville étaient directement liés aux Hospices Civils de Lyon et de nombreux maires sont issus des facultés de médecine⁸, ce qui pourrait conduire à une compréhension particulière des questions de santé.

Pour cette étude, nous nous concentrons plus particulièrement sur la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, une période où, de 1881 à 1914, l'administration de Lyon devient relativement indépendante du gouvernement central puisqu'à partir de 1892 les maires sont élus localement. Par ailleurs, la ville est profondément impliquée dans le mouvement hygiéniste, avec la création d'un Bureau municipal d'hygiène en 1890, avant qu'une loi nationale ne le rende obligatoire en 1902⁹. Nous y trouvons l'utilisation d'une variété de slogans « sanitaires » dans l'argumentaire de l'administration municipale - comme on peut le voir sur l'une des affiches officielles de l'exposition internationale de 1914 prévue à Lyon de mai à novembre 1914 : la « ville moderne » devrait être basée sur l'hygiène publique et individuelle - « l'hygiène devrait être « l'unique source » de toutes les lois » (fig. 1).

L'expression cartographique de l'hygiénisme lyonnais

Avant la création du Bureau municipal d'hygiène en 1890, on peut déjà identifier à Lyon une cartographie à différentes échelles sur des thématiques susceptibles de garantir une société urbaine « saine ». Les cartes étaient utilisées pour créer les cahiers de charges concernant les tournées de nettoyage pour l'enlèvement des ordures et des boues dans les arrondissements, comme nous le voyons dans le *Plan officiel des rues et places publiques de la Ville de Lyon dressé en 1870 - plan indiquant les rondes de nettoyage pour l'enlèvement des boues d'immondices dans les six arrondissements*¹⁰ (fig. 2). En même temps, nous trouvons dans les archives des centaines de cartes représentant individuellement les fosses septiques qui étaient soumises à des inspections régulières¹¹.

À partir de 1870, l'administration municipale produit une série de « portefeuilles municipaux » ou « albums techniques » capables de montrer lors d'expositions internationales les différents instruments de gestion de l'eau (pompes, hydrants, fontaines), ainsi que les derniers urinoirs installés dans la ville¹². Un laboratoire municipal est créé en 1880 pour vérifier la qualité des produits vendus sur les marchés, et celui-ci contribue même au budget de la ville avant que d'autres laboratoires ne se répandent dans les villes voisines¹³. La ville s'occupe aussi du contrôle des cimetières, des abattoirs et même les maisons de tolérance et de prostitution sont cartographiées¹⁴. L'hygiénisme « social », comme on l'appelait habituellement, était censé pouvoir gérer les mœurs et les attitudes douteuses et établir les conditions et les pratiques qui favoriseraient et préserveraient la santé publique. En effet, dans le dernier quart du XIX^e siècle, dans les rapports annuels de la ville (AML 2C4008 : 1881 – 1914), l'hygiène est associée à la police et à la justice, figurant alors comme une ligne de dépense différente de l'assistance publique.

8 Voir l'annuaire des maires de Lyon, [en ligne] https://www.archives-lyon.fr/pages/maires_lyon.

9 Même si la loi du 5 avril 1884 prévoit un règlement sanitaire avec les précautions à prendre par les maires pour prévenir ou faire cesser les maladies transmissibles, c'est en 1902 qu'il devient obligatoire à toutes les communes de plus de 20 000 habitants de se doter d'un bureau d'hygiène, un service municipal chargé, sous l'autorité du maire, de l'application des dispositions de la loi.

10 [En ligne] <https://www.fondsenligne.archives-lyon.fr/ark:/18811/103b3fff1cb1f10a3b9f862024be291a>

11 Accessibles dans les Archives municipales de Lyon avec la cote 1170 WP.

12 Voir les « Albums techniques de la Ville de Lyon » disponibles aux Archives municipales de Lyon, comme par exemple celui de l'Exposition universelle de 1878, fait par le Services des eaux et du gaz – cote 3SAT/9, ou encore cotes 2SAT/7, 2SAT8, par exemple.

13 Il en va de même pour le service d'enlèvement des ordures ménagères.

14 Dans le même dossier sur l'hygiène, la prostitution apparaît liée à la police sanitaire et même aux abolitionnistes.



Figure 1 : L'affiche de l'exposition internationale de Lyon en 1914 faite par Tony Garnier : La cité moderne (avec le texte « L'hygiène devrait être «l'unique source» de toutes les lois »). Affiche, 116 x 155 cm.

Source : Numelyo, bibliothèque numérique de Lyon, cote AffG0117, [en ligne] https://numelyo.bm-lyon.fr/f_view/BML:BML_02AFF01000AffG0117.

La plupart des rapports produits par la ville rassemblent des statistiques sur la population : les naissances, les mariages, les divorces et les décès sont présentés dans une série de tableaux et de graphiques. Dans ces documents administratifs et statistiques relatifs au projet de budget, on commence à trouver en 1887 des cartes localisant les réseaux d'égouts, les lieux d'incendies ainsi que les établissements insalubres de différents niveaux (principalement des industries ou des ateliers responsables de la pollution dans la ville). Au milieu du rapport de 1887, sans qu'il en soit fait mention, apparaissent les premières cartes localisant les décès liés à ce que l'on appelle les « maladies zymotiques » (maladies contagieuses avec fièvres aiguës infectieuses et majeures). À Lyon, les décès dus à six maladies zymotiques principales sont représentés : la fièvre typhoïde, la rougeole, la scarlatine, la variole, le croup et la diphtérie, l'érysipèle.

Les cartes montrent des points correspondant aux lieux de décès - les plus fortes concentrations de points sur l'emplacement des hôpitaux correspondent aux personnes domiciliées hors de Lyon, venant chercher un traitement sur place. Les cartes regroupent deux maladies à la fois et les montrent avec des couleurs de points différentes. Le Bureau de statistique de la ville utilise un fond de carte orienté vers le nord à l'échelle du 1 :40000^e où le tracé de cours d'eaux est entrecoupé par la voirie. Par défaut, on devine les îlots habités, pouvant accueillir des points correspondant aux malades décédés. Quelques toponymes apparaissent comme repères (places, noms des quartiers), de même que les limites de la ville et les noms des communes voisines que nous pouvons voir sur le *Plan de Lyon en 1887 – Décès par maladies zymotyques* (fig. 3) pour le registre de décès par fièvre typhoïde et rougeole en 1887. Au contraire du *Plan officiel des rues et places publiques de la Ville de Lyon dressé en 1870* (fig. 2), le fond de carte ne déborde que très peu des limites de Lyon, laissant apparaître quelques bâtiments d'intérêt à l'extérieur : le fort de Sainte-Foy, les réservoirs et usines des eaux, l'hospice des aliénés à l'est.

En 1888, le rapport annuel semble mieux organisé en ce qui concerne la production de ces cartes – elles apparaissent juste après les statistiques principales, mais elles ne reçoivent pas un numéro de page et sont moins nombreuses : les cartes sur les égouts et sur les établissements insalubres disparaissent. En revanche, trente pages sont consacrées à la discussion des campagnes municipales de vaccination, signe de

l'importance de cette approche pour l'administration. Le maire, spécialiste des maladies vénériennes, est mentionné dans le texte, ainsi que d'autres membres de l'administration municipale responsables de travaux scientifiques. En dehors des décès pour cause de maladie zymotique (combinées 2 à 2, mais pas de la même manière qu'en 1887), seuls les incendies sont aussi représentés par une localisation ponctuelle. Le fond de carte au 1 :40000^e sert toujours à la même technique de représentation, même si la ceinture des forts à l'est de la ville, où s'installe la ligne de chemin de fer, semble moins visible (voir fig. 4).

Les cartes du Bureau municipal d'hygiène : apogée et déclin

La cartographie atteint un niveau beaucoup plus élaboré en 1889 (fig. 5), avec un fond de carte donnant à voir la topographie de la ville. Au-delà de l'enregistrement des décès et des incendies, une nouvelle série de cartes est dédiée aux actions menées par la ville en matière de désinfection des lieux où sévissent le croup et la diphtérie, la variole et la fièvre typhoïde¹⁵. La plupart des interventions ont lieu dans la partie la plus centrale de la ville et concernent les quartiers les plus densément peuplés et connus pour leur population ouvrière pauvre (Moncey, Saint-Georges, les pentes de la Croix-Rousse).

La mise en place d'un Bureau municipal d'hygiène est actée par décision du conseil municipal au 27/05/1890 et montre la préoccupation de la municipalité de Lyon de suivre la tendance observée dans d'autres villes : Milan et Bruxelles sont souvent citées comme exemples, de même que les villes d'Allemagne, considérées comme ayant une bonne « attitude pratique » (1891 - Bilan administratif de la ville). Le directeur du Bureau municipal d'hygiène, G. Roux, participe au Congrès international d'hygiène et de démographie de Londres en août 1891 pour montrer que « le Bureau municipal d'hygiène, avec ses moyens et ses méthodes de travail, (...) avec ses différentes sections, constitue le couronnement de l'œuvre de défense sanitaire entreprise par la municipalité, œuvre qui a déjà donné d'excellents résultats, que l'avenir confirmera et accroîtra encore. »

Toutefois, au moment même où la ville installe son Bureau municipal d'hygiène, les cartes publiées dans

15 On peut par ailleurs s'interroger sur les choix derrière la visualisation des maladies : si l'occurrence de la fièvre typhoïde semble bien plus importante en tant que cause de décès (117 contre 67 pour la variole – décès intervenant surtout dans les mois d'été), elle semble bien plus visible sur la carte par rapport aux décès pourtant plus nombreux dus au Croup et diphtérie (220), les premiers étant figurés en rouge et les deuxièmes en vert clair – un choix de visualisation ayant un impact sur la perception de phénomènes.

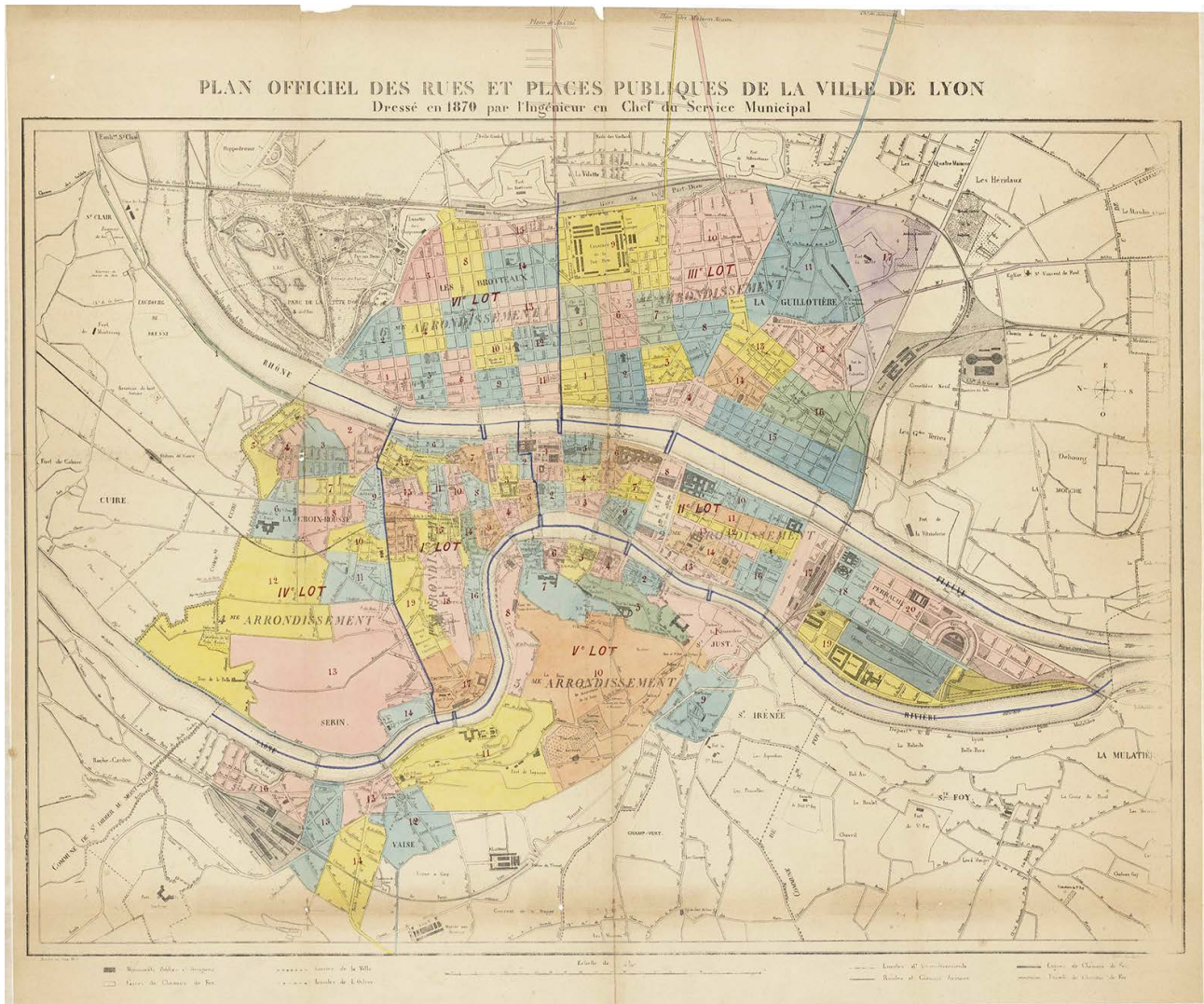


Figure 2 : Plan officiel des rues et places publiques de la Ville de Lyon dressé en 1870. Plan des rondes ordinaires de nettoyage, 1882 - cahier des charges pour l'enlèvement des immondices pendant les années 1883 à 1887.

Source : AML 2S0223, [en ligne] <https://www.fondsenligne.archives-lyon.fr/>

[ark:/18811/103b3fff1cb1f10a3b9f862024be291a](https://www.fondsenligne.archives-lyon.fr/ark:/18811/103b3fff1cb1f10a3b9f862024be291a). Noter que le plan, orienté vers l'est, ne touche que la partie centrale de la ville, limitée à la ligne de chemin de fer à l'est (même si certains chemins dépassent le cadre de la carte).

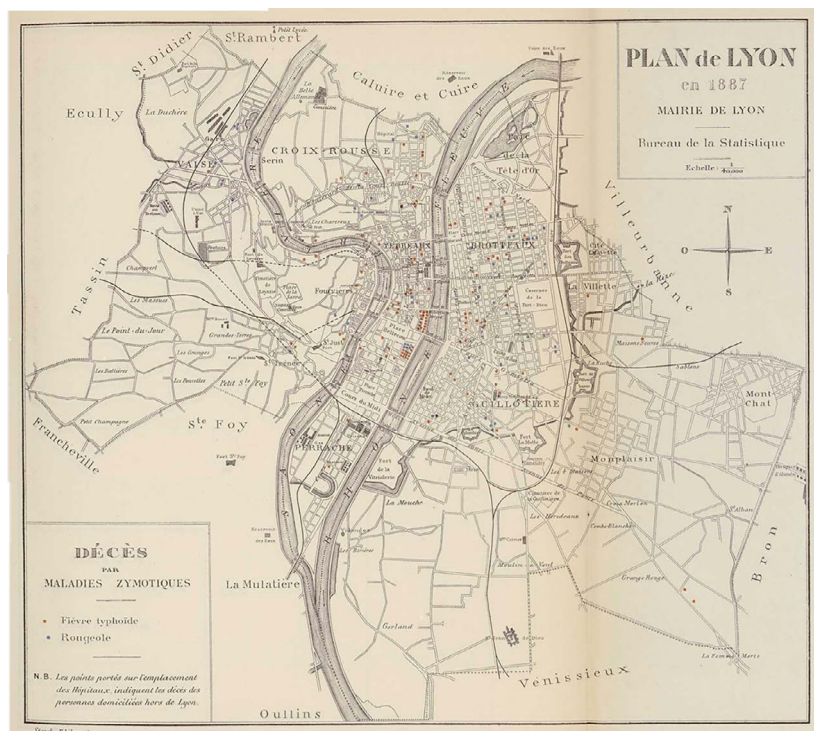


Figure 3 : Exemple des premières cartes sur les maladies dans le bilan administratif de la ville de 1887 : Plan de Lyon en 1887 – Décès par maladies zymotyques – Fièvre typhoïde (rouge)/Rougeole (bleu).

Source : Mairie de Lyon/Bureau de la Statistique, échelle 1 : 40000° (part du Fascicule administratif et statistique 1887 – Cote 2C400810_1887 entre p. 32 et p. 33, [en ligne] <https://www.fondsenligne.archives-lyon.fr/ark:/18811/b38ba73971418858b50840f166655f7c> . Fond de carte imprimé par l'éditeur de Lyon Storck. Voir le détail de la concentration de points sur les deux hôpitaux au centre de la ville : l'Hôpital de la Charité et l'Hôtel Dieu.

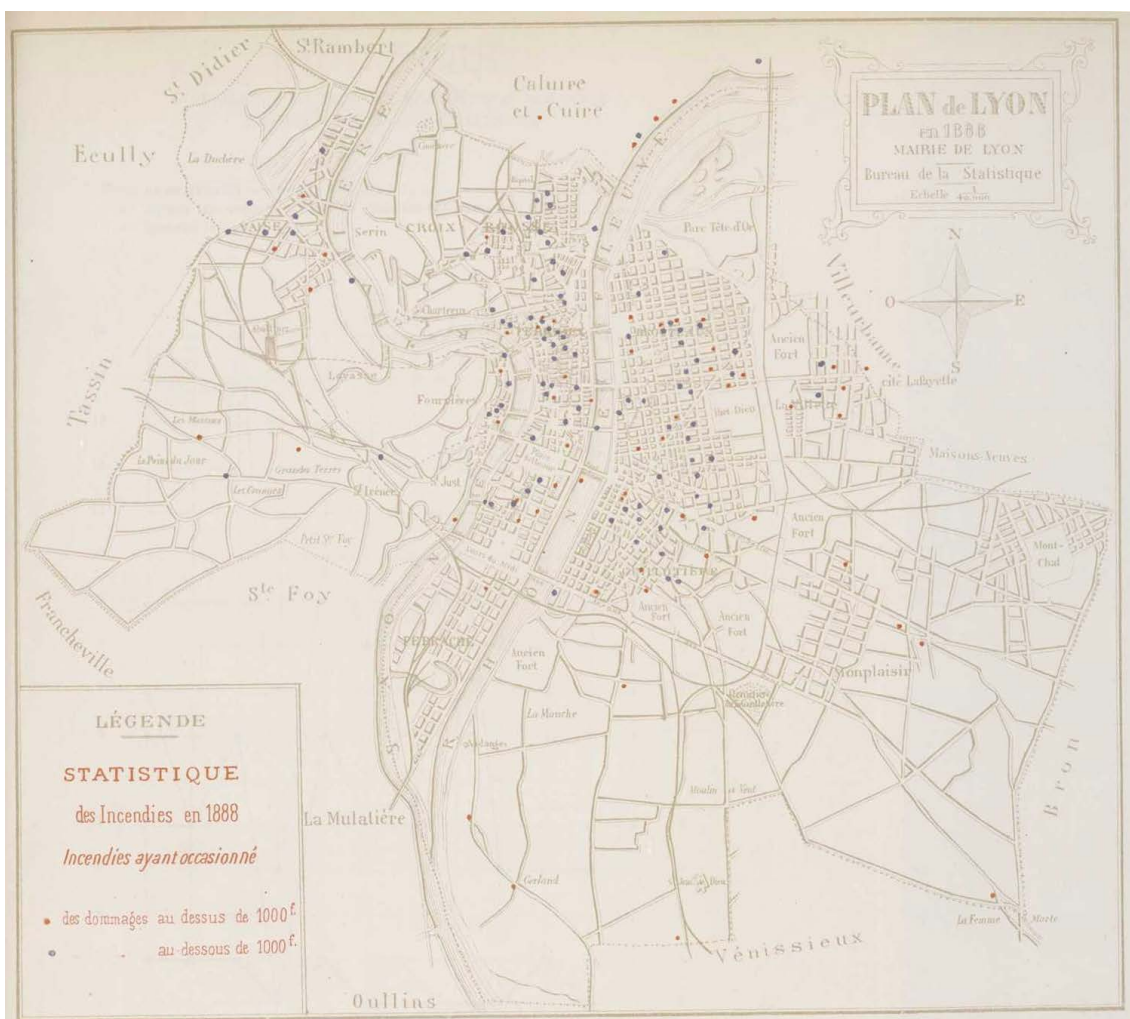


Figure 4 : Plan de Lyon en 1888 – Statistique des incendies en 1888 en fonction de la valeur des dommages occasionnés.

Source : Bureau de la Statistique/Mairie de Lyon – part du Fascicule administratif et statistique 1888 – Cote 2C400810_1888 entre p. 376/p. 377, [en ligne] <http://www.fondsenligne.archives-lyon.fr/ark:/18811/5b5aea422f6b8ba679e4f872a48ad7e1>.



Figure 5 : Plan de Lyon en 1889 – Locaux désinfectés - croup & diphtérie.

Source : Mairie de Lyon/Bureau de la Statistique – part du Fascicule administratif et statistique 1889 – Cote 2C400810_1889 entre p. 120/p. 121, [en ligne] <http://www.fondsenligne.archives-lyon.fr/ark:/18811/a4d5e983797faaa4394ef46f994ccf99>.

le rapport de 1890 redeviennent « plates » comme en 1888 et assument un caractère de registre régulier, laissant peu de place au changement. Alors même que le bureau installe une routine de collecte de données et la réalisation d'études, cherchant l'application d'un certain mode de vie, peu d'attention transparaît dans la production cartographique. Dans les rapports associés aux propositions de budget, on commente les maladies et leurs causes pour ensuite indiquer ce qu'il faut faire : vaccination, nouveaux réseaux d'eau, égouts, écoles, désinfection... et actions d'inspection pour s'assurer que tout est bien fait. Mais le discours hygiéniste ne s'accompagne pas d'une production cartographique plus élaborée.

La faible alternance politique peut en partie expliquer le peu de changements intervenus dans les actions menées vers la fin du siècle : le médecin Antoine Gailleton reste 20 ans en tant que maire et est remplacé par un autre médecin, Victor Augagneur, élu maire en 1900. Ce dernier ajoute les crèches, les ambulances, la distribution de lait, aux offres liées à la fonction du Bureau d'hygiène, continuant de suivre une ligne d'action semblable, notamment en termes de cartographie. Ainsi, de 1890 à 1906, presque chaque année, les cartes sont produites sur un même modèle pour enregistrer les décès par maladies zymotiques, les désinfections et les incendies. Les événements sont représentés de manière régulière par des points, généralement combinant deux maladies montrées avec des couleurs différentes - il n'y a pas de changement dans les procédures de cartographie, pas même dans la carte de base¹⁶ (fig. 6). Seules de rares exceptions justifient un changement, comme l'épidémie de variole de 1899/1900, faisant que cette maladie soit l'objet d'une carte spéciale.

Seules les cartes des incendies sont améliorées : en 1896, une nouvelle carte montre comment le service est déployé dans la ville, en indiquant les liens avec les différentes casernes de pompiers (fig. 7). En 1906, une autre carte montrant toutes les bouches d'incendie disponibles est incluse (toujours une cartographie de points). Ces cartes d'incendies continuent à faire partie du rapport annuel même en 1906, quand la cartographie des décès disparaît complètement en même temps que les cartes de désinfection.

En effet, depuis 1904, un nouveau maire est élu : Edouard Herriot, connu comme le maire étant resté le plus longtemps en service dans toute l'histoire de

Lyon (50 ans). Le nouveau maire n'est pas médecin et quelques changements mineurs sont apportés progressivement aux fascicules administratifs publiés : dans un premier temps, la cartographie suit les instructions précédentes et continue à faire partie du bilan annuel en 1905 et 1906, mais en 1907, seules les cartes des incendies sont encore produites. Les statistiques et les tableaux de données restent présents, mais de nouveaux graphiques en couleurs apparaissent en 1909, tandis que la cartographie de la désinfection et des décès par maladie zymotique n'est plus intégrée. En 1912, plus aucune carte n'apparaît sur les rapports annuels qui arrêtent d'être édités à partir de 1914, date de l'entrée en guerre.

Les logiques d'une cartographie hygiéniste à Lyon : particularités d'une entreprise éphémère

L'analyse de vingt ans de réalisation d'un total de 147 cartes d'inspiration hygiéniste, nous permet de proposer quelques idées :

- Les quelques cartes indiquant le nombre de décès font partie de la session de statistiques du rapport annuel de la ville – elles sont produites par le Bureau ou Service de Statistique et prennent place après une série de tableaux sur la population (nombre total, naissances, mariages, divorces, décès). Au début de leur parution (vers 1890), un certain nombre de pages est consacré aux causes de décès et essaient de tenir compte de leur localisation, mais au fil des années, le rapport annuel commente de moins en moins la distribution des foyers de maladies - les cartes disparaissent et le bilan se résume le plus souvent à une série de tableaux de données (fig. 8). L'hygiénisme lyonnais semble plus apte à préserver une approche purement statistique que cartographique.

- Les cartes n'ont jamais un numéro de page, elles sont donc difficiles à trouver. En 1887, lors de leur première parution, elles sont incluses au milieu de la description météorologique de la ville, comme si elles arrivaient un peu par hasard, avant de devenir une partie systématique du rapport de 1890 à 1906 (période pendant laquelle le Bureau municipal d'hygiène est installé). Si les cartes laissent imaginer que le service municipal prend de l'importance, suivant en détail les événements (cartographie des décès), elles semblent aussi vouloir montrer les actions me-

16 Bien que la ville change dans sa périphérie, comme on pourrait voir dans d'autres cartes datant de 1907-1908, tel le plan AML2S0164 - Plan général de la commune de Lyon, 1908 fait par Paul Saint-Denis, géomètre topographe responsable de toute une série de cartes pour le Service municipal de la voirie au début du XX^e siècle (voir les quartiers de la Vilette, Monplaisir et Montchat, Vaise ou le plateau de la Croix Rousse).



Figure 6 : Les cartes de décès dus à la variole publiées dans les bilans administratifs de la ville entre 1890 – 1906.
 Source : série de Bilans administratifs de la ville AML 2C4008.

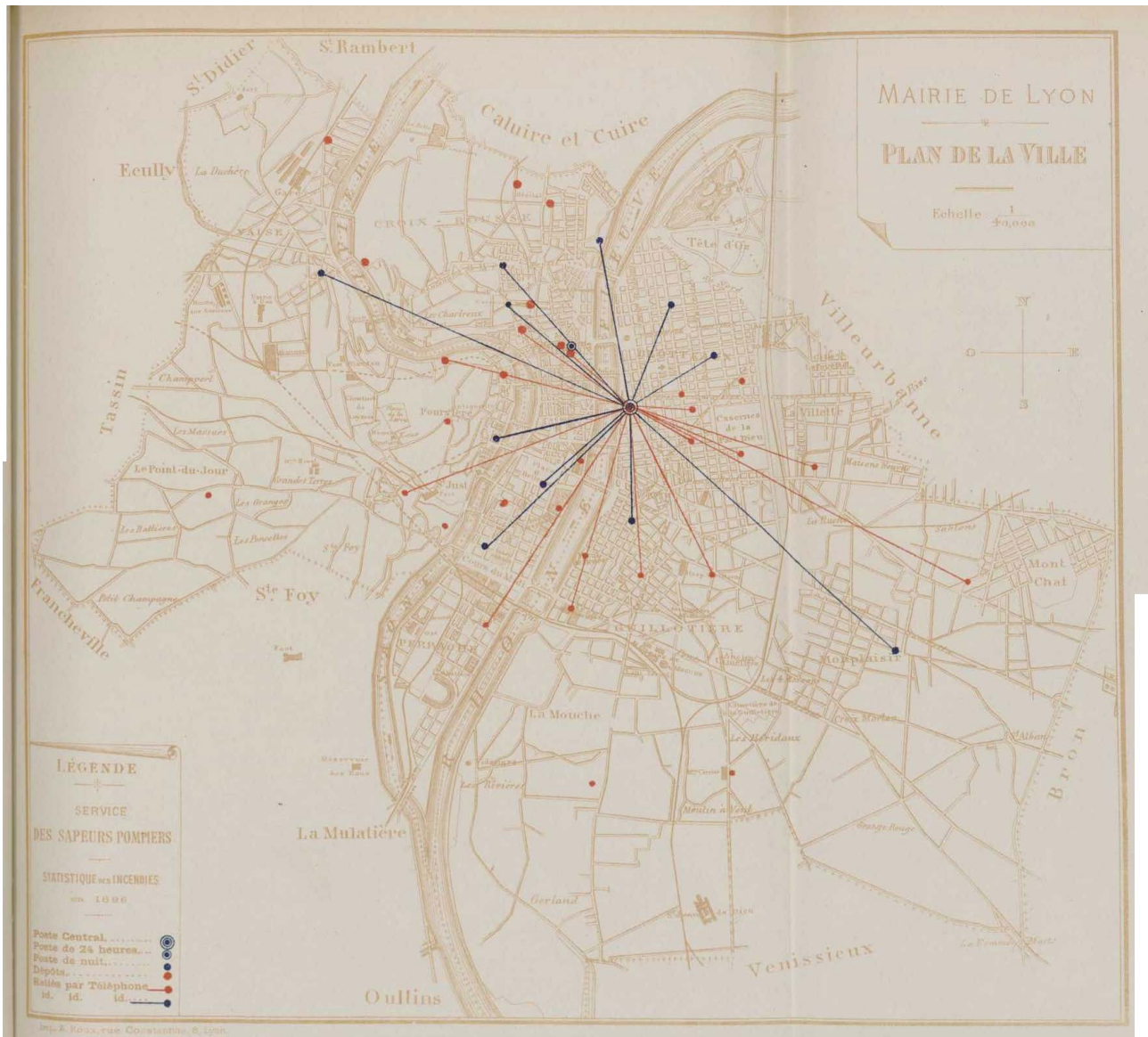


Figure 7 : Plan de Lyon en 1896 – Service des sapeurs-pompiers – statistique des incendies.
 Source : Mairie de Lyon – part du Fascicule administratif et statistique 1896 – Cote 2C400810_1896 entre p. 432 et p. 433, [en ligne] <http://www.fondsenligne.archives-lyon.fr/ark:/18811/77792cbef4531f7034464e3d3132c438>.

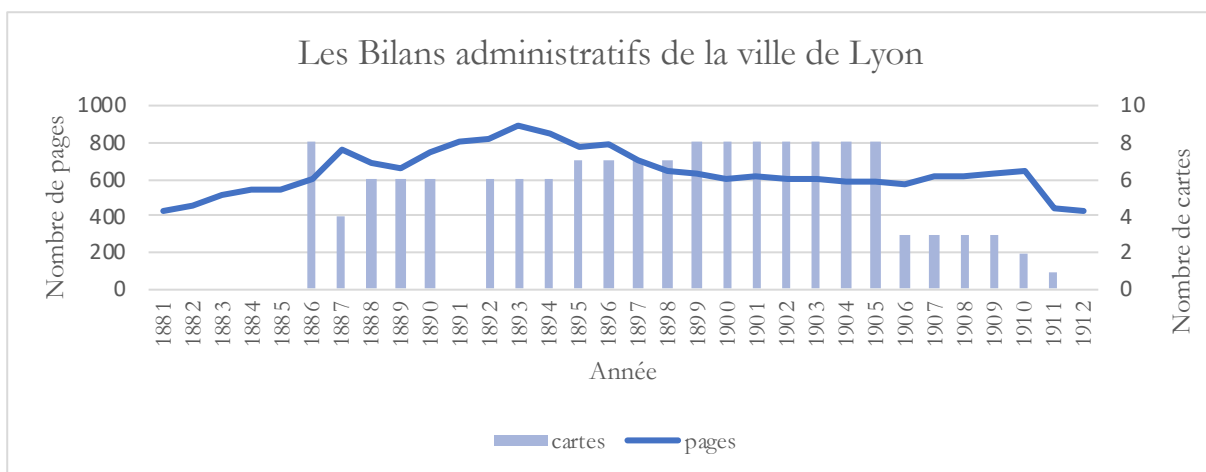


Figure 8 : Nombre de cartes et de pages dans chaque bilan administratif de la ville entre 1881 et 1913.
Source : org. De Biaggi, 2022 à partir de la série AML_2C4008.

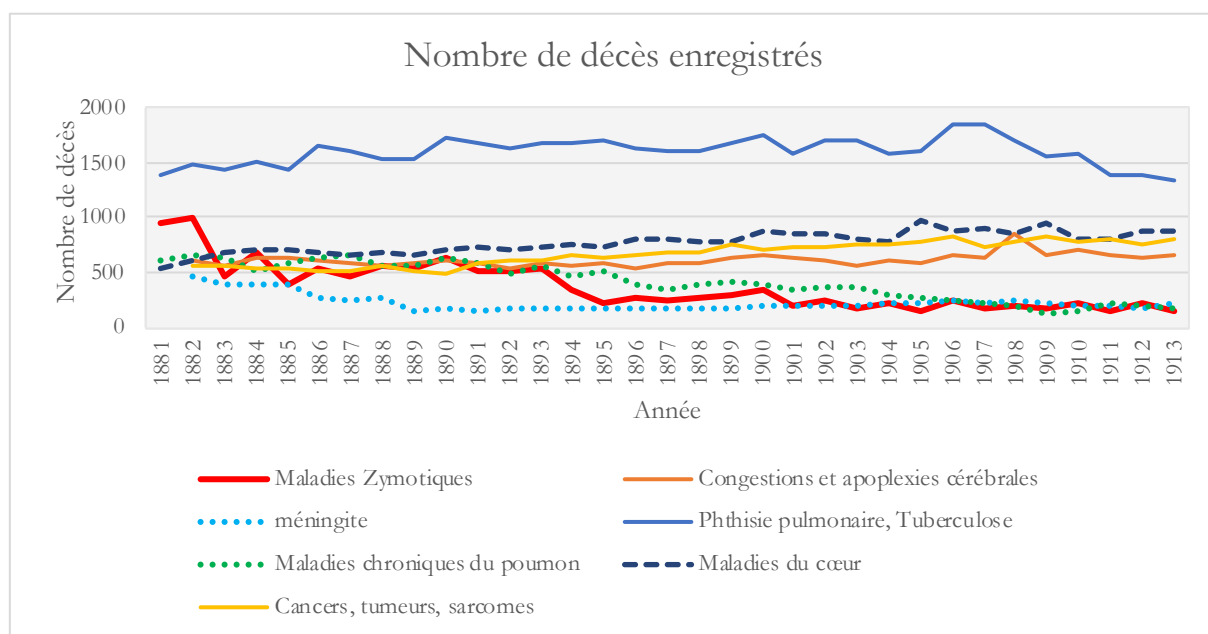


Figure 9 : Nombre de décès par type de maladie selon les données publiées dans le bilan administratif de la ville entre 1881 et 1913. Source : org. De Biaggi, 2022 à partir de la série AML_2C4008.

nées (cartes des désinfections) et même les premiers bons résultats (avec des cartes de décès à chaque fois plus « vides »). À partir de 1905, au moment où de nouveaux graphiques montrent l'augmentation de l'espérance de vie moyenne dans la ville, l'expression cartographique s'étiolo pour disparaître en 1906 : aura-t-elle vraiment contribué à l'organisation des services, face à ce manque de référencement ?

- Les cartes de décès produites à Lyon ne semblent pas suivre une logique de « crise » comme certaines cartes produites lors d'épidémies. Elles nous montrent, année après année, où les maladies contagieuses (croup et diphtérie, érysipèle, variole, scarlatine, fièvre typhoïde, rougeole) sont responsables des décès au sein de la population. Les cartes sont établies même pour montrer qu'il n'y a plus de décès - la variole reste une légende même s'il n'y a plus de décès en 1895, 1896, 1905, 1906. Pourtant, d'autres maladies, comme la tuberculose, les cancers, les maladies cardiaques, les méningites, ne sont pas représentées sur les cartes, alors qu'elles sont responsables d'un plus grand nombre de décès (fig. 9). Seules certaines maladies « contagieuses et saisonnières » sont cartographiées, aucune carte de choléra ne semble avoir été faite.

- Les cartes ne changent pas pendant une longue période - les points continuent d'indiquer chaque élément individuellement sans qu'une autre méthode soit utilisée pour indiquer la concentration d'occurrences. Les cas placés dans les hôpitaux sont principalement des personnes qui viennent à Lyon pour se faire soigner - et au fil du temps, la plupart des décès surviennent dans les centres médicaux. Les cartes semblent ainsi être là non seulement pour montrer, mais aussi pour indiquer la disparition d'une maladie contagieuse dans la ville, renforçant l'idée d'une amélioration des conditions sanitaires au début du vingtième siècle. Peu d'attention est donnée à ce qui se passe au-delà des frontières de la ville, que ce soit dans les textes ou dans les cartes.

- Même si les cartes ne montrent pas beaucoup de changements dans l'occupation des nouveaux quartiers, étant basées toujours sur un même fond de carte, elles peuvent être utilisées pour comprendre certaines dynamiques sociales de la ville. La scarlatine, par exemple, peut être considérée comme un indicateur des banlieues, puisque seuls les cas éloignés semblent être mortels (à l'exception de ceux qui sont hospitalisés). Quand la plupart des maladies contagieuses semblent moins présentes, les cartes disparaissent. Il est alors temps de s'attaquer à ce qui est encore responsable de nombreux décès : la tuberculose, les cas de cancer et les maladies pulmonaires et cardiaques chroniques, particulièrement impactées

par la situation même de la ville. Ces morts, qui auraient peut-être mérité que l'on s'y intéresse avant en les liant aux conditions locales du site de la ville, sont l'objet de la création des dispensaires municipaux à partir de 1905 avec le nouveau maire, mais ne sont pas cartographiées.

On pourrait dire que les services d'hygiène de Lyon ont tenté de suivre les exemples d'autres pays européens, en proposant une approche préventive et de registre, mais peu liée à une cartographie exploratoire des causes des maladies. Le Bureau enregistre les maladies et les vaccinations, il surveille également les industries/établissements classés, les habitations, les écoles, les chiens, et conseille de nombreuses mesures prophylactiques, telles que l'hygiène des crèches et écoles, les ambulances, la distribution de lait stérilisé, les examens ophtalmologiques, les colonies de vacances, les classes de plein air... Un hygiénisme classique, peu propice à innover, seulement si les opportunités économiques le rendent intéressant.

En effet, les intérêts économiques autour de l'hygiène sont nombreux, et l'idée de favoriser un certain rôle moteur de la ville en matière d'hygiène s'inscrit dans l'essor d'un nombre important de familles qui participent au développement entrepreneurial dans ce domaine. Ainsi, l'Institut Mérieux s'associe à Pasteur pour la production des vaccins, tandis que d'autres familles se montrent inventives face aux atouts techniques capables de contribuer à l'assainissement de la ville (Frioux, 2013)

L'hygiénisme confronté à d'autres enjeux : techniques et guerre

Alors qu'au début de notre analyse, nous avons constaté que la cartographie avait contribué à montrer la capacité de l'administration municipale à maîtriser les différents aspects techniques des actions concrètes de terrain pour créer une ville « propre », avec la création d'albums techniques et portfolios municipaux à montrer lors des expositions internationales, nous constatons que la cartographie des maladies zymotiques disparaît juste avant que Lyon n'accueille elle-même une exposition sur l'hygiène urbaine en 1907. À ce moment-là, ce sont les nouveaux prototypes de véhicules de ramassage des ordures qui sont présentés parmi d'autres exemples d'innovations sanitaires municipales. La cartographie des maladies de Lyon, partielle et éphémère, ne semble pas un aspect essentiel de l'hygiénisme local.

D'autres techniques de l'hygiène occupent une place centrale de l'exposition universelle de 1914,

conçue comme un lieu de discussion et d'expérimentation des différentes approches sanitaires disponibles pour la « cité moderne ». L'exposition universelle du quartier de Gerland (dans le nouveau septième arrondissement de Lyon) est construite sur un terrain de 184 hectares avec le hall d'exposition imaginé par Tony Garnier, auquel s'ajoute la construction d'un village alpin, d'un jardin horticole, de plusieurs pavillons pour les nations étrangères, et des pavillons dédiés aux colonies françaises et à l'industrie de la soie. Inaugurée le 1^{er} mai 1914, le président français, Raymond Poincaré, la visite les 22 et 24 mai 1914.

Prévue comme un moment fort de l'approche hygiéniste, l'exposition devrait durer jusqu'au 1^{er} novembre, mais la Première Guerre mondiale bouleverse les plans et entraîne la fermeture forcée des pavillons autrichien et allemand dès le 2 août 1914. Par la suite, de nombreux autres participants quittent l'exposition et, lors de la fermeture officielle, de nombreux pavillons étaient déjà vides depuis longtemps. La « remarquable Halle » de Tony Garnier est utilisée comme usine d'armement pendant la Grande Guerre, puis comme caserne en 1920 – elle ne prend le rôle d'abattoirs prévu au départ qu'en 1928.

La guerre de 1914-1918 met fin à une période de volontarisme idéaliste en matière d'hygiène urbaine qui, du point de vue cartographique, s'était déjà bien essoufflée auparavant. La plupart des projets lancés par le maire Edouard Herriot mettront plus d'une décennie à voir le jour¹⁷ - d'autres impératifs s'imposent.

Face aux nombreuses pénuries d'aliments, de main d'œuvre, de transport, un grand nombre de projets s'arrêtent lorsque la guerre éclate. Même si Lyon n'est pas en première ligne, la plupart des hommes âgés de 20 à 45 ans sont absents et il ne reste plus qu'un sixième du personnel médical dans la ville. L'hygiène reste une approche importante, mais le rêve d'une « ville moderne » doit être revu. L'assainissement, le logement et les nouveaux projets de construction deviennent des propositions secondaires. De 8 hôpitaux et 755 lits au 1^{er} août 1914, la Croix-Rouge doit gérer 35 hôpitaux et 3450 lits dès le mois d'octobre de la même année¹⁸. Les écoles sont réquisitionnées pour accueillir les convalescents et les autres soldats ne nécessitant pas de soins importants. La réorganisation soudaine des services de santé de base va devenir leur nouvelle préoccupation en raison de cette guerre longue et meurtrière (fig. 10).

17 Notamment la construction d'un nouvel hôpital Grange Blanche (actuel hôpital Edouard Herriot), pensé par Tony Garnier.

18 Voir à ce sujet la publication de Courbis *et al.*, 2014.



Figure 10 : Hygiène de guerre - Affiche de propagande lithographiée de Victor Prouvé, imprimerie Berger-Levrault, 1918.

Source : Cote AML 6F15696, [en ligne]

<http://www.fondsenligne.archives-lyon.fr/ark:/18811/df677614706ea802b8812fe1e5d29c40>.

Bibliographie

Sources

Séries Archives Municipales de Lyon (AML) :

AML_2C4008 – 1881-1914, *Bilans annuels de la ville de Lyon*.

AML 1170 WP 23 – *Dossier Hygiène* / AML 2SAT8_1878 – *Portfolio municipal*.

AML 2S0223 – *Plan officiel des rues et places publiques de la Ville de Lyon dressé en 1870. Plan des rondes ordinaires de nettoyage, 1882 - cahier des charges pour l'enlèvement des immondices pendant les années 1883 à 1887*

Études

Bouchardat, A., 1887, *Traité d'hygiène publique et privée basée sur l'étiologie*. Paris, Felix Alcan. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6362700m>

Bourdelaïs, P. (dir.), 2001, *Les hygiénistes : enjeux, modèles, pratiques*. Paris, Belin.

Courbis L., Lonjon C., Lacorne L., et al., 14 – 18 - *La Première Guerre mondiale à Lyon et dans le Rhône*. Archives départementales du Rhône, les Archives de Lyon et l'IFSEC, 2014.

De Biaggi, L. et Padovesi Fonseca, F. – « Mapping the metropolis : analysing map production in Lyon and São Paulo on the first half of the XXth century », in ALTIC M., DEMHARDT I.J. & VERVUST S. (dir.) - *The Dissemination of Cartographic Knowledge: Production—Trade—Consumption—Preservation*. Springer/ICA, 2017, p. 15 – 31.

Eliot E., Daude E. Et Bonnet E. 2012, « Interpréter les épidémies du passé : l'exemple de l'épidémie du choléra-morbus en Normandie en 1832 », *Géoconfluences*, octobre 2012. [En ligne] <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/doc/transv/sante/SanteScient5.htm>

Faure O., 1982, *Genèse de l'hôpital moderne, les Hospices civils de Lyon de 1802 à 1845*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.

Garden M., 1984, « Le patrimoine immobilier des Hospices civils de Lyon, 1800-1914 », *Cahiers d'Histoire*, vol. 29, n^{os} 2-3, p. 119-134.

Frioux, S., 2013, *Les batailles de l'hygiène – villes et environnement de Pasteur aux Trente glorieuses*. Paris, PUF.

Howard-Jones, N., 1975, *Les bases scientifiques des conférences sanitaires internationales – 1851 – 1938*. Histoire de la santé publique internationale, n^o 1, OMS.

Huber, V., 2006, « The unification of the globe by disease? The international sanitary conferences on cholera, 1851–1894 », *The Historical Journal*, vol. 49, n^o 2 (2006), p. 453–476. [En ligne] doi:10.1017/S0018246X06005280

Koch, T., 2011, *Disease maps. Epidemics on the Ground*. Chicago, The University of Chicago Press.

Koch, T., 2017, *Cartographies of diseases: maps, mapping and medicine*, nouvelle édition. Redlands CA, Esri Press.

Proust A., 1873, *Essai sur l'hygiène internationale ; ses applications contre la peste, la fièvre jaune et le choléra asiatique – une carte indiquant la marche des épidémies de choléra, par les routes de terre et la voie maritime*. Paris, G. Masson. [En ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6539429w>

Sardon, J.-P., 2020, « De la longue histoire des épidémies au Covid-19 », in *Les analyses de Population & Avenir*, avril, p. 1-30.

LYON 1834-1863 : DE L'ANALYSE MILITAIRE DE L'INSURRECTION DES OUVRIERS DE LA SOIERIE À LA TRANSFORMATION URBAINE, DES CARTES QUI S'ENCHAÎNENT

par Bernard Gauthiez

Université Jean Moulin Lyon 3
UMR CNRS 5600 Ville, Environnement, Société
18, rue Chevreul
69007 Lyon
bernard.gauthiez@univ-lyon3.fr

En 1834, un plan détaillé de l'insurrection ouvrière à Lyon fut dressé. Un extrait en a ensuite été utilisé pour déterminer quelle partie de Lyon devait être réaménagée afin d'éviter de nouvelles insurrections, selon un projet particulier approuvé par l'empereur. Une fois la rénovation urbaine faite, la municipalité de Lyon a publié en 1863 un plan montrant la transformation du centre de la ville. Cela illustre comment la cartographie militaire a contribué à la mise en œuvre d'objectifs politiques, au profit du développement économique d'une grande ville industrielle.

Mots clés : *Insurrection, cartographie militaire, projet urbain.*

In 1834, a detailed plan of the workers' insurrection in Lyons was drawn up. An extract was then used to determine which part of Lyon should be redeveloped in order to avoid further insurgencies, according to a particular project approved by the emperor. Once the urban renewal was done, the municipality of Lyon published in 1863 a plan showing the transformation of the center of the city. This illustrates how military cartography contributed to the implementation of political objectives, for the benefit of the economic development of a large industrial city.

Keywords : *Insurrection, military cartography, urban project.*

En avril 1834, les soyeux¹ de Lyon se révoltèrent contre les autorités qui avaient refusé de faire payer aux marchands-fabricants un meilleur prix pour les étoffes de soie, le « tarif ». L'armée intervint pour reconquérir la ville, entraînant la mort d'environ quatre cents personnes. Cette insurrection eut un retentissement profond en France et en Europe, car Lyon était une grande ville manufacturière, le plus grand pôle européen de production et le principal fournisseur du marché américain pour les tissus de soie, et les ouvriers constituaient une opposition politique majeure

et menaçante pour le gouvernement conservateur en place, d'autant qu'une précédente insurrection avait déjà eu lieu en 1831, faisant elle aussi de nombreuses victimes². Les insurrections de Lyon, montrant l'immense pouvoir de la classe ouvrière, encouragèrent le saint-simonisme et inspirèrent Marx, Fourier, Proudhon et d'autres. Dans une autre perspective, elles incitèrent les autorités, celles de l'État en premier lieu, à développer de nouvelles techniques de contre-insurrection.

1 L'expression en général employée à Lyon pour désigner à partir de cette époque les ouvriers tisseurs de soie est celle de « canuts », qui n'apparaît pas dans les textes antérieurs. Il s'agit en fait à la fois de chefs d'ateliers de tissage, dans les faits des artisans indépendants, bien que dépendant souvent des commandes passées par les marchands-fabricants, et de leurs femmes, compagnons, apprentis et commis.

2 Voir le tableau statistique des ouvriers de Lyon et ses faubourgs dressé pour 1833, qui donne 8000 chefs d'atelier, 8000 compagnons, 7000 femmes, 12 222 enfants pour la soierie. S'y ajoutent le détail pour les autres professions concernées (imprimeurs d'étoffes, charpentiers...), pour un total de 14 940 chefs d'ateliers, 29 550 compagnons, 26 850 femmes, 34 620 enfants, soit 105 960 personnes au total pour l'ensemble de la « classe ouvrière », auxquels s'ajoutent les effectifs de la soierie. Archives Municipales de Lyon (ensuite AML) 4II/7.

L'objectif de cet article n'est pas de contribuer à l'histoire de ces événements³, mais de s'interroger sur la façon dont ce conflit a conduit à la production d'une cartographie peu commune, et comment cette cartographie a été utilisée vingt ans plus tard pour transformer la ville. Les cartes, ou plutôt les plans, dans ce cas, nous montrent clairement comment l'analyse spatiale d'un événement politique pouvait être utilisée pour la planification urbanistique afin d'éviter sa répétition. Nous examinerons qui a réalisé les cartes, en utilisant quelles techniques, pour quelles utilisations, et comment les plans ont aidé à construire une mémoire de l'espace utile à la transformation de la ville.

Le plan de l'insurrection de Lyon en 1834

Cette histoire cartographique commence par la réalisation d'un plan minute, conservé aux Archives municipales de Lyon⁴. Ce plan minute consiste en un plan de Lyon publié en 1834 par Darmet utilisé comme fond de plan, sur lequel on a reporté à la main les barricades des insurgés et les positions de l'armée, ainsi que des barricades et des bâtiments servant de places fortes. Ces indications ont été tracées en couleurs, rouge pour les insurgés, bleu pour les positions de la garnison. Le plan de Darmet était alors le plan topographique de Lyon le plus récent disponible pour le public, à l'échelle de 1/6000^e et « *réduit d'après les meilleurs levés, corrigé, augmenté et gravé d'après des plans particuliers et des reconnaissances faites sur les lieux* ». Le plan utilisait en particulier les levés du cadastre, achevés en 1832 pour la commune de Lyon, et dont de nombreuses feuilles étaient au 1/600^e⁵. Il avait donc été publié entre janvier et avril de 1834. L'usage du

rouge pour le peuple était apparu en 1791 lors de la Révolution française. A Lyon en 1834 il anticipait sa généralisation après 1848 pour symboliser les mouvements révolutionnaires. Comme le plan de Darmet ne représentait pas le quartier de Vaise, au nord-ouest de la ville, aussi concerné par l'insurrection, un morceau de papier a été ajouté, avec des indications simplifiées dessinées à la main, portant uniquement sur les rues du quartier. Nous ne savons pas qui a produit ce plan manuscrit, car il n'y a pas de légende ni d'autre explication portée⁶.

De ce plan, fait d'un plan public sur lequel avaient été portées les indications relatives à l'insurrection, fut tiré un plan particulier : le « *Plan d'une partie de la ville de Lyon indiquant les positions tenues par la garnison et les insurgés pendant les journées du 9 au 14 avril 1834* » (fig. 1). Ce plan reprenait les mêmes éléments sur l'insurrection, et portait les indications nécessaires à la même échelle de 1/6000^e que ceux figurés sur le plan minute. Trois exemplaires ont pu en être identifiés, deux sont conservés à Paris, à la Bibliothèque Nationale de France et aux archives de l'Institut Géographique National à Saint-Mandé⁷; un troisième est à Bruxelles, à la Bibliothèque Royale de Belgique⁸. La présence à Bruxelles de ce dernier est quelque peu déconcertante, nous essaierons de démêler quelles circonstances l'y ont fait arriver. L'étude attentive des trois documents montre que ce plan est fait d'une base imprimée, avec les barricades, les points d'appui et les zones contrôlées par les deux camps coloriées à la main et prodigués en rouge et bleu. La façon dont les reports et les coloriages sont faits sur le plan minute et la version imprimée est presque exactement la même, elle est de ce fait probablement due à la même main, ce qui montre comment le plan minute et la

3 Sur l'histoire des insurrections : voir notamment Rude, 2007 ; Maritch, 1931 ; Frobert, 2009 ; Monfalcon, 1834. L'insurrection peut être interprétée de différentes façons. Elle n'était probablement pas justifiée par une situation économique difficile, du moins pas pour tous les tisseurs. De nombreux tisseurs étaient de fait de petits patrons et recherchaient aussi un meilleur partage des profits et la respectabilité sociale qui leur étaient refusés par le milieu des marchands-fabricants. Sur la diversité des situations socio-économiques des tisseurs, voir Gauthiez, 2020, p. 196-197.

4 AML, 3S0732. Bibliographie : Audin, 1910, p. 204-229, p. 34, n° 163.

5 Gauthiez, 2008, p. 57-67.

6 Pour s'en assurer, le verso a été vérifié.

7 BnF (Bibliothèque nationale de France), Paris. Cartes et plans GE C-3005. Quelques barricades rouges ne sont pas lavées dans le quartier Perrache. Ce plan a été recoupé au pourtour, on n'a de ce fait ni l'entièreté de la feuille imprimée, ni le cadre du plan. Le rabat de l'entoilage au dos déborde sur la cote d'archive côté endroit, portée au crayon en bas. Il a donc été fait après l'entrée dans le fonds de la BnF.

Institut géographique National, archives, Saint-Mandé. Lyon, chemise CH84, fonds provenant des services du Génie militaire. Un peu moins de 70 cm par un peu moins d'un mètre. Il s'agit probablement du plan le plus proche de l'exemplaire de référence. L'immeuble Brunet, la plus grande concentration d'ateliers de tissage de la soie, y est lavé en rouge pâle. Taches d'humidité. Cet exemplaire m'a été signalé par Nicolas Ferrand, que je remercie. Cette carte a été publiée dans Gauthiez, 2012, p. 323-334, fig. 2 p. 329.

8 Bibliothèque Royale de Belgique, Bruxelles. XXXI Lyon 1834 plan III 9587. Aucune indication au dos. Ce plan est presque exactement identique aux deux précédents. Le lavis est un peu moins soigné, avec quelques taches, un contour un peu différent sur le plateau de la Croix-Rousse. Quelques barricades rouges ont été oubliées quartier Perrache, au faubourg Saint-Clair, à Serin, une à Vaise sur le quai. Je remercie Enali De Biaggi de m'avoir signalé cet exemplaire.

carte imprimée et surchargée s'inscrivent dans un même processus de représentation de l'insurrection et probablement une temporalité très resserrée après l'insurrection.

Quelques différences très mineures distinguent les trois exemplaires, par ailleurs identiques, car certaines barricades ne sont pas présentes sur tous, ce qui pourrait s'expliquer par la duplication de reports faits manuscritement sur la même base imprimée pour en tirer plusieurs exemplaires. Il est important à ce stade d'identifier qui a dessiné le plan et pour quel usage, afin de comprendre pourquoi on le trouve dans les archives parisiennes. Comme, malheureusement, les cartes sont généralement détachées de leurs dossiers d'origine dans une pratique archivistique de longue date, ce qui est le cas ici, il faut chercher dans des documents éventuellement associés, potentiellement nombreux aussi, pour tenter d'y trouver des indices. En supposant que le plan avait été émis en relation avec le Préfet de la ville, représentant du gouvernement dans le département du Rhône dans notre cas, et qui était alors Adrien de Gasparin, j'ai procédé au dépouillement de ses courriers, notamment de ses échanges avec le ministre de l'intérieur, Adolphe Thiers, avec qui il était en contact presque quotidiennement par messages télégraphiques pendant l'insurrection. Thiers était désireux d'avoir un tableau de la situation aussi complet que possible, ce qu'il exprima très nettement dans une lettre datée du 19 avril 1834 et adressée au préfet Gasparin cinq jours après la fin de l'insurrection, lettre dans laquelle il demandait un rapport « *le plus complet possible* », à lui communiquer directement⁹. Notre plan a donc probablement été dessiné pour répondre à la demande du ministre Thiers. La confection de sa forme imprimée s'en est suivie. L'auteur du plan peut être approché à partir de la façon dont la légende du document a été écrite et de son style général. Les cartes similaires les plus proches ont été dressées lors d'opérations militaires à Oran en 1833 et à Constantine en 1836, dans le cadre de la conquête de l'Algérie par les Français, pour préparer à la fois le siège et la prise des villes¹⁰. Antoine Aymard, alors lieutenant-général commandant la 7^e division à Lyon, n'avait pas participé à la guerre d'Algérie, mais certaines troupes agissant contre les insurgés l'avaient fait. Ainsi, le style du plan est incontes-

tablement militaire, et il a peut-être été réalisé par des géomètres du Génie ayant servi en Algérie. Il semble bien reprendre le style des repérages de terrain. Il peut également avoir été inspiré, mais uniquement pour son contenu cette fois, par des cartes réalisées pour représenter les trois journées révolutionnaires de 1830 à Paris, en particulier le très détaillée « *Plan figuratif des barricades et des positions et mouvements des citoyens armés et des troupes* », élaboré par Motte à partir de l'enquête de L. Dupré architecte de la ville¹¹. Mais il est tout à fait différent quant au style cartographique. Sur ce plan les positions de l'armée sont indiquées aussi en bleu, mais celles des insurgés en jaune. Il est à noter que le plan de l'insurrection lyonnaise était au strict usage des autorités, alors que la carte parisienne avait été publiée.

Le plan de l'insurrection de Lyon peut être mis en regard de ce qu'on peut savoir de la répartition des tisseurs de soie dans la ville à cette époque. La cartographie de cette répartition, établie à partir d'un recensement de 1833, comparée à la carte de l'insurrection, montre que l'épicentre des événements mesuré à la densité de la localisation des barricades n'était pas là où vivaient le plus de tisseurs, mais probablement là où leurs liens sociaux étaient les plus denses, au cœur de la ville entre la place des Jacobins, où se trouvait la préfecture, et celle des Terreaux où est toujours localisé l'hôtel de ville. C'est là où l'on comptait le plus grand nombre de barricades, autour des églises Saint-Nizier et Saint-Bonaventure constituées en place-fortes ouvrières. Dans l'ensemble, cependant, la présence du lavis rouge sur le plan correspond assez bien à la présence d'ateliers de tissage¹². Dans ce cas, une cartographie utilisant les données d'un recensement contemporain rapportées aux adresses des immeubles données par le cadastre de la ville permet d'éclairer de façon indépendante une cartographie purement politique. Cette cartographie peut aussi être confrontée au récit très détaillé d'un témoin direct des événements, Jean Baptiste de Monfalcon, médecin, écrivain et journaliste. En particulier, Monfalcon mentionne les points d'appui des forces en présence, et la position de nombreuses barricades. Le tableau qu'il brosse correspond bien à celui du plan de l'insurrection, à ceci près que deux points d'appui des ouvriers ne sont pas cartographiés, l'église

9 AML 4II/5. Lettre du 19 avril 1834.

10 Oran : BnF, Département Cartes et Plans, GE C 4461 ; « Croquis de la ville de Constantine, ancienne Cirta, dressé au Dépôt de la Guerre », Paris, 1833 ; BnF, département cartes et plans, GE D-16687, capitaine Saint-Hippolyte, « Croquis de la ville de Constantine », 1836 ; BnF, département cartes et plans GE D-16688. Monfalcon mentionne que l'un des officiers conduisant la lutte contre l'insurrection à Lyon, Monier, avait été en service en Algérie en 1830-31. De même, il évoque une troupe de « disciplinaires » d'Algérie à l'œuvre à Vaise, où ils avaient fait défection au profit des insurgés, Monfalcon, 1834, p. 244.

11 Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, BHVP-GR-A-15.

12 Carte publiée dans Gauthiez, 2020, fig. 7 p. 464.

Saint-Polycarpe et le théâtre provisoire de la place des Jacobins, de même les barricades de la rue des Prêtres, du pont de la Feuillée, de la rue Grolée, ou encore celles du quartier Perrache qui avait semblé-t-il échappé aux données du cartographe. La carte de 1834 apparaît donc comme un compromis, figeant la situation probablement lors du plein développement de l'insurrection avant la reconquête progressive de la ville par les forces de l'ordre, alors même que l'insurrection avait duré plusieurs jours, avec une configuration spatiale mouvante dans le temps¹³.

Les parcours des exemplaires du plan de l'insurrection préparé par les services topographiques de la garnison de Lyon peuvent être supposés ensuite avec un haut degré de vraisemblance. Deux copies auront été envoyées au ministre de la Guerre et président du Conseil le Maréchal Soult (d'où présence dans les archives de l'IGN avec d'autres cartes militaires de Lyon) et au ministre de l'Intérieur Thiers (d'où présence à la BnF). Les pliages des deux exemplaires de Paris sont faits exactement de la même manière, ils ont donc vraisemblablement été envoyés ensemble, et répartis à leur arrivée dans la capitale. L'exemplaire de Bruxelles a évidemment une histoire différente. Son pliage est effectué en des points différents, il répondait donc probablement à une demande elle aussi différente, justifiant un nouvel envoi. Néanmoins, son coloriage est presque le même, peut-être un peu moins soigné, puisque plusieurs barricades périphériques y sont omises. L'envoi de cet exemplaire est intervenu probablement un peu plus tard. La question se pose de savoir pourquoi il a été envoyé à Bruxelles. Le contexte le plus probable est la situation compliquée dans laquelle se trouvait le nouveau gouvernement belge quelques années après la création de l'État belge, en 1830. Je ne m'étendrai pas sur cette situation, faite de manipulations et de mouvements divers, impliquant de nombreux groupes. Des troubles eurent lieu les 5 et 6 avril 1834, quelques jours avant les événements de Lyon. Dix-sept maisons et cafés furent saccagés, mais il n'y eut pas de victimes. Les autorités furent totalement prises au dépourvu¹⁴. On peut supposer que, comme une grande partie des officiers civils et militaires alors ac-

tifs en Belgique étaient français, leurs relations avec les autorités françaises permettaient la transmission de documents et de savoir-faire relatifs à l'ordre public. Pendant les troubles, le ministre belge de la guerre était le Français Evain, qui avait servi sous Napoléon, et de nombreux généraux servant en Belgique étaient également français (Gérard, Hurel¹⁵, Desprez, Sebastiani...). Il est intéressant de noter que le maréchal français Soult avait supervisé les troupes contre l'insurrection de 1831 à Lyon en tant que ministre de la Guerre, et qu'il avait fortement admonesté Aymard lors de l'insurrection de 1834, alors qu'il était à la fois ministre de la Guerre et président du Conseil (pratiquement premier ministre). Il connaissait personnellement Evain et Aymard du temps de l'Empire.

Une lettre que Soult a envoyée à Aymard après le 14 avril montre qu'il était précisément informé des détails de l'insurrection lyonnaise de 1834¹⁶. La présence du plan de l'insurrection à Bruxelles est peut-être donc le résultat d'une initiative personnelle d'Aymard à l'égard de Soult qui avait critiqué son action à Lyon, et une réponse à la situation à Bruxelles. Soult était lui-même également impliqué dans les affaires belges, la France étant garante du traité des 24 articles sur l'indépendance de la Belgique. Les Pays-Bas avaient tenté de conserver la citadelle d'Anvers, qui fut reprise en décembre 1832 par une armée française dirigée par le maréchal Gérard, qui succéda en juillet 1834 à Soult comme chef du gouvernement français.

Thiers a joué un rôle important dans le remplacement de Soult en juillet 1834 ; il était son rival politique¹⁷, ce qui explique peut-être pourquoi tant le ministre de l'Intérieur, par l'intermédiaire du préfet, que le ministre de la Guerre, par l'intermédiaire du quartier général de l'armée à Lyon, ont reçu une copie du plan de l'insurrection ouvrière. La gravité de l'insurrection de 1834 pourrait évidemment aussi expliquer cette situation. Il faut ajouter à ce contexte la manifestation inspirée des événements de Lyon qui conduisit, le 14 avril 1834, au massacre de la rue Transnonain à Paris.

13 Monfalcon, 1834.

14 Voir en particulier Van Kalken, 1936, largement repris dans [en ligne] <https://www.unionisme.be/Commissionspopulaires.htm>. D'autres détails sur ces événements sont donnés dans la retranscription des échanges de la Chambre des représentants de Belgique, séance du 22 avril 1834, et dans le rapport fait par Rogier, ministre de l'Intérieur, à la chambre le 24 avril : *Moniteur belge* n° 114, 24 April 1834, et [en ligne] <https://www.unionisme.be/ch18340422.htm>.

15 Voir notamment le discours du lieutenant-général Magnan à sa mort en 1847, qui retrace son parcours en Algérie puis comme chef de l'état-major général de l'armée belge où il remplace Desprez, [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56130776/f8.item.texteImage>.

16 Citée dans *Wikipédia*, article « Jean-de-Dieu Soult », note 6, [en ligne] https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-de-Dieu_Soult#cite_ref-7, accédé le 28/03/2023. Cette lettre contraste fortement avec ce que Monfalcon dit du rôle d'Aymard.

17 Buloz, 1834, p. 371.

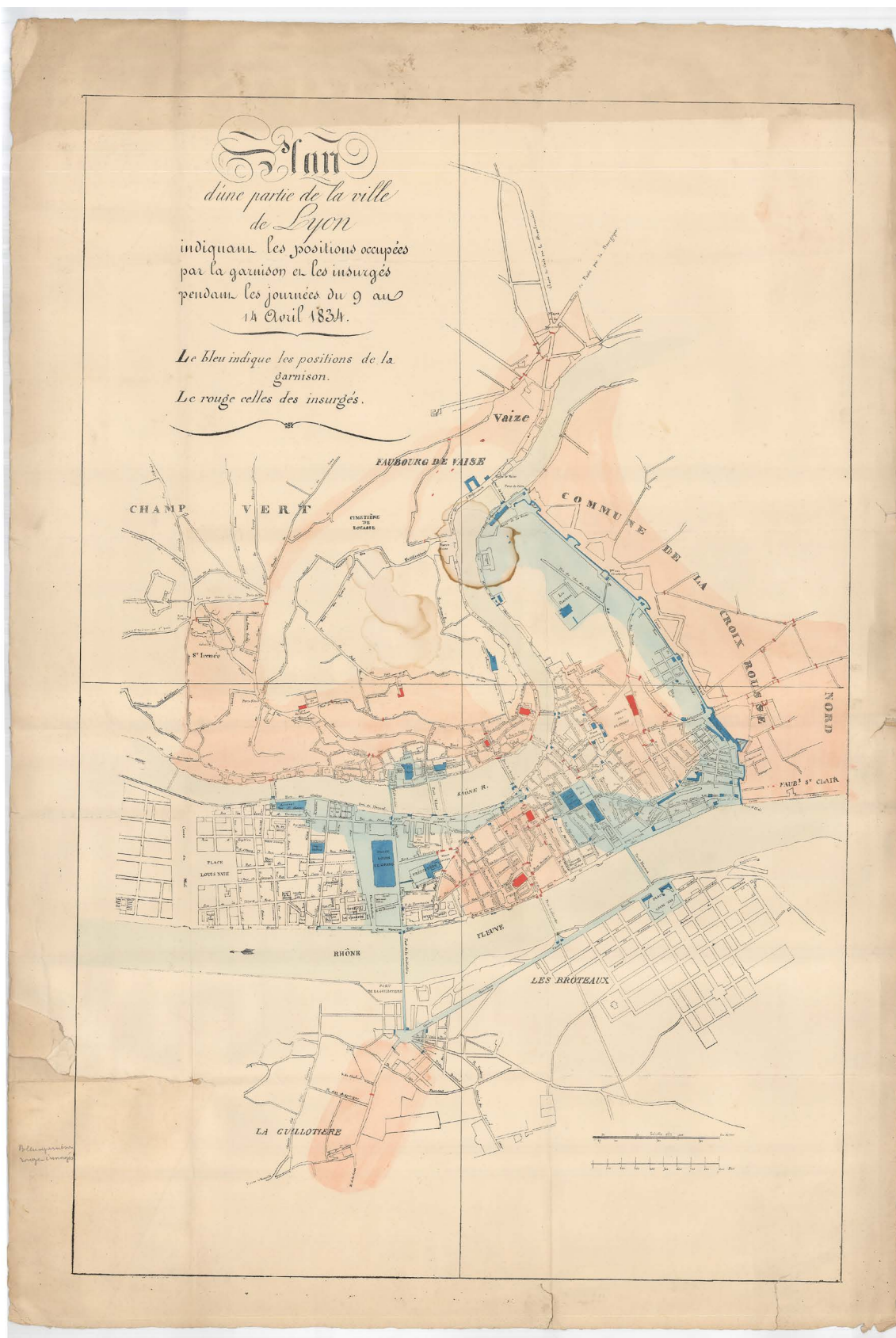


Figure 1 : « Plan d'une partie de la ville de Lyon indiquant les positions tenues par la garnison et les insurgés pendant les journées du 9 au 14 avril 1834 ». Plan de l'insurrection de Lyon en 1834, fait en 1834. Source : Archives IGN, Lyon, Chemise 84. Auteur inconnu. 1/6000e.

L'extrait fait en 1853 du plan de l'insurrection de Lyon en 1834

En 1853 un plan représentant la partie centrale de Lyon, portant la mention « *Extrait du plan de la ville de Lyon indiquant les positions occupées par la garnison et les insurgés pendant les journées du 9 au 14 avril 1834* », fut dessiné à partir du plan de 1834 (fig. 2)¹⁸. Ce plan est entièrement manuscrit, encre en couleurs sur papier translucide. La légende précise « *le bleu indique les parties occupées par la garnison, le vermillon les parties occupées par les insurgés* ». Un ajout fut fait en un second temps, ce dont témoigne une légère différence de graphie, car « *les lignes pointillées en rouge indiquent les passages couverts* ». Son échelle est identique au plan de 1834 (1/6000e). Son origine en tant que copie partielle du plan de 1834 est évidente tant son style en est proche et le détail identique, mais ses particularités par rapport à ce dernier plan soulèvent plusieurs questions. Pourquoi les informations de l'original ont-elles été omises en dehors d'une zone très circonscrite du centre de la ville ? Cette omission a-t-elle à voir avec l'objectif de cette carte ? Une fois de plus, il faut trouver à quel dossier elle était jointe pour trouver la réponse à ces questions. Ce plan était explicitement associé à un rapport envoyé par Claude-Marius Vaïsse, nommé par l'empereur Napoléon III préfet et maire de Lyon en mars 1853¹⁹, au ministre de l'Intérieur Victor Fialin, duc de Persigny. Dans ce rapport, Vaïsse détaille le projet qu'il a fait dessiner pour transformer le centre de Lyon, et notamment le quartier tenu par les insurgés en 1834. Ce document est très explicite :

« Enfin, la place des Cordeliers et son voisinage, à cause des rues étroites et tortueuses de ce voisinage et de ses longs passages, a été, dans nos jours de crise, le champ de bataille habituellement choisi par l'insurrection. Le quartier général de la Division se trouvant à Bellecour, il est essentiel d'ouvrir une voie qui donne à l'armée le moyen d'arriver droit au cœur d'un centre si dangereux... la rue partant... de la place de la Comédie traversera en ligne droite l'affreux quartier qui se trouve entre cette place et celle des Cordeliers...

L'ouverture de la rue... chasse l'émeute de ces retranchements en substituant à des rues étroites et tortueuses des rues larges et droites, en tous temps accessibles à la force armée...

Plusieurs raisons concourent à motiver l'intervention de l'État dans une affaire qui ne saurait être considérée comme une simple affaire communale.

D'abord, la raison de la sûreté générale. C'est dans le quartier des Cordeliers qu'on s'est battu en 1831 et 1834. **Une carte dressée à l'État-Major général de la division et que je joins à mon exposé** montre qu'à cette dernière époque, les insurgés occupaient précisément tout l'espace que doit traverser la rue Impériale. C'est encore là qu'au mois de décembre 1851, devait commencer l'attaque si la promptitude des mesures prises par l'autorité militaire ne l'avait prévenue. Les circonstances font de la rue Impériale une rue véritablement stratégique et de l'ouverture de cette rue une opération qui doit contribuer puissamment à la sûreté de la ville de Lyon. Aussi, M. le maréchal de Castellane, dont je joins ici l'opinion, est-il fortement d'avis que la rue soit ouverte et que le gouvernement en favorise autant qu'il pourra l'exécution.

L'événement n'a que trop prouvé, à diverses reprises, combien l'état de Lyon pouvait influencer sur celui du reste de la France. Tout ce qui peut contribuer à y garantir l'ordre, la tranquillité présente donc un caractère d'intérêt général qui appelle naturellement et expliquera toujours suffisamment le concours de l'État.

Enfin, à l'exception de ce qui a été fait dans les quartiers voisins de l'Hôtel de Ville de Paris, on n'aura rien entrepris de plus capital et de plus radical pour l'assainissement d'une grande ville et l'amélioration des habitations... Sans me prévaloir de ce qui a été fait, dans des circonstances semblables, en faveur de la ville de Paris²⁰, sans établir surtout de comparaison entre les deux villes, qu'il me soit permis de faire observer que la ville de Lyon, à cause de son importance, à cause de son influence sur la situation générale du pays, se trouve aussi dans une position à part. C'est cette raison qui a décidé le gouvernement à lui retirer l'administration de ses intérêts municipaux pour placer cette administration dans les mains d'un agent lui appartenant. Par cette disposition au moins, la ville de Lyon se trouve à certain point assimilée à celle de Paris. Il ne serait pas juste qu'elle n'eût que les désavantages de l'assimilation sans participer aux avantages qui doivent en être la compensation. »

La référence au plan de l'insurrection de 1834 est soulignée en gras.

18 AML, 3S0732, reproduit dans Bertin et Mathian, 2008, p. 90.

19 Vaïsse, ancien ministre de l'Intérieur, était supérieur hiérarchiquement à Haussmann, c'est pourquoi il fut nommé en même temps préfet et maire de Lyon, et il était déjà sénateur.

20 Vaïsse évoque ici le moment où il était ministre de l'Intérieur.



Figure 2 : « Extrait du plan de la ville de Lyon indiquant les positions occupées par la garnison et les insurgés pendant les journées du 9 au 14 avril 1834 ». Extrait du plan de l'insurrection de Lyon en 1834, fait en 1853. Source : Archives Municipales de Lyon, 3S0732. Auteur inconnu. 1/6000e.

L'extrait de plan de l'insurrection est dans ce document utilisé comme argument pour justifier et faire financer un vaste projet d'urbanisme, détaillé dans le même envoi fait en novembre 1853 au ministre de l'Intérieur De Persigny pour être soumis à l'accord de l'empereur. Vaisse insistait sur la situation difficile de ce quartier. Le document comprenait plusieurs plans outre l'extrait : un plan des actions à mener sur l'ensemble de la ville, et un détail cadré exactement sur le secteur renseigné par l'extrait. De Persigny, dans un télégramme du 10 décembre 1853, à 2h10 du soir, signifiait à Vaisse : « *L'empereur a approuvé le projet d'ouverture de la rue Impériale* », et allouait une subvention de 4 millions de francs à l'opération²¹.

Le plan de 1853 a donc été extrait de celui de 1834, et établi à nouveau par l'état-major de Lyon, puis transmis au ministre de l'Intérieur par le préfet-maire Vaisse comme argument pour son projet de rénovation urbaine. A l'heure actuelle, un seul exemplaire en a été identifié, aux Archives municipales de Lyon. Le texte ci-dessus implique que la copie partielle de la carte de 1834 a eu lieu à Lyon, et donc qu'un exemplaire du plan de l'insurrection de 1834 y était encore disponible et connu à cette époque. Cet exemplaire n'a cependant à ce jour pas été repéré dans un fonds des archives de la ville. La copie qui en a été faite, quant à elle, n'est connue que par l'exemplaire qui est resté à Lyon, alors que l'exemplaire envoyé par Vaisse à Paris n'a pas pour l'instant refait surface. Cela indique qu'on en fit au moins deux copies, purement manuscrites, d'où probablement l'emploi du papier calque comme support.

Historiographiquement, l'interprétation de ce plan de 1853 a reposé tout d'abord sur la méconnaissance du plan dont il était un extrait, qui n'est devenu accessible qu'après sa numérisation et sa mise en ligne par la BnF, en 2012²². Comme nous l'avons vu, ce plan ne représente que la zone centrale de la ville concernée par le projet de transformation, consistant dans la percée d'une large rue au milieu des quartiers du centre de la ville. Si les autres quartiers concernés par l'insurrection n'étaient pas dessinés, ou du moins à une échelle moins fine correspondant à des projets de bien moins grande ampleur, c'est sans doute en raison du choix délibéré de l'exten-

sion du projet lui-même, et parce que d'autres mesures que la rénovation devaient être prises pour les autres secteurs où le plan de l'insurrection établie en 1834 indique des troubles importants, matérialisés par des barricades et la présence de *rouges*. Les entrepreneurs de la soierie, par exemple, ont commencé à cette époque à délocaliser leurs activités dans des usines de la région lyonnaise, abandonnant progressivement la production à l'intérieur des limites de la ville²³. De plus, de nouvelles fortifications avaient été construites à partir de 1834 autour de Lyon et d'une partie de la commune de La Guillotière en rive est du Rhône, dont plusieurs forts destinés à la fois à la protéger d'une éventuelle invasion et à contrôler ses habitants.

En outre, le plan de 1853 atteste d'une réévaluation de la situation insurrectionnelle de 1834. Des barricades non mentionnées sur les copies du plan de 1834 y sont figurées (mais pas celles dont Monfalcon parle et qui n'étaient pas figurées en 1834), et surtout les nombreux « *passages couverts* » à travers les bâtiments, permettant de transiter entre deux rues, qui n'étaient pas mentionnés en 1834, et dont on a vu que la mention en avait été rajoutée dans la légende après coup, par la même main. Or, les « *traboules* », comme on appela par la suite ces passages²⁴, avaient créé d'importantes difficultés à la troupe lors des événements du fait qu'elles facilitaient des déplacements dissimulés pour les insurgés. Ceci témoigne de l'attention continue de l'autorité publique à l'égard d'éventuelles nouvelles insurrections, et de ce qu'on pourrait appeler une technicité dans la lutte anti-insurrectionnelle. Vaisse, lorsqu'il était ministre de l'Intérieur, et Haussmann, lorsqu'il était préfet de la Gironde à Bordeaux et pressenti pour prendre le poste de préfet du Rhône, avaient travaillé en 1851²⁵ au sein d'une commission sur la manière de contrôler d'éventuels insurgés à Lyon. Le souvenir des insurrections des années 1830 était vif, et le plan en faisait sans doute partie, de sorte qu'il s'imposa de nouveau en 1853. On peut même imaginer sans grand risque de se tromper, Vaisse et Haussmann penchés sur le plan pour l'étudier et réfléchir aux solutions spatiales à même de régler le problème.

21 AML 321WP173.

22 Bertin, 1994, pp. 50-58.

23 Selon Monfalcon : « déjà d'énormes capitaux ont abandonné une place devenue si dangereuse... Déjà de nombreuses maisons de fabrique ont commencé à transporter ces industries dans les départements de l'Isère, de l'Ain, de Saône-et-Loire, et de l'Allier. Des ateliers s'élèvent dans toutes les campagnes voisines », 1834, p. 327.

24 Les « *traboules* » sont formées des couloirs d'accès aux distributions verticales des immeubles à partir de la rue, permettant souvent une communication entre des immeubles donnant sur des rues parallèles ou à angle droit.

25 Haussmann, 1890-93, I, pp. 471-73; II, pp. 6-7. Voir aussi sur le maintien de l'ordre Leonard, 1961 ; Mcdougall, 1974.

Le plan de rénovation urbaine du centre de Lyon, 10 novembre 1853

En novembre 1853 donc, le préfet-maire de Lyon, Vaisse, adressait au ministre de l'Intérieur à la fois un projet de rénovation du centre de Lyon, et les arguments pour justifier son étendue et ses modalités²⁶. Était joint un atlas de plans à différentes échelles détaillant le projet d'aménagement pour lequel l'approbation de l'Empereur était demandée (fig. 3)²⁷.

Il comprenait un atlas fait de cartes à différentes échelles, allant d'une carte générale à un plan détaillé au 1/1250^e pour le centre de la ville, dont le cadrage correspondait à l'abrégé de la carte de l'insurrection de 1834. Cela montre clairement que la rénovation, entre autres objectifs, visait avant tout à supprimer tout risque d'insurrection à l'avenir, même si ce risque était vraisemblablement déjà fortement réduit du fait de l'éloignement hors de la ville de la production des tissus de soie, principalement les plus simples, les étoffes unies qui constituaient les deux tiers des métiers.

Les travaux furent ensuite rondement menés, et nous n'entrerons pas dans leur détail, traité dans de multiples publications²⁸. La rénovation urbaine du centre de Lyon fut un très grand succès, elle comprit aussi une large rue parallèle à la rue de la République, non prévue initialement, mais percée dans la foulée, l'actuelle rue Edouard-Herriot.

Le plan du centre-ville de Lyon après rénovation, fait en 1863

La fin de cette histoire cartographique est donnée par le « *Plan des travaux d'amélioration générale exécutés*

à Lyon de 1854 à 1861 », approuvé le 10 juillet 1862 par l'ingénieur en chef de la ville Gustave Bonnet, et qui détaille par différentes couleurs les principaux travaux²⁹. Ce document largement manuscrit a pré-ludé au plan dessiné en 1863 par les géomètres et cartographes Rembielinski et Dignoscyo, pour le centre de Lyon après sa rénovation, et répondant à une demande du préfet-maire Vaisse, le « *Plan des améliorations réalisées ou projetées dans le centre de la ville de Lyon* », sur les indications de l'ingénieur en chef du service municipal, non cité (en fait Gustave Bonnet) (fig. 4). L'exemplaire de ce plan imprimé conservé aux archives de l'IGN est lavé de jaune-orangé pour les rues nouvelles³⁰. Ce document imprimé, destiné à mettre en valeur l'action du préfet-maire Vaisse était destiné à une large diffusion. Aucun exemplaire n'en a pour l'instant été repéré aux archives de la ville. Plus de cinq cents immeubles avaient été supprimés et remplacés par de nouveaux édifices modernes le long des nouvelles rues Impériale, concernée par le projet de 1853, et de l'Impératrice, cette dernière ayant été décidée immédiatement après l'achèvement de la première. Le succès de la rue Impériale fut en effet si grand qu'il n'épuisa pas le potentiel d'investissement immobilier à Lyon. Au final, environ 30 000 habitants furent relogés dans d'autres quartiers de la ville, principalement sur la rive est du Rhône. Cette transformation a d'emblée servi d'exemple à d'autres grandes villes françaises comme Rouen, Toulouse, Bordeaux ou Lille, dont les maires prirent l'attache de Vaisse pour s'enquérir des modalités de son action³¹.

Ainsi, le plan de l'insurrection ouvrière de Lyon réalisé en 1834 par les militaires répondait à une demande politique urgente, car le gouvernement de Paris voyait dans ce qui s'était passé une grave menace pour l'ordre public et le régime. Sa forme imprimée a permis sa diffusion auprès de la police et

26 AML 321WP173.

27 AML 1541WP/30, 10 novembre 1853, atlas : *Plan général de la ville de Lyon dressé d'après les ordres et indications de M. Vaisse* [...]. Les nouveaux tracés de rue prévus étaient établis par Gustave Bonnet, qui était alors ingénieur en chef du département du Rhône (Ponts et Chaussées) et l'architecte en chef de la ville de Lyon René Dardel. Plan général au 1/10 000^e ; 11 feuilles détaillées au 1/2000^e ; plan précis pour la rue Impériale au 1/1250^e. Le fond de carte était constitué par Rembielinski et Dignoscyo, avec une mise à jour en 1852. A l'exception de l'extrait de la carte de l'insurrection de 1834, les documents cartographiques étaient imprimés, avec des lavis en couleur ajoutés.

28 En plus des ouvrages déjà cités : Thomas, 1860 ; Dutacq, 1929, II, p. 36-43 ; Bruston, 1980 ; Bertin, 1990, p. 63-85 ; Gauthiez, 1999 ; Gauthiez, 2015 ; Bonneval, Robert, 2019.

29 AML, 2S581.

30 Archives IGN, Lyon, Chemise CH84.

31 Toulouse, Le Havre, Marseille, et particulièrement le gouverneur général d'Algérie, dans deux lettres du 25 avril et du 2 mai sur 1857, s'enquière sur « *les motifs qui ont été invoqués pour arriver à l'adoption de ces mesures* » ; longue réponse de Vaisse au gouverneur d'Algérie (où il avait été directeur des affaires civiles) le 8 mai 1857 (il détaille les motifs, assortit le tout d'un plan – nous ne savons lequel -, mais ne parle pas d'insurrection passée), remerciements du gouverneur à la réponse de Vaisse le 22 mai 1857 : « *Vous avez fait une trop grande part à l'administration de notre Algérie pour que l'on puisse... [ne pas] s'adresser à vous pour éclairer de votre expérience des questions qui sont pour nous d'un grand intérêt* », pour un projet de rue parallèle à la rue de Chartres à Alger, à percer, AML 321WP173.

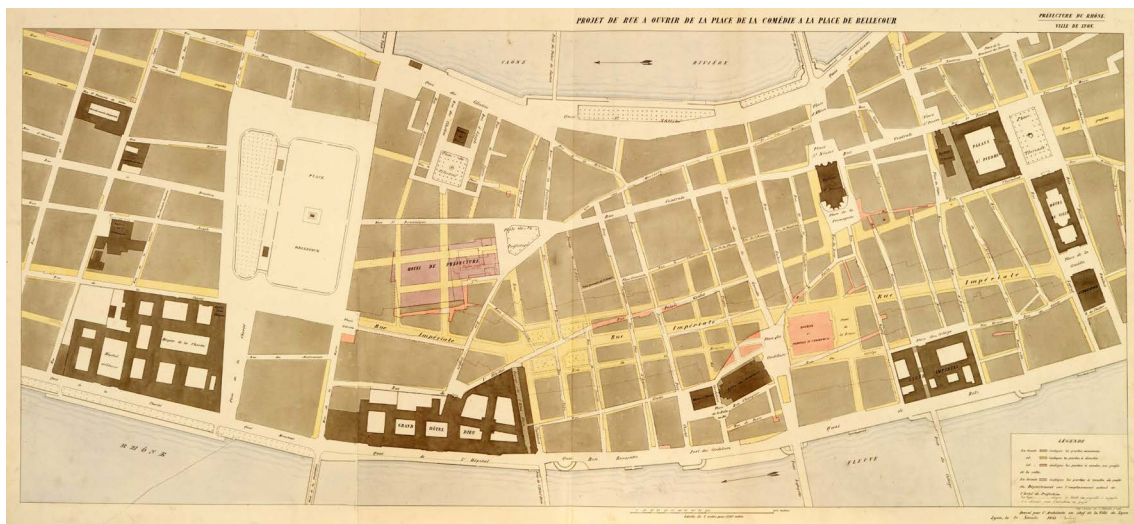


Figure 3 : « Plan général de la ville de Lyon dressé d'après les ordres et indications de M. Vaïsse [...] ». Projet de transformation du centre de Lyon par la percée de rues nouvelles, en particulier une rue Impériale, signé le 10 novembre 1853. Source : AML 1541WP/30, atlas, auteurs Gustave Bonnet et René Dardel. 1/1250^e.

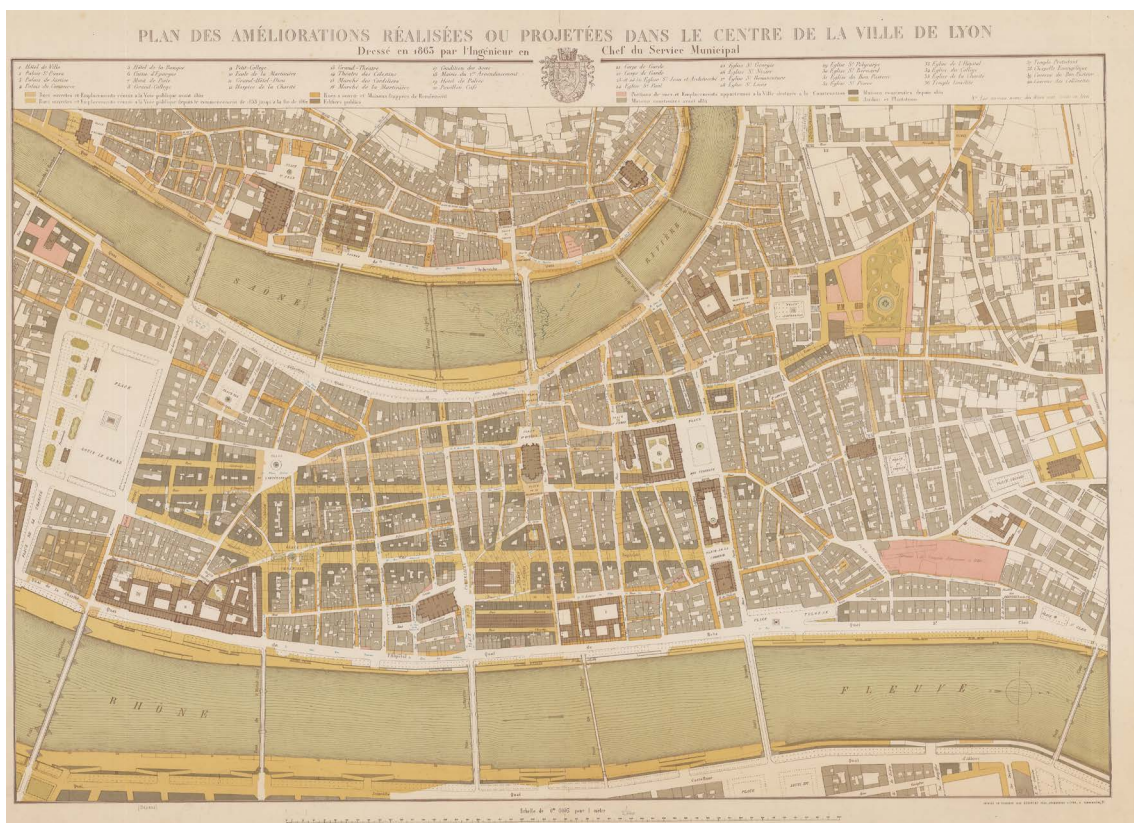


Figure 4 : « Plan des améliorations réalisées ou projetées dans le centre de la ville de Lyon ». Plan des transformations opérées au centre de Lyon sur la base du projet de 1853 autorisé par l'empereur Napoléon III, comportant en particulier une rue Impériale (actuelle rue de la République) et une rue de l'Impératrice non prévue initialement (actuelle rue du Président-Edouard-Herriot). Source : Archives IGN, Lyon, Chemise 84, 1863. Sur les indications de Gustave Bonnet, 1/2000^e

des militaires parisiens. Il était même vraisemblablement apprécié pour sa pédagogie, d'où son envoi à Bruxelles et sa réutilisation partielle vingt ans après pour planifier la transformation du centre de Lyon. Il restait alors inconnu du public³², strictement réservé à l'usage des forces de l'ordre. Son succès s'explique probablement aussi par sa clarté. Son efficacité à véhiculer une information graphique claire et sémiologiquement très parlante, notamment par l'emploi d'un rouge vif et du bleu pour distinguer forces insurgées et forces de l'ordre a contribué à ce qu'il ne soit pas oublié par ceux qui l'avaient commandé ou examiné. Comme nous l'avons vu, l'histoire de ce plan implique des relations entre des personnes au plus haut niveau de l'administration française, à la fois lorsqu'il a été dessiné pour la première fois en 1834, et lorsqu'il a été remobilisé en 1853 pour définir le projet de rénovation du centre de Lyon réalisé dans les années suivantes, un projet qui a complètement supprimé la menace insurrectionnelle.

Les documents examinés ici forment donc une chaîne, puisque chacun d'entre eux a entraîné la création d'une suite logique, selon une volonté continue :

A. Plan de l'insurrection de 1834 à usage très restreint, aucun exemplaire connu à Lyon où il a pourtant été tracé. Établi d'abord sous forme manuscrite sur un plan du commerce, puis sous une forme dédiée mêlant base imprimée et ajouts manuscrits en couleur.

B. Extrait du plan fait en 1853 pour justifier un projet de rénovation urbaine, à usage très restreint lui aussi. L'exemplaire conservé est à Lyon alors que sa mention concerne un exemplaire envoyé à Paris. Document uniquement manuscrit.

C. Plan du projet de rénovation urbaine en 1853, semble-t-il à usage restreint et connu par un exemplaire conservé à Lyon, copie de celui qui a été envoyé à Paris.

D. Plan des réalisations consécutives au projet de 1853, diffusé en 1863, connu par un exemplaire parisien, établi à partir d'une version de travail tracée en 1861 et conservée à Lyon.

Deux plans se singularisent dans ce processus. Le plan de l'insurrection des *rouges*, combattus par les *bleus* n'est pas le premier du genre, mais parmi les premiers, et certainement l'un des plus efficaces. Et la fin de la rénovation urbaine a donné lieu, au début des années 1860, à l'un des premiers plans, lui aussi d'une grande clarté, montrant les réalisations d'un processus de rénovation urbaine mené à grande échelle et en très peu d'années. Le contraste entre le plan d'une menace, gardé secret pendant plusieurs décennies, et le plan public imprimé peu après la mise en œuvre de la rénovation prévue pour supprimer la menace, est frappant.

Nantua, Toulouse à nouveau, Montpellier, Lille, dans une lettre de son maire le 3 janvier : « *On agite depuis quelque temps l'importante question de l'agrandissement de la ville de Lille ; des projets conçus à une vaste échelle sont mis en avant et, bien que l'autorité supérieure ne soit pas encore intervenue officiellement, les choses en sont à ce point que l'administration municipale sent le besoin d'étudier cette question sous toutes ses faces et de se rendre compte, du moins sommairement, des voies et moyens* ». Le maire de Lille cite en exemple à Lyon les réalisations des rues Bourbon en 1845, de la rue Centrale en 1846 et du quai de Vaise en 1855, AML 321 WP 174.

32 *Ce qu'il est resté jusqu'à sa redécouverte peu avant 2010.*

Bibliographie

Sources d'archives

Archives municipales de Lyon :

Dossiers : 4II/5 ; 4II/7 ; 321WP173 ; 321WP174

Plans : 2S0263; 2S581; 3S0732,

1541WP/30, [en ligne] <https://recherches.archives-lyon.fr/ark:/18811/m3z0bcjf47rn>

Archives IGN à Saint-Mandé :

Lyon, Chemise 84

BnF, Département Cartes et Plans :

GE C 4461, [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53063814b>

GE D-16687, [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84944020>

GE D-16688, [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8494403d>

GE C-3005, [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530302395>

Bibliothèque historique de la Ville de Paris,

BHVP-GR-A-15, [en ligne] <https://bibliotheques-specialisees.paris.fr/ark:/73873/pf0000852522/v0001>

Bibliothèque Royale de Belgique, Bruxelles :

XXXI Lyon 1834 plan III 9587, [notice en ligne] <https://uurl.kbr.be/1934576>

Études

Audin, M., 1910, « Répertoire des plans et vues générales de la ville de Lyon des origines à la fin du XVII^e siècle », *Revue d'histoire de Lyon*, T. IX, p. 204-229, p. 34, n° 163, [en ligne] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6560536d>.

Bertin, D., 1990, « Création et rénovation urbaine. De la rue Impériale à la rue de la République », in D. Bertin et C. Arlaud (dir.), *De la rue Impériale à la rue de la République. Archéologie, création et rénovation urbaine*, Lyon, Archives municipales, p. 63-85.

Bertin, D., 1994, « Lyon 1853-1859 : l'ouverture de la rue Impériale », *Revue de l'art*, T. 106, p. 50-58, [en ligne] https://www.persee.fr/doc/rvart_0035-1326_1994_num_106_1_348173.

Bertin, D., Mathian, N., 2008, *Lyon, silhouettes d'une ville recomposée, architecture et urbanisme 1789-1914*. Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire.

Bonneval, L., Robert, F., *De la rente immobilière à la finance. La société de la rue Impériale (Lyon, 1854-2004)*, Lyon, Ecole Normale Supérieure, 2019, [en ligne] <https://books.openedition.org/enseditions/12684>.

Bruston, A., 1980, *La « régénération » du centre de Lyon 1853-1865*. Paris, Anthropos.

Buloz, F., 1834, « Chronique de la quinzaine, 31 juillet 1834 », *Revue des deux mondes*, Troisième série, Vol. 3, n° 3.

Dutacq, F., 1929, « La politique des grands travaux sous le Second Empire », *Revue des études napoléoniennes*, II, p. 36-43.

Frobert, L., 2009, *Les Canuts ou la démocratie turbulente*. Paris, Tallandier.

Gauthiez, B., 1999, *Entre Terreaux et Bellecour, urbanisme et architecture au XIX^e siècle*. Lyon, Editions lyonnaises d'art et d'histoire.

Gauthiez, B., 2008, « Lyon en 1824-32 : un plan de la ville sous forme vecteur d'après le cadastre ancien », *Géocarrefour*, vol. 83, 1, p.57-67 + fichiers vecteurs [en ligne] <http://geocarrefour.revues.org/index4512.html>.

Gauthiez, B., 2012, « La transformation de Lyon et Paris au Second Empire : le projet du ministre de l'Intérieur De Persigny, les exécutants Haussmann et Vaisse », in Aldo Casamento (dir.), *Fondazioni urbane, città nuove dal medioevo al novecento*. Rome, Edizioni Kappa, p. 323-334.

Gauthiez, B., 2015, « La rénovation urbaine au centre de Lyon au XIX^e siècle, une histoire en trois phases », in Jacques Comby (dir.), *Peurs dans la ville, urbanisme et sécurité dans l'agglomération lyonnaise XIX^e-XXI^e siècle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 23-69.

Gauthiez, B., 2020, « What mapping reveals: silk and the reorganization of urban space in Lyons », *Urban History*, vol. 47, p. 448-466, doi:10.1017/S0963926820000176.

Gauthiez, B., 2020, *The production of urban space, temporality and spatiality, Lyons 1500-1900*. Berlin/Boston, De Gruyter.

Haussmann, G. E., 1890-90, *Mémoires du Baron Haussmann*. Paris, Victor Havard, 3 vol.

Leonard, Ch. M., 1961, *Lyon transformed, public works of the second Empire (1853-1864)*. Berkeley, University of California publications in history vol. 67.

Mcdougall, L., 1974, *After the insurrections, the worker's movement in Lyon 1834-1852*, Thèse de doctorat, Université Columbia.

Maritch, S., 1931, *Histoire du mouvement social sous le Second Empire à Lyon*. Paris, Rousseau.

Monfalcon, J.-B., 1834, *Histoire des insurrections de Lyon en 1831 et 1834*. Lyon, Louis Perrin.

Rude, F., 2007, *La Révolte des canuts, 1831-1834*. Rééd. Paris, La Découverte.

Thomas, P. H., 1860, *Lyon en 1860 : revue populaire des monuments, travaux d'art, embellissements, aménagements, exécutés à Lyon jusqu'à ce jour*. Rééd. Lyon, BnF/Hachette, 2012.

Van Kalken, F., 1936, *Commutations populaires en Belgique (1834-1902)*. Bruxelles, Office de publicité.



2024 ICHC LYON 2024

International Conference on the History of Cartography

Confluences Interdisciplinarity and New Challenges in the History of Cartography

**1-5
July
2024
Lyon
France**

Contact:

Enall De Blaggi / Bernard Gauthiez
ichc2024@univ-lyon3.fr
Université Jean Moulin Lyon 3

UMR 5600 EVS -
18, rue Chevreul
69007 Lyon - France

<https://ichc2024.univ-lyon3.fr/>



{BnF

BIBLIOTHÈQUE
MUNICIPALE
DE LYON



ARCHIVES
départementales et métropolitaines

ARCHIVES
MUNICIPALES
LYON